

## T

**tabânum, -i m.** : taon, aussi nommé *asilus*. Attesté depuis Varro et demeuré dans les langues romanes, dont les représentants supposent aussi \**tafanus* (dialectal?), \**tafanus* avec à (esp. *tabano*) et *tabō*, -ōnis (attesté dans l'*Elogia Nasonis*, Poet. Carol. I 388, 21, M. L. 8507. V. Sofer, 64 et 172; B. W. s. u.

La forme se retrouve dans des noms propres étrusques avec les deux finales en *-anu*s et en *-ō(n)* : *taqane*, *taqu-nus*. V. *asilus*.

**tabella** : v. *tabula*.

**tabēdō, -ēs, -ēre** (poétique, attesté depuis Liv. Andr., Ennius ; la prose ne connaît que *tabēscō*) : se fondre, se liquéfier, dégouter, se désagréger (cf. Vg., Ae. 1, 173, *sale tabentes artus in litora ponunt*) ; par suite « se consumer, dépérir ».

Formes nominales, dérivés et composés : *tabēs*, -is f. : liquéfaction (*tabēs liquefiantis niuīs*), désagréation, corruption (sens physique et moral), traduit φλεγεις ; glosé τρέχειν ; depuis Pacuvius ; *tabūm*, -i n. (-bus m., Sén., Herc. Oet. 520), uniquement poétique, « écoulement putride », et aussi « corruption », déjà dans Ennius ; *tabēdūs* : qui se désagrége, qui se corrompt et « qui désagrége » ; *tabēdūs* (rare, poétique) ; *tabēdūs* (*tabēs*) (Tert.) ; *tabētūdō* (Plin., Vulg.) ; *tabēscō*, -is : se fondre, se liquéfier, se consumer (= τρέχω), et *con*-, *ex*-, *in*-*tabēscō* ; *tabēfaciō*, -fiō ; *tabēfaciō*, attesté depuis Lucrèce et repris par la langue impériale, qui a créé *tabēfīcō*, -fīcātiō, -fīcābilius, glosé τρέχοντας ; *tabēfīus*.

*Tabēs*, *tabēo* se disent de corps ou d'objets (neige, cire) qui se liquéfient ou tombent en putréfaction. Quelques représentants, très rares dans les langues romanes. M. L. 8511 ; le celtique a irl. *tam*.

Une racine i.-e. \**ta-* « fondre » est attestée par v. sl. *tajetū* « τρέπειν » et en grec par la forme à valeur déterminée τάχω, ion.-att. τάχω (avec suffixe de présent \*-ke/o-), τάχων. Le latin a un élargissement labial. Cf. aussi gall. *taawd* « état de fusion », *toddi* « fondre », v. irl. *tām* « mort ». Arm. *t'anam* « je mouille, je baigne » est plus loin pour le sens. En indo-iranien, l'osseuse offre *tain*, *tajun* « fondre » (notamment en parlant de la neige). Les formes germaniques (v. angl. *pawien* « fondre », all. *tauen*, etc.) ont un élargissement -u-. Vocalisme a, mot « populaire ».

**taberna**, -ae f. : d'après le Dig. 50, 16, 183, désignerait une habitation (en planches, cf. F. 490, 19 sqq.) en général : *tabernae appellatio declarat omne utile ad habitandum aedificium, non ex eo quod tabulis cluditur* ; cf. *contubernālis*, *tabernāculum* ; mais le mot apparaît spécialement dans le sens de « boutique » (= χαρηλεῖον, ἔχαρηλεῖον), cf. Dig. 50, 16, 185 : *instructam tabernam sic accipiemus, quae et rebus et hominibus ad negotiatio-*

*nem paratis constat* ; en particulier « cabaret, taverne » ; *Trēs Tabernae*, t. *dēuersōria*, *caupōnia*, et simplement *taberna*, sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8510. Celtique : irl. *taibern*, britt. *tafern*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *tabernula* (*tabernola*, Varr., L. L. 5, 47 et 50) ; *tabernārius* : de boutique, par suite « commun, vulgaire » ; *tabernārius* m., -ria f., M. L. 8510 a ; *tabernāculum* : *a dicuntur a similitudine tabernarum, quae ipsae quod ex tabulis olim fiebant dicatae sunt, non, ut quidam putant, quod tabulis crudatur*, F. 490, 19 ; « tente » ; dans la langue augurale : *t. capere*, cf. Cic., Diu. 2, 35, 75, puis « tabernacle » ; dans la langue de l'Église (irl. *tabernacul*) ; *contubernium* : communauté de tente, camaraderie ; synonyme aussi de *concubinātus* ; *contubernālis* m. f. (remplacé à basse époque par *compāniō*, q. u.) ; *attubernālis* (Gloss.).

Aucun rapprochement certain. On a rapproché *trabs* ; cf. Donat, Ad. 359 : *taberna quasi trabena a validioribus dicta trabibus, quibus superiora suspensa sunt*. Une dissimilation de \**traberna* est peu vraisemblable, et condamnée par *fraternus*. Peut-être étrusque.

**tabula**, -ae f. (*tabola*, SC Ba.) ; abl. pl. *tableis*, Lex Agr. 46) : planche ; spécialement « planche à écrire », « tablettes » (cf. *tabellae*, plus usuel dans ce sens) ; *tabulae* « livre de comptes » ; tableau sur lequel on inscrit les lois (*Lex XII Tabularium*), les listes d'électeurs, les proclamations publiques, affiche, etc. (de là *tabularius* « archiviste, greffier », *tabularium* « archives »), testament, tablette votive ; et aussi « tableau » peint sur bois (*t. picta*). Dans la langue de l'agriculture, « carreau de vigne, carré de terrain » ; d'où *tabulātūm* (Pall.). Aussi « planche » et « table à jeu » ; « banc fait de planches ». Sur tous ces sens, cf. Rich, s. u. Ancien (*Lex XII Tab.*, Plt., SC Ba.), usuel. Panroman, sauf roumain. B. W. s. u. ; M. L. 8514, *tabula*, \**taula*, \**tafula* (ce dernier sans doute dialectal). Passé en irl. *taball*, britt. *tafol* ; en germanique : v. h. a. *zabal*, v. angl. *tafel* ; en gr. τάβλα, τάβλα, etc.

Dérivés et composés : *tabulātūs* : fait de planches ; *tabulātūm* : plancher, étage, *tillac*, M. L. 8515, britt. *taflod* ; *tabulātō*, *tabulāmentum* et *contabulō*, -*bulātō*.

*tabulāris* : fait en forme de table ; *tabulāre* n. ; *tabulāria*, -um ; *tabulārius*, -rium (v. plus haut) ; *tabulūnum* : partie de la maison attenant à l'atrium et aux fauves, galerie.

**tabella** (noté *tabella*, SC Ba.) f. : planchette, tablette ; au pluriel *tabellae* : tablettes à écrire (déjà dans Plt., SC Ba.) ; tablette votive, tablette à voter, etc. M. L. 8509 ; B. W. *tavelē*. Dérivés : *tabellārius*, -a, -um ; subst. *tabellārius* : courrier ; *tabellō* (époque impé-

riale, Dig., Cod. Th.) : notaire. Celtique : britt. *tafell*, irl. *tablaire*.

A *tabella* « table à jeu » se rattachent *tablissō*, -ās : jouer aux *latrunculi* ; *tablista*, hybrides tardifs latino-grecs.

L'ombrien a *taalle* qu'on traduit par « in tabulā », surtout à cause de la ressemblance avec *tabula*. Du reste, aucune étymologie sûre. Ce mot technique doit être un emprunt.

*taceō*, -ēs, -ui, -itum, -ēre : verbe transitif et absolu « se taire » et « faire » ; même double emploi de *tacitus* : tacite, c'est-à-dire « qui se tait » et « que l'on tait, dont on ne parle pas » ; *tacitum* « silence » et « secret ». *Taceō* est différencié de *sileō*, auquel il est joint par Plt., Poe., prol. 3 ; *sileō* était plus compréhensif que *tacere*. Mais la distinction est loin d'être constante, surtout en poésie ou dans la prose poétique, e. g. *solitudo et tacentes loci*, Tac., H. 3, 85 ; *loca tacentia*, Vg., Ae. 6, 265. Du reste, *silentium* est le substantif de *taceō*. Ancien (Naev.), usuel. Panroman, sauf langues hispaniques. M. L. 8517 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *taciturnus* ; *taciturnitās* (classique, usité depuis Térence) ; la formation de *taciturnus* a dû être favorisée par l'existence de *nocturnus*, la nuit et le silence étant souvent invoqués ensemble ; cf. *sonnurnus* de Varr. ; *tacitulus* (Varr.) ; *tacituriō* (Sid.).

*conticēcō* (rare et tardif) ; *conticēcō* (ancien, usuel et classique), d'où *conticinūm* : moment de la nuit où tout se tait (formé sur *gallicinūm*, auquel il s'oppose dans la langue militaire) ; *obticeō* « se taire devant » (Tér.) ; *obticeō* (archaïque et poétique) ; *reticeō* (ancien et classique) ; *reticentia*, attesté depuis Plt. et qui, dans la langue de la rhétorique, a servi à traduire ἀποτάπνισης ; cf. Quint. 9, 2, 54.

En dehors de l'ombrien *ta cēz*, *tases* « tacitus », *tase-tur* n. pl. « tacitū », le seul correspondant exact se trouve en germanique : got. *pahan* « se taire » (près de *bahains* « jouyx »), v. h. a. *dagēn* ; v. aussi gall. *gosteg* « silence » chez Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 295. Les mots signifiant « se taire » ont en général une faible extension et résultent de développements de sens récents. On a rapproché gr. πτήσσα (avec η représentant ē) « je me blotti » (partic. aor. πτάτη-πτάσσων), πτάξα (accusatif singulier) « poltron », etc., et arm. *t'ak'ēm* (aor. *t'ak'ēay*) « je me cache ». Simple possibilité, qui a été indiquée par F. de Saussure, Recueil, p. 266.

\**taclita*, -ae f. : lauréole (Ps.-Ap. 58, l. 10 adn.).

**taeda** (iē), -ae f. (*daeda*, CGL II 496, 53) : espèce de pin résineux ; par métonymie « branche de pin » et surtout « torche » (de résine), usitée notamment dans les mariages, d'où *taeda* *hymen*, chez les poètes. Le mot a servi aussi, dans la langue religieuse, à désigner un morceau de graisse qu'on enlevait, sans doute pour le brûler, du corps de la victime. Ancien (Enn.), usuel. Les formes romaines remontent à *taeda* et à *daeda*, M. L. 8520 ; cf. aussi \**taedula*, M. L. 8523. Composé : *tae-dier* (Ov.).

Sans doute emprunté, peut-être par un intermédiaire étrusque, à l'accusatif de gr. δατή, δατή (la forme proprement romaine serait *daeda*).

taedet, taeduit

(Sidoine ; parfait passif impersonnel *taesum*, Plt., Mo. 316, et *pertaesum est*), -ēre : être dégoté de. Tend à devenir personnel à l'époque impériale, e. g. *coepi taedere capititatis* (St Jér., Vit. Maich. n. 7). Non roman.

Dérivés et composés : *taedium* : dégoût (depuis Cic.), conservé dans quelques formes romanes, M. L. 8522 ; et *taediō*, -ās (d'où *attaeidiare* et *intaeidiare*, M. L. 4477 a ; cf. *fastidiare*) ; *taediōs*, *taediōsē*, rares et tardifs ; *taediōdū* (Gloss.) ; \**taediōcē* (Min. Fel., qui l'oppose à *puðescū* (Gloss.)) ; \**taediōcē*, M. L. 8521 ; *taedulus* : -m antiqui interdum pro fastidioso, interdum quod omnibus taedio esset ponere soliti sunt, F. 496, 6 ; *pertaedet*, *pertaesum est* (sur la forme *peritūsum* « quod consuetudo nos probauit », cf. Cic., Or. 48, 159 et F. 334, 28) ; *pertaedēscō* (Caton, Gell.).

Pass d'étymologie claire. Mot expressif à vocalisme radical a ; cf. *aeger* et *taeter*.

**taenia**, -ae f. : 1<sup>o</sup> bande, bandeau ; 2<sup>o</sup> tout objet plat et long, rappelant par sa forme une bande : ver solitaire, plate-bande, banc de rochers, etc. Emprunt ancien (Caton) au gr. ταύλια ; latinisé.

Dérivés de l'époque impériale : *taeniola* (Col.) ; *taeniōs*, -niātūs (Plin.) ; *taeniōsus* (Gloss.).

**taeter** (taetrus, Gloss. ; *tēter*, -tra, -trum) : affreux, dégoûtant, repoussant. Se dit de toute espèce de sensation, vue, odorat, etc. ; du physique comme du moral. Ancien (Plt., Enn., Cat.), classique. Non roman.

Dérivés : *taetēr*, -ās (Pac.) ; *taetritūdō* (Acc.). Pour *tetricus*, v. ce mot.

On a rapproché *taedet* ; mais le changement phénétique de -dr- en -tr- qu'il faudrait admettre pour poser ce rapprochement n'est ni établi ni probable. Il y a, du reste, entre *taedet* et *taeter*, une certaine différence de sens. On se demande s'il n'y aurait pas ici un adjectif à redoubler \**tai-tro* ; cf. *tetricus* et *tristis*? V. *aeger*.

**tagāx** : v. *tangō*.

\**talabariō*, -ōnis m. ; *talabariunculus*, -i : mots de sens inconnu, de la langue vulgaire, employés par Labénius d'après Aulu-Gelle, 16, 7, 6.

**talas(s)ius**, -i et **talas(s)iō**, -ōnis m. : ancienne divinité invoquée dans les cérémonies du mariage (T.-L. 1, 9, 12). Le sens et l'emploi en sont perdus à l'époque historique. Cf. Roscher, *Lexicon*, s. u. ; et P. F. 479, 13 : *Talassionem in nuptiis Varro ait signum esse lanificii. Talassionem enim vocabunt quasillum, qui alio modo appellatur calathus, uas utique lanificii aptum*. Cf. Funaidi, *Gr. Rom. Ngm.*, p. 369, n° 457. La graphie avec ih- est hellénisante (d'après θάσιος?).

**talēa**, -ae (talēa, Gloss.) f. : rejeton, bouture ; piquet, pointe. Ancien (Cat.), technique. M. L. 8538. Diminutif : *talēola* (Col.). M. L. 8541. Il faut y rattacher sans doute *taliō*, -āre « tailler, couper », verbe attesté à basse époque chez les gromatiques et qui est panroman. M. L. 8542 ; B. W. s. u. ; *taliōtūra* ; *intertaliāre* « diuidere uel excidere ramum », Non. 414, 30.

L'indo-européen n'admettant pas de racines de la forme \**tāl-*, les rapprochements proposés, qui comporteraient pareille forme radicale, sont à écarter. Ils sont,

du reste, rares et vagues pour le sens. Terme technique, sans doute emprunté. Cf. peut-être *talla*.

**talentum, -i** n. : talent. Emprunt ancien au gr. τάλαντον et σέμιταλεντον = ἡμέταλαντον. Dérivé : *talentarius* (Sisenna). M. L. 8540. Celtique : irl. *talland*.<sup>1</sup>

**tāliō, -ās** : v. *tāla*.

**tāliō, -ōnis** m. : talion, terme juridique attesté depuis la loi des XII Tables ; cf. F. 496, 15 : *talionis mentionem fieri in XII (8, 2) aū Verrius hoc modo : si membrum rup(s)it, ni cum eo pacit, talio esto*. *Neque id quid significet indicat, puto, quia notum est; permittit enim lex parenti vindictam.* Rare et technique. Non roman. Sur *tāliō*, rattaché à *tālis*, a été fait *dūtiō*.

On a rapproché des mots celtiques de forme *tal-* (avec *a* bref), notamment v. irl. *tale* « paie », gall. *talū* « payer ». Si l'étymologie vaut, l'*ā* serait dû à un rapprochement avec *tālis* par étymologie populaire.

**tālipēdō** : v. *tālū*.

1<sup>o</sup> **tālis, -ē** : tel, de telle espèce, ou de telle nature. A pour corrélatif *quālis*. S'emploie souvent avec une valeur emphatique et joint à *tātus*, avec lequel il allitère. Ancien (Enn.), usuel, classique. Pantoman (sur la valeur indéfinie de *tālis*, v. Stoltz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 485). M. L. 8543.

Dérivés : *tāliter* (époque impériale) ; *tāliscumque*, fait sur *quāliscumque* (Priap. 16, 7).

2<sup>o</sup> **tām** (et *tāme* : *in carnime positum est pro tam*, F. 494, 6?) adv. : autant. A pour corrélatif *quām*. Les différents sens en sont définis dans F. 494, 11 : *tām* « significatiōnem habet, cum ponimus propositiōnem *quādam*, cui subiungimus « *quām* », aut cum dicimus « *tām* egregiū opus tam paruo pretio emisse », i. e. « *sic, ita* », ut apud Graecos quoque « *οὐτῶς ἀγάθων* ». Item ex contrario ei dicimus « *quām malus Homerus, tam bonus Choerilus poeta est* ». At antiqui « *tām* » etiam pro « *tāmen* » usi sunt, ut *Naeuius* (Com. 130) : « *quid si taceat? dum uideat, tam sciat quid scriptum sit* ». ... *Titinius* (156) : « *Bene cum facimus, tam subimus...* » Item (157) : « *quāmquā estis nihili, tam ecclastor simul uobis consului* ». Usité de tout temps, devant un adjetif ou un adverbe au positif. L'emploi en est rare et archaïque devant un comparatif (exemple *tām magis*) ou un superlatif. M. L. 8546.

*Tamine* = *tāme*, dans Plt., Mi. 528, est peu sûr (d'après *scīne?*). Festus, 492, 18, cite aussi *tanne* « *eo* usque ad *Afranius*, fr. *agr. 410 R.* », de *\*tam-ne?*

De *tām* dérivent :

**tāmen**, qui s'est substitué à *tām* dans le sens de « aussi bien, néanmoins, cependant », d'abord sans doute dans les groupes comme *sed tām*, *at tām, uērūm tām*, dont les deux éléments se sont soudés pour former une particule renforcée ; cf., pour le passage de « autant » à « cependant », gr. ὅμως, ὅμως, lat. *nihilominus*, fr. *pourtant, tou de même*. — *Tamen* en tant que mot accessoire se place souvent le second mot de la phrase ; chez Plaute, c'est-à-dire dans la langue familiale, il est souvent en fin de vers et de phrase ; le groupe renforcé *attamen* se place en tête. Attesté de tout temps, mais de sens très affaibli (= γε, μέρη) à basse époque. Conservé en logoudorien. M. L. 8550.

**tāndēm** adv. : sens premier « exactement » (pour la formation alors), cf. *pridēm* ; souvent joint à *iam*, et quelquefois à de interrogations pressantes, pour les renforcer, avec les sens de « exactement » : *quousque tandem, quānam tandem modō*, etc.

Juxtaposés dont les éléments ont fini par se soudés : *tāquam* (*tāquam*) (v. ce mot) ; *tāneti*, *tāmenetū*, formes renforcées de *est*, souvent en corrélation avec *tāmen* ; *tāndiū* (cf. *quāndiū*), M. L. 8549 ; *tāmōdo*, forme employée à Préneste au lieu de *modo* ; *tāmōgnus*, dont la soudure est attestée par les dérivés romans, M. L. 8552, et *tāndiū*, M. L. 8549.

**tāntus, -a, -um** (de *\*tam-to-s*) : aussi grand. A pour corrélatif *quāntus*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8562. L'osque et l'ombrien ont une forme à préfixe *etānto* « *tānta* » (cf. *e-quidēm*).

Dérivés : *tāntū* « autant » (*tānti, tāntō*) et « autant et pas plus, seulement » ; *tāntusdem*, *tāntadem*, *tāntudem* : exactement aussi grand ; cf. *idem*. L'emploi comme adjetif est archaïque, mais le neutre adverbial *tāntudem* est classique ; *tāntidēm* « de la même valeur » ; *tāntisper* adv. : aussi longtemps [que] (cf. *paulisper*).

Diminutifs : *tāntulus* et *tāntillus* « si petit » ; *tāntulum, tantillum, -lūlūm* « si peu ».

Juxtaposés : *tāntōpere* (cf. *magnōpere*) ; *tāntummodo*, forme renforcée de *tānum*.

**tāquam** : ancien juxtaposé dont les termes se sont soudés. Sens ancien « autant que » : *nostin... eius gnatūm Phaedriam?* — *tām quām te*, Tér., Ph. 64-65 ; cf. Plt., Tri. 913 ; Cic., Sest. 120. S'est employé : 1<sup>o</sup> comme le gr. ὅς pour introduire une comparaison et a pris le sens de *quasi*, *sicut, uelut* ; cf. Cic., N. D. 2, 56, 140, *sensu in capite tamquam in arce mirifice conlocati sunt; nam oculi tamquam speculatorē altissimam locum obtinēt*. En corrélation avec *sicut, ita*, Cic., Fam. 13, 69, 1, *apud eum ego sic Ephesi fui... tamquam domi meae* ; Cat., M. 23, 84, *ex uita ita discedo tamquam ex hospitio*. — 2<sup>o</sup> dans une comparaison hypothétique et, par suite, contraire à la vérité : *tamquam sī*, cf. Plt., As. 427, *tamquam si claudus sim, cum fusti est ambulandum*. Dès Caton, *tamquam* sī peut être réduit à *tamquam* (comme *uelut sī, perinde ac sī uelut, perinde ac*), de même qu'*inversē quasi, nisi* peuvent être renforcés en *quasi sī, nisi sī*, ou que *quasi, nisi* peuvent être suivis d'une comparaison dont le verbe n'est pas à un mode personnel. De *tamquam* *confectō bellō* on passe à *tamquam* *confectum bellū sit, esset*. Ainsi déjà dans Cic., Fam. 12, 9, 1 : *tamquam clausa sit Asia*. C'est l'emploi le plus fréquent de *tamquam* à l'époque impériale, où *tamquam* sī n'est pour ainsi dire plus utilisé.

3<sup>o</sup> *tōt* adv. : autant (de). S'emploie uniquement avec des pluriels, avec des objets dont on envisage le nombre. A pour corrélatif *quot*. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *tōtēm* : juste autant de ; *tōtēs* (*tōtiēns*) : autant de fois ; *tōtūs* : aussi grand (que), corrélatif de *quotus* (Col., Manil.) ; *tōtūgūs* (*tōtiūgūs*), adjectif propre à Apulée « si varié, si divers ».

4<sup>o</sup> *tūm* adv. : alors. Renforcé d'une particule épithé-

tique : *tūc*, de *\*tom-ce* comme *hunc* de *\*hom-ce*. Corrélatif de *quom, cum* ; de là l'emploi de *cum... tūm*, e. g. Plt., Tru. 704, *quom hoc iam uolup est, tum illuc nūmio magnae mellinæ mīthi* ; et, avec des substantifs, Cés., B. C. 3, 68, *fortuna quae plurimum potest cum in reliquis rebus, tum praecepit in bello, où cum... tūm ne diffère guère de non sōlūm... sed etiam*. On trouve aussi *tūm...* tōtē... tantōt, ou pour marquer une succession de faits.

Souvent joint à un autre adverbe temporel qu'il renforce : *tūm cum, tum quando, iam tum, etiam tum (tūc)* ; *tūm dēmū, dēnīque; tum pīmū; tum deinde, deinde tūm; tum postēā; tum interīm; tum uērō; tum quidēm et nōtūm quidēm* ; *tūm maximē, tum cum maximē*, etc. Renforcé par *ex* dans *extūc* (Vulg.). La valeur temporelle de *tūm* est dans bien des emplois tout à fait disparaue ; et *tūm*, dont l'usage dans la langue parlée est particulièrement fréquent (cf. le fr. *alors*), sert simplement de particule d'insistance (*tūm autem, tum praece-redit*) et de renforcement, notamment dans les interrogations pressantes (*quid tūm?*).

Usité de tout temps. Conservé dans quelques parlers romans sous la forme *tūc*, M. L. 8983, et *\*intūc*, 4518.

C'est *is et*, pour l'indication du lieu, *ibī, eō, inde* qui servent d'anaphoriques et de corrélatifs à *qui* et à *ubī, quō, unde*. Mais, pour les dérivés et les autres adverbes, le latin recourt au radical *t-* du démonstratif indo-européen servant à renvoyer à quelque chose de connu : gr. *τό*, got. *þata*, v. sl. *to*, skr. *tāt*, etc., démonstratif qui, en latin, est conservé dans le juxtaposé *is-tud*, etc. Deux au moins des types sont anciens : *tōt* (en face de *quod*) ; cf. hom. *τόσος, τόσος* et véd. *tātī* « autant », et *tūm* (en face de *quom, cum*), cf. got. *pan* « alors », av. *tūm* « et alors », sans doute aussi v. sl. *to-(gda)*, *tūgda* « alors ». Il n'est pas exclu que véd. *tātī*, qui est rare, ait été fait d'après *kātī* ; av. *tūm* est un *ātātē* ; il n'est donc pas surprenant que, dans le groupe de *t-*, il n'y ait pas de correspondant à *quāndō*. Lat. *quām* a un correspondant : arm. *k'an* « que », tandis que *tām* n'en a pas, non plus que *nam*. Quant au type *quālis, tālis*, il ne se retrouve exactement qu'en brittonique : m. gall. *y saul* « autant de, tous ceux qui » ; on rapproche d'ordinaire gr. *τάλας* (ion.-att. *τάλας*), mais ce mot, qui appartient à un groupe exprimant proprement la notion d' « âge », concorde mal avec le sens du mot latin ; on pourrait être tenté de rapprocher m. ind. *tārisa-* si la forme sanskrita *tādṛca-* ne faisait hésiter devant cette comparaison (sur *tārisa-*, v. Jules Bloch, *Formation de la langue marathé*, p. 415, sous *sarsā*) ; sl. *tōt* (et *tōtō* « autant ») a un *o*, et non un *ā*, et ne concorde pas non plus pour le sens ; la formation en *-li-* tient en latin une grande place (v. M. Leumann, dans Stoltz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 234 sqq.) ; le type en *-ālis* de *aēquals* est particulièrement répandu. En somme, un ensemble de formations dont les éléments sont indo-européens, mais dont la plupart n'ont pas de correspondants nets dans d'autres langues.

**tālītrūm, (-trūs?)**, -i n. (et *tālātrūs*, Gloss.) : pour la variation vocalique, cf. *alabrum* et *alibrum*) : chique-naude. Apparaît pour la première fois dans Suét.,

Tib. 68, 1 *sinistra manu agiliore ac ualidiore, articulis ita firmis ut... caput pueri uel etiam adolescentis talitro uolneraret*. Sans doute mot de la langue familiale ; fréquent dans les gloses, où il apparaît déformé de diverses façons, et glosé souvent *colafus in talo* par rapprochement avec *tālūs*. D'autres gloses l'expliquent par *χόνδυλος ποδὸς ἢ χειρός*, ce qui est peut-être le sens ancien. Alors ce serait un dérivé de *tālūs* « os de l'articulation » ; cf. *calx, calcō, calcitrō*.

**tālla, -ae** (f.?) : *folliculum cepae*, P. F. 493, 10 (Lucil.) ; *χρομέου λέπτων*, CGL II 195, 17. Peut-être doublé dialectal de *talea* (-lia).

**talpa**, -ae m. (Vg., G. 1, 183) et f. : taupe. Attesté depuis Varro. M. L. 8545.

*Talpa* était d'abord masculin ; mais, comme la forme du mot semblait contradictoire avec le genre, on a soit fait de *talpa* un féminin (e. g. Pline 30, 19), soit créé un *talpus* attesté par la glose *talpus : scero* (v. h. a. *scero* « taupe »), dans plusieurs manuscrits de la chronique de Frédégaire, et par les langues romanes, e. g. ital. *topo* « souris ». V. W. Schulze, KZ 40, 406, n. 3.

Dérivés : *talpinus* (Cassiod.) ; *talpiola* : *dracontea*, BSL, 32, p. 149-152.<sup>1</sup>

**talpōna, -ae** f. : sorte de vigne à raisin noir (Plin.). V. Bertoldi, *Linguistica storica*, 2<sup>e</sup> éd., p. 173, n. Cf. *Talpōnius*? Mot d'aspect étrusque.

**tālūs, -i** m. : 1<sup>o</sup> osselet du paturon de certains animaux, qui servait à jouer aux osselets (cf. *tāzillus*) ; 2<sup>o</sup> chez l'homme, astragale (= ἀστράγαλος), petit os qui se trouve sous le tibia au-dessus de l'*ōs calcis* (Celse 8, 1 et 7), puis, par extension, « cheville » et « talon ».

Dérivés : *tālāris* : *t. tunica* ; *tālāria, -iūm* n. pl. : chevilles du pied ; *talonières* ; robe qui descend jusqu'aux talons, et *subtālārēs* (*calcei*), d'où v. h. a. *suftelāri*, v. angl. *suftelre* ; *\*subtelāre*, M. L. 8397, cf. *subtel* ; *tālāriūs* (*lūdūs*) : jeu, spectacle (joué par des acteurs en *tālāris*?).

Ancien (Plt.), usuel. On trouve dans les gloses un doublet *tālō, -ōnis*, CGL III 605, 18, auquel remontent les formes romaines. M. L. 8544.

A *tālūs* se rattache : *tālipēdō, -ās* (Gloss.) : *est uacilare pedibus, et quasi talis insisterē*, P. F. 493, 8, et F. 492, 22 ; *tāzillus* : *ἀστράγαλος*, petit dé.

Étymologie incertaine. On rapproche irl. *sdl*, gall. *sawd* et *talon* ; v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I, 78, qui part de *\*stālā* pour les mots celtiques. *Tazillus* peut avoir été fait sur *tālūs* d'après *āla, māla/axilla, macilla*.

\***talutium** (*talutatium* ? ; certains lisent *alutatium* ou *alutium*, d'après *alutia*) : mot espagnol, comme *segūtium*, cité par Pline, 33, 67 : *cum ita inuentum est (aurum) in summo caespite, talutium uocant si et aurosa tellus subest*. Cf. fr. *talus*? M. L. 8545 b ; B. W. s. u.

**tām et tāntus** : v. *tālis*.

**tāma, -ae** f. : *dicitur cum labore uiae sanguis in crura descendū et tumorem facit*. *Lucilius* (1195) : *inguē ne*

existat, *papulae, tama, ne boa noxit* », F. 494, 30. Sans autre exemple. Cf. *tamarace* : δρυγες (Gl.)?

**tamarix**, -īcis (Col., Luc. ; *tamaricē*, Plin. ; *tamariscus*, Pall.) forme douteuse f. : tamaris. Sans doute mot étranger ; cf. peut-être *Tamarici*, peuple de l'Hispania Tarraconensis, sur le fleuve *Tamaris*. L'Itala et les gloses ont aussi *tamaricum* (*tiūm*), la Mulom. Chir. *tamarinda*. Certaines formes semblent des transcriptions du grec. M. L. 8548.

**tamen** : v. *tam* (sous *tālis*).

**taminia** (*īua*) : sorte de raisin sauvage (Cels., Plin., Col. ; cf. Fest. 492, 9). Cf. *tamnus*?

**tāmīnō, -ās** : v. *conāmīnō*.

**tamnus**, -īf. : tamier, taminier (Colum. ; Plin. 8, 112 ; 21, 86).

\***tanacita**, -ae f. (*tanium* n.) : tanaisie. Mot tardif (Ps.-Ap.), d'origine inconnue, demeuré en italien et en français ; v. André, *Lex.*, s. u.

**tandem** : v. *tam* (sous *tālis*).

**tangō, -īs, tetīgī, tāctūm, -ere** (formes anciennes de subjonctif et d'optatif *tagam*, *tagū*, cf. *attīgam* ; *tazim* ; *tazat* conservé dans *duntazat*) : toucher (sens physique et moral, transitif et absolu) ; toucher à. S'emploie dans toute sorte d'acceptions : *t. portum* (*dē nāūi*) ; *t. chordās*, *t. uirginem*, etc. En poésie, employé parfois comme synonyme de *tingō*. Dans la langue familière, à le sens de l'argot « taper » (cf. *feriō*) : *t. senem trīgīntā minīs*. Ancien (Lex. Numae), usuel, classique. Conservé partiellement dans les langues romanes, avec des sens techniques. M. L. 8558 ; remplacé le plus souvent par un dérivé d'une onomatopée \**tok* ; *t. toccare*, fr. *toucher*, etc.

Dérivés et composés : 1<sup>o</sup> *tagāx* adj. (rare) : *t. manus*, avec sens péjoratif ; subst. *tagāx* : *furunculus a tangendo*, F. 492, 4.

**tazim** adv. : en touchant légèrement (cf. *sensim*), rare et archaïque.

**tāctūs**, -īs m. et **tāctō**, le premier plus usité (Cic.), le second appartenant surtout à la langue de Plaute ; *tāctor* (St. Aug.) ; *tāctilis* (Lucr.) (= ἄττρος) ; *intāctus*, -īs m. (id.) ; *intāctilis* = ἄττρος, ἀναρρήσ (id.) ; cf. aussi M. L. 8519, *intāctare* ; *tangibīlis* (Lact., St. Jér.).

**integer** (de *in-* privatif et \**tagos*, cf. ombr. *an tākres* « *integris* ») : intact, entier ; au sens moral « à qui l'on ne peut rien enlever ou reprocher, intégré », etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4479 ; B. W. *entier* ; et M. L. 4481, *integre* adv. Usité adverbialement dans *dē* (*ex*, *ab*) *integro* en reprenant les choses entièrement, de nouveau, d'où *integro*, -īs « rétablir dans son état primitif, renouveler, recommencer », M. L. 4480 ; *integrasō* (Tér.) ; *integritō*, glosé ἀναρρήσ (Tert.), -or ; et *redintegro* avec ses dérivés (classique, plus usuel en prose que *integer*, qui est archaïque et poétique ; cf. *renouō* ; *integrās* et *integrātūdō* f. (Dig.) ; *integellus* ; \**integrō*, M. L. 4481 a ; *intāctus* : intact, M. L. 4477.

2<sup>o</sup> De *tango* : *attīngō*, -īs, -īgī : toucher à (transitif et absolu), M. L. 768 (*attīn-* et *attangō*) ; d'où *attāctus*, -īs m. ; *attīguus* (époque impériale, d'après *contīguus*) ; *contīngō* : toucher (transitif et absolu) ; toucher à

(avec le datif), sens conservé dans *contīguus* ; d'où « arriver à » (= οὐρβατω). Employé impersonnellement : *contīngō* « il arrive que », suivi de l'infinitif absolu dans *contīngēns*, qui en logique traduit τὸ ἐνθεόμενον, et dans *contīguus* : qui touche à, contiguous. De là *contāgēs*, -īs f. (Lucr.) : toucher, contact ; *contāgīō* f. (et *contāgīum* n.), moins correct, usuel dans la poésie dactylique) ; *contāctus*, -īs m. : toucher, contact, et « contagion, contamination » ; *contāgīosū*. *Contīngō* est conservé dans les langues hispaniques. M. L. 2184.

**obtingō** : arriver à, échoir. Le verbe n'est plus guère employé qu'avec le datif (*alīcū obtīngere*) dans le sens de *euēnire* ; cf. *contīngere*. Toutefois, Nonius cite un exemple de Plt., Ci. 382, *is mustulētus uentus nāris obtīgū* (sic Non. 415, 16) ; mais, p. 63, 28, les manuscrits ont *adīgū*, où le verbe signifie « toucher, atteindre ». Tombe en désuétude sous l'Empire ; si on le trouve dans Quintilien, c'est à l'imitation de Cicéron. Ni supin ni formes nominales.

**pertīngō** : aller, toucher, atteindre (rare, non classique).

Confondu parfois à basse époque avec *tingō* ; cf. W. Heraeus, Kl. Schr. 125.

V. aussi *contāmīnō*, *ductātāzat* et *tāxō*.

Pour la forme, on rapproche le participe hom. τέτταγός « ayant pris », qui subsiste dans une formule. La concordance du *tetīgī* avec τέτταγός est fortuite ; le perfectum à redoublement est la forme attendue là où il n'y a pas d'ancienne alternance vocalique : cf. *ceccī*, *ceccīdī*, *ceccīdī*, *momordī*, etc. Les formes d'autres parlers italiens qu'on cite (en volsque et en marrucin) sont obscures et n'éclairent pas les formes latines. Le sens engagerait à rapprocher le groupe germanique de *got. tekān* « toucher » ; mais le *t* germanique, supposant un ancien *d*, ne concorde pas avec le *t* latin. Si les deux groupes sont apparentés — la consonne initiale étant inexplicable — on supposera un ancien thème du type athématique : \**tēg-*, \**tēg-* ; l'indo-européen n'admet pas de racines commençant et finissant par une sonore simple ; le \**tēg-* sur lequel reposent les formes germaniques est donc secondaire. Le type des présents à suffixe nasal a pris de l'extension en latin ; *tangō* peut donc ne pas dater de l'indo-européen.

**tangomenās faciāmūs** : expression qu'on lit dans Plétr., Sat. 34, 7, 73, 6, au sens de « buvons à tire-larigot ». De τέγγοντας, accusatif pluriel féminin du participe moyen de τέγγω « mouiller » (Heraeus) ?

\***tāntalus**, -īl m. ? : autre nom de *lardea* « héron », donné par Isid., Or. 12, 7, 21, et par les gloses. Sans doute, le nom propre appliqué à l'oiseau pêcheur (cf. Gaius, Lūcius). V. Sofer, 14, 169.

**tāntus** : v. *tam* (sous *tālis*).

**tapētē**, -īs n. (et *tappētē*, Plt. ; *tapētūm* ; *tapētā* ? f., Enn., Inc. 38 ; cf. *lebēta*) : adaptations latines du gr. τάπητης, -tōs « tapis » que les poètes de l'époque impériale transcrivent par *tapēs*, *tapētis*, etc., substituant la forme savante à l'emprunt populaire. *Tapētē* est tiré du pluriel *tapētia* = gr. τάπητα. Les formes romaines re-

montent à *tapētūm* et à \**tapītūm*, M. L. 8563 ; B. W. s. u. ; l'anglo-saxon *tēppet* à *tapētūm*.

**tappula** : -īm legem coniūalem ficto nomine conscriptis iocoſo carmine Valerius Valentinus, cuius meminit Lucius fūs hoc modo (1307) : *Tappula rident legem, conterunt Opīmī* ?, Fest. 496, 30. Cf. *Tappulus*, *Tappō*, surnoms romains peut-être d'origine étrusque ; cf. *Taquinias* ?

**tarandrus**, -īl m. : renne (Plin., Sol.). Du gr. τάρανδος ou τάρανδος, mot scythe. Cité par Aristote, etc.

**taratantara** : onomatopée employée par Ennius pour imiter le bruit de la trompette.

**tarāx, -ācīs** m. : tétras, coq de bruyère ; cf. Nemes., fr. Aucup. 1, *Et tetracēm Romae quem nunc uocītare taracēm* | cooperunt. Tardif, sans doute emprunté, comme *tetraz* ; *tetraō* (Plin.).

**tardus**, -īs, -īm : lent (opposé à *uelox*, Cic., Inu. 1, 24, 35, *tardē*, *tardītās* à *celerītē*, -ītūs), se dit du physique et du moral, comme gr. βράδος ; tardif (sens dérivé et postérieur, le mot propre étant *sērus*, mais qui a dû se développer dans la langue parlée, comme le prouvent les formes romaines issues de *tardus*, *tardē* et de \**tardīus* (ce dernier panroman). M. L. 8573, 8576, 8577. Ancien (Naev.), usuel, classique.

Dérivés et composés : *tardītās* (usuel et classique) ; *tardītēs*, *tardītūdō*, *tardor* (= βράδος), tous trois rares et archaïques ; *tardītūs* (Plt., Tér.) ; *tardō*, -īs : ralentir, retarder (panroman, sauf roumain), M. L. 8572 (et 8574, \**tardīare* ; 8575, \**tardīcāre*), d'où *tardītō*, *tardībīlis* (tardifs et rares) ; *tardēsō*, -īs (Lucr., Tib.) ; *retardō* (usuel et classique, fréquent dans Cic.), *retardātō*, qui se substituent à *moror* (et *remor*), mora.

**tardi-cors**, -īmulus, -īnulus, -īgradus, -īlinguis, -īloquus, -īpēs, etc., tous poétiques et sans doute créés sur des modèles grecs du type βράδοπος (Eurip.).

Adjectif à vocalisme radical *a*, sans étymologie, mais dont la structure rappelle celle du gr. βράδος.

**tarentīna** (*nūx*) : épithète désignant une espèce de noix ; cf. Pline, H. N. 15, 90. Forme qui semble préférable à *terentīna* que Macrobe, Sat. 3, 18, 3, explique d'après Favorinus, *a tereno, quod est Sabinorum lingua molē*. — De *Tarentum* ou *Terentum*. V. André, *Lex.*, sous *nūx*.

**tarēmēs**, -ītis (*termes*, Isid., Serv., Gloss. ; *tarmus*, Gloss.) m. : *genus uermiculi carnem exedens*, P. F. 495, 1. Attesté depuis Plaute ; la forme *termes* est influencée par *terō*. Les formes romaines remontent à *tarēmēs*, M. L. 8586. V. *termes*.

**tarēpēzīta** (ou plutôt *tarēpēzīta*), -īe m. : banquier. Emprunt au gr. τάρετζητης avec même métathèse que dans *corcodillus* ; les manuscrits de Plaute ont la graphie *trapezīta*, mais *tarēpēzīta* est réclamé par le mètre. Mot plautinien.

**tarūm**, -īn m. : bois d'aloès (Plin. 12, 98). Mot étranger, africain ?

**tasēconīum**, -īn m. : sorte de terre blanche à l'usage des potiers (Plin. 33, 69). Mot ibérique (Bertoldi, BSL 32, 100) ?

**tata**, *tatae* : onomatopée marquant l'étonnement ; cf. *attā*, *babae*, etc.

**tata**, -īe m. : papa. Mot enfantin, cité par Varr. ap. Non. 81, 3, et attesté épigraphiquement, ainsi que *tata*, CIL VI 25636 ; cf. *mamma*, *pappa*. M. L. 8596. Noms propres : *Tatta*, *Tata*, et sans doute *Tatius* ?

**V. attā**. Cf. gr. τάτα, corn. *tat* (avec ancien *t* géminé), v. *W. Heraeus*, Kl. Schr., p. 163 sqq.

**Taurī lūdī** : v. le suivant.

**taurus**, -īl m. : taureau. Nom d'une constellation du zodiaque. S'applique à des animaux ou à des objets qui rappellent par leur cri, leur aspect, etc., le taureau : butor (oiseau ; Plin. 10, 116) ; frelon (scarabée ; Plin. 30, 39) ; racine d'arbre (Quint. 8, 2, 13). Désigne aussi le périné (ou plus exactement les testicules ?) dans une victime ; cf. F. 372, 31, atque harum hostiarum inuiolati sunt tauri que pars scilicet caeditur in castratione ; et Diom., GLK I 450, 8 ; et en grec l'emploi de ταῦρος (Poll. 2, 173). De *taurus* a été créé un féminin *taura* dans la langue rustique (Varr., Col.) ; cf. P. F. 481, 1, *taurus uaccas steriles... quod non magis pariant quam tauri*. Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 8602.

Dérivés et composés : *taureus*, *taurīnus*, *taurīna* : espèce de chaussure, cf. Édit de Dioclétien, c. 9, *taurīna muliebres bisoles, monosoles* ; c. 10, *taurīna inauratae, lanatae* (CIL III, p. 833), Pelagonius, cf. 437, p. 118, 30, éd. Ihm : *cortex uetustae taurīnae* ; *taurūlūs*, *taurīrus* « toréador » (Inscr.) ; *tauri-fer*, -īformis, -īgenus, etc., tous poétiques et faits sur des types grecs ; cf. ταῦρομόρφος, Eur. ; ταῦρογένης, Orph. — Cf. aussi *suetaurīlīa*, *sōl(l)itaurīlīa*.

**taurobolium** : sacrifice du taureau, transcription du gr. ταυροβόλιον, d'où sont dérivés *taurobōlios*, -īlūtūs, -īlūtūs (tardifs) ; *taurocenta* : toréador (de \*ταυροκέντης ?).

A *taurus* les Latins rattachaient *Taurī lūdī* (cf. Fest. 478, 22 ; P. F. 479, 8 L), mais sans doute ce n'est là qu'une étymologie populaire. L'institution est étrusque et ces jeux, donnés en l'honneur des dieux infernaux, doivent se rattacher à l'étr. θαύρα « tombe » (Cortsen).

Les noms indo-européens d'animaux domestiques ne spécient pas le sexe ; comme *ousis*, lat. *bōs* est masculin si l'on ne pense pas au sexe, féminin si l'on pense à la « vache ». Le mâle n'avait pas de nom dans le vocabulaire noble de l'indo-européen (v. *uerrēs*, *ariēs*). Le vocalisme radical a montre que *taurus* appartient au vocabulaire technique, de caractère populaire ; le mot se retrouve dans osq. ταῦρος, gr. ταῦρος. Le même mot désigne un animal sauvage dans v. sl. *turū*, lit. *taurūs* « aurochs », v. pr. *taurīs* « bison ». La forme diverge dans gaul. *tarōs*, irl. *tarb* « taureau » (avec la même altération qu'offre lat. *parūs* en face de gr. ταῦρος) et dans got. *stūr* « taureau » (sans doute sous l'influence d'une étymologie populaire) ; cf. av. *staora-* « gros bétail »). Le mot a l'instabilité d'un terme populaire.

\***tautānus**, -īl m. : mot glosé *clāua*, *cateia* par Isid., Or. 18, 7, 7, qui l'attribue aux Gaulois (cf. *Teutonūs*), et aux Ibères. V. Sofer, p. 46, 171.

**tax** : v. *tuxtax*.

**taxa**, -ae f. : sorte de fragon (Plin. 15, 130). Cf. sans doute *taxis*.

**taxea**, -ae f. : lard. Mot gaulois d'après Isid., Or. 20, 2, 24, qui cite un exemple d'Afranius, R<sup>3</sup> 284.<sup>1</sup>

**taxillus** : v. *talus*.

**taxim** : v. *tango*.

**taxō**, -ās, -āre : 1<sup>o</sup> fréquentatif-intensif de *tango*; cf. Gell. 2, 6, 5 : *taxare pressius crebriusque est quam tangere, unde procul dubio id inclinatum est*; « faire allusion à »; toucher fortement, attaquer »; cf. Suét., Aug. 4, 2 : *Cassius... Parmensis quadam epistula... sic taxat Augustum : materna tibi farina, etc.*; id., Dom. 10, 6 : *occidit et Heluidum filium, quasi scaenico exodio sub persona Paridis et Oenones diuorium suum cum uxore taxasset*. De là *taxatōrēs*, nom donné à certains auteurs, *quod alter alterum maledictis tangit*, F. 490, 12, et *retaxo*, Suét., Vesp. 13, 2.

2<sup>o</sup> Emprunt au gr. *τάσσω* (peut-être formé sur l'aoriste *τάσκα*; cf. *campsō*, etc.) : taxer, évaluer, estimer. Le verbe n'est pas attesté avant Pline et Sénèque, mais *taxatiō* est dans un fragment de Cicéron, Or. pro Tull. 7. Autres dérivés : *tacatōr* « *aestimātor* »; *taxatīnula* (Gloss.). M. L. 8603, *taxa*; britt. *toos*; cf. J. Loth, s. u.

On peut même se demander si le rapport avec *tango*, imaginé par les Latins, n'est pas fictif et si le premier sens ne peut pas se tirer du second. Dans ce cas, il n'y aurait qu'un seul verbe, tiré du grec, « évaluer, estimer », puis « taxer, censurer », et, dans ce sens, rapproché faussement de *tango*, d'après *uxare*, que l'étymologie populaire rattachait à *uehō* (v. ce mot). Il n'y a pas lieu, pour ce verbe tardif, d'évoquer *dumtaxat*.

**taxō**, -ōnis (*taxus, tasiō*) m. : blaireau (v. fr. *taisson*). Attesté seulement dans les gloses ; latinisation d'une forme germanique ; cf. v. h. a. *dahs*, all. *Dachs*. Dérivé : *taxōnūs* dans *Marcellus Empiricus*. Le mot latin est *mēlēs*. M. L. 8606 ; B. W. *tanière*. Cf. *melō*, *misiō*.

**taxus**, -ī f. : if. M. L. 8607 ; cf. dans les gloses : *taxus arbor quam iuglus iuum uocat*.

Dérivés : *taxeūs* et *taxicūs*, rapproché de *toxicus*, l'if passant pour vénérables (d'où l'étymologie qui rapproche *taxus* de *τόξον*).

Sans correspondant clair. Cf. *fraxinus*.

-te : particule de renforcement, jointe à *tū*, *tē*. Cf. -pte. Sans étymologie certaine.

**tebāe**, -ārum, (quantité de l'e inconnue, sans doute longue) f. pl. : *nam lingua prisa et in Graecia Aeolis Boeoti sine afflata uocant collis t[he]bāeas et in Sabinis, quo e Graecia uenerunt Pelasgi, etiam nunc ita dicunt, cuius uestigium in agro Sabino uia Salaria non longe Re<a>te miliarius elius cum appellatur t[he]bāeas*, Varr., R. R. 3, 1, 6. Non autrement attesté ; cf. peut-être *tifāta*. Mot « méditerranéen ». Cf. *tābā*, *τῆρος* « rocher » (asianique?).<sup>1</sup>

**teccō**, -ōnis m. (?) : tacon, nom du jeune saumon chez Anthimus, De obseru. cib. 45 : *tecones dicuntur esse filii esocum*. Mot d'origine gauloise ; cf. A. Thomas,

Romania, 35, 194, et Schuchardt, Z. f. rom. Philol. 30, 732 ; Zannick, Fest. Dornseiff, 375. M. L. 8608.

**tec(h)ina**, -ae f. : fourberie. Emprunt oral ancien au gr. *τέχνη*, attesté seulement chez les comiques. Cf. *mina*, *Proserpina*. Composé : *contechnor*, -āris (Plt., Ps. 1096).

**\*tegellāria**, -ae (tu-, ton-) f. : *malefica, quod supra te-gulas sacrificet*. Mot de glossaire, non attesté dans les textes et non expliqué. Cf. Thes. Gloss. s. u.

**tegestre** : v. *segestre*.

**tegō**, -is, tēxi, tēctum, -ere : couvrir, recouvrir, d'où garantir, protéger. Ancien (Enn.) et usuel, mais non représenté dans les langues romanes, sauf dans un dialecte italien. M. L. 8615.

NOMBREUSES FORMATIONS EN *tēgē*, *tēg-*, *tog-*, *tēct-* :

1<sup>o</sup> *teges*, -etis f. : natte ; *tegetarius* : φερόντος (Gloss.), *tegeticula* (Varr.) et *tegiculum* (?) ; cf. aussi \**tegelle*, M. L. 8616 ; *tegile*, -is n. : ce qui couvre, vêtement (Apul.) ; *tegumen* (*tegimen*, *tegmen*) n., poétique et postclassique, remplacé dans la prose classique par *tegumentum* : couverture, abri ; et *integumentum*. Les formes romaines remontent à *tegmen*, M. L. 8617.

2<sup>o</sup> *tēgula* : tuile ; M. L. 8618 ; B. W. s. u. ; celtique : britt. *teol* ; germanique : v. h. a. *ziagal* (finn. *tilli*) ; d'où *tēgulicūs* (Inscr.) et *tēgulātūs*, cf. CGL III 191, 15 : *tēgulāta*, *xepauptā*, conservé dans les langues romanes au sens de « toit », M. L. 8619 ; *tēgūm* : toit (Plin.), avec un diminutif *tēgillum*, *cuculliunculum ex scipo factum*, P. F. 503, 1, attesté dans Plt., Rud. 576, et Varr. ap. Non. 179, 1. Certaines formes romaines supposent aussi \**tēgella*, M. L. 8614 ; le v. angl. *tigela*, \**tegilla*.

3<sup>o</sup> *tēga* : couverture, cf. Non. 406, 21 : *diciunt et tec-tum*, avec un exemple de Titinius (43) : ... si rus cum scorte constituit ire, claus illico | abstrudi iubeo, rusticæ togai ne sit copia ; puis « vêtement », d'abord d'homme ou de femme indifféremment, cf. Varr. ap. Non. 541, 1 ; spécialisé ensuite dans le sens de « *toga* », vêtement du citoyen romain, symbole du civisme et de la nationalité romaine (par opposition à *pallium*, qui caractérise les Grecs ; de là l'opposition de *togātūs* à *palliatūs*, à *pālūdātūs*), et aussi vêtement de hautes classes (de là l'opposition de *togātūs* à *tūnicātūs* ; *tūnica* est un mot emprunté). Conservé dans quelques dialectes italiens ; M. L. 8765.

DÉRIVÉS : *togula*; *togātūs*; *togātūlūs* (Mart.); *togātūrīs* « acteur de *fābula togātā* » (Suet.).

4<sup>o</sup> *tēctūs* : couvert ; de là « impénétrable, secret » ; et *tēctō* adv. ; *tēctō* (Cael. Aurel., St Aug. ; refait sur *pro-tēctō*?) ; *tēctūm* : toit. Panroman, sauf roumain. M. L. 8609. De là « plafond » et, par extension, « abri, maison » ; dérivés : *tēctūm* (St Jér.); *tēctūlūm* (bas latin) ; *tēctōr* : couvreur, terme technique attesté depuis Varron et Cicéron ; *tēctōris*, substantif dans *tēctōrūm* n. (scil. *opus*) : revêtement d'un mur, badigeon, couche, enduit ; crêpi ; blanc, fard, etc. ; *tēctūra* : revêtement, couverture (Pall.) ; conservé dans fr. *toiture*, M. L. 8610.

A *tēgō* appartiennent un grand nombre de composés dans lesquels le préfixe ne fait que préciser l'idée verbale : *circum-*, *con-* (et *supercon-*), *dē-* (« découvrir »), *in-*, *ob-*, *per-* (archaïque), *prae-*, *prō-* (très fréquent ;

avec de nombreux dérivés), *re-* (« découvrir », cf. *rese-*, *reclūdere*, et « couvrir de nouveau »), *sub-*, *super-* *tēgō*. Les composés ne sont pas plus représentés que le simple dans les langues romanes.

Pour *tūgūrūm*, v. ce mot.

LES ALTERNANCES VOCALIQUES DE *tēgō*, *toga*, *tēgula* suffiraient à marquer l'origine indo-européenne du groupe. Mais le présent *tēgō*, malgré gr. *στέγω* « je couvre », représente sans doute un ancien présent athématique, car on ne le retrouve pas ailleurs. L'irl. *tuigíther* « il couvre » et le germanique (v. isl. *pēkia* « couvrir ») continuent le causatif ; le sanskrit a *sthāgāti*, avec un *g* qui ne peut être ancien. Le lituanien a un présent *stāgiu* « je couvre » remplaçant un présent athématique. La voyelle longue de *tēgula*, *tēgūlūm*, qui trouve un analogue dans *rēgula*, en face de *re-gō*, et peut-être dans *stētū* (v. *secō*), rappelle le degré long qui s'observe aussi dans v. pruss. *steige* (Voc.) « Schurer », à côté de *stōgis* et lit. *stōgas* (même sens). L'o de *toga*, qui est en latin une forme exceptionnelle, alors que les substantifs de cette forme sont courants en grec, rappelle v. isl. *pak* « toit », etc., tandis que gr. *στέγη* *τέγη* tient la place d'un ancien nom radical. Le thème en \*-es- attesté par gr. *στέγος*, *τέγος* et irl. *teg* ne se retrouve pas en latin. Ombr. *tētōm-e* « ad tēctum »? V. *tēgnūm*.

**tēgula** : v. *tēgō*.

**tēgūs**, -oris n. : doublet de *tergus* dans Varr., L. L. V 110 : *tergūs suis, ab eo quod tēgitur*, et Plt., Capt. 902 et 915, qui l'applique aussi à l'échine du cochon. Se retrouve dans Fronton et dans les gloses. La dissimilation a dû se produire dans les cas obliques : *tergoris* > *tēgoris*, favorisée par le rapprochement avec *tēgō* qu'inlique Varron.

**tēla** : v. *tēxō*.

**tēllāna** (*ficūs*) f. : figue noire à longue tige (Cat., Plin.). Le rapprochement avec *tēlūm* n'est sans doute qu'une étymologie populaire ; semble provenir d'un nom propre (cf. *Rōmānūs*, etc.). V. André, sous *ficūs*.

**tēllūm**, -ōris f. : terre. Synonyme poétique de *terra*. Personnifiée et divinisée et unie à Jupiter ; cf. Varr., R. R. 1, 1, 5 : *Tellus, terra mater*. A *Tellūs* correspond *Tellūmō*, -ōnis m. (et *Tellūrūs*, Mart. Cap. 1, 49) ; cf. Varr. ap. Aug., Ciu. Dei 7, 23 fin : *unam eandemque terram habere geminam uim, et masculinam quod semina producat, et femininam, quod recipiat atque eniat. Inde a uī femininē dictam esse Tellūrem, a masculinā Tellūmē*. Le nom est peut-être un ancien neutre, comme *Venus*, *eris*, mais l'u ne s'explique pas, et c'est le seul exemple de cette flexion en latin (l'u de *rūs* est ambigu et peut résulter d'une contraction). Celtique : irl. *tellur*.

DÉRIVÉ TARDIF : *tēllūster*, -tris (Mart. Cap.), formé sur *terrestris*, comme *palūster* sur *patūs* ; composé : *meditūllūm* : milieu (avec l'o intérieur du second terme de composé passé ici à u ; cf. *ter-ā* : *extōris*), sur lequel a été refait l'adjectif tardif *meditūllūs*.

On pense à skr. *talām* « plaine », v. angl. *pel* « planche, bordage » (v. *titulus*), c'est-à-dire i.e. \**tēlo-* avec le vocalisme e, normal dans un neutre de ce type. Le slave a, avec vocalisme zéro (comme dans lat. *īugum*), illo « sol » ; cf. gall. *tēl* « front » (pour le sens, cf. v. h. a.

*stīra* ; v. sous *sternō*). La racine est dissyllabique, comme on le voit par skr. *talīnam* « sol » et irl. *talām* (génitif *talman*), féminin « terre », et ceci suppose un rapprochement avec v. sl. *steljō*, *stlāti* « étendre » et lat. *lātūs* « large ». Cf. encore lit. *tēles* « fond de la barque » et v. pruss. *talus* « sol (d'une maison) ». Mais la formation de lat. *tēlūs* n'est pas expliquée par là ; et si l'on n'avait pas la forme à vocalisme archaïque (du type de *extōris*), *meditūllūm*, où ne se trouve pas le -ū- énigmatique de *tēlūs*, on hésiterait à affirmer le rapprochement. Il subsiste une obscurité. Le masculin *tēlūmō* a été rapproché par M. Bréal du type étrusque de *lucumō*. Un mot italien à l'origine aurait-il été emprunté par l'étrusque, puis, après modification, emprunté par le latin ? Le fait qu'on est amené à tenter de pareilles hypothèses indique la difficulté du problème.

**tēlō**, -ōnis m. : *em hortulanū uocant lignum longum quo hauriunt aquas. Et dictus telon a longitudine* : *τέλον* enim Graece dicitur quidquid longum est, Isid., Or. 20, 15, 3. Peut-être déformation du gr. *χήλων*, sous l'influence de *tēlūm*. Semble sans rapport avec son synonyme *tēlōnō*.

**tēlōneum** à v. *tolōneum*.

**tēlūm**, -ī n. : trait, arme de jet ; puis toute espèce d'arme offensive (épée, poignard, etc.). S'oppose à *arma*. Ancien (Lex XII Tab., Enn.), usuel. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 8624. Composé : *tēlīger*, Sén., Herc. Oct. 543.

ÉTYMOLOGIE INCERTA, comme pour beaucoup de noms d'armes. L'explication par *τηλόū*, *τηλόθēv* (Fest. 502, 2 ; Dig. 2, 16, 233) est sans valeur.

**temere** ADV. : « à l'aveuglette », par suite « inconsidérément, au hasard, à la légère, sans réflexion » ; souvent joint à *forte* dans le couple *asyndétique forte temere*. Usité dans la locution *nōn temere est quod* « ce n'est pas un hasard que » ; *nōn temere* a aussi le sens de « *nōn facile* », e. g. Plt., Ba. 85, *rapidus fluius est hic, non hac temere transiri potest*. *Temere* est proprement l'ablatif instrumental d'un substantif \**temerūs*, *-eris* « obscurité », cf. *tēnebrae* ; mais il a été uniquement employé comme adverbe et traité comme tel ; de là le doublet *temerītē* (ENN., Acc.). Ancien, usuel.

DÉRIVÉS : *temerītē* : 1<sup>o</sup> hasard ; 2<sup>o</sup> irréflexion, légère d'esprit (opposé à *prudentia* par Cic., Cat. M. 6, 29) ; *temerītōdū* (Pac.) ; *temerītēs* : 1<sup>o</sup> qui est dû au hasard, *nōn temerārīum est* « ce n'est pas un hasard (que...) » ; 2<sup>o</sup> qui agit au hasard, irréfléchi. V. *tēnebrae*.

**temerō**, -ās, -āre : *temerare uiolare sacra et contaminate, dictum uidelicet a temeritate*, P. F. 501, 4. Terme surtout poétique, non attesté avant l'époque impériale ; appartient au vocabulaire religieux. Le sens premier a dû être « traiter (parler, s'approcher) inconsidérément des choses sacrées ».

DÉRIVÉS ET COMPOSÉS TARDIFS : *temerātō*, -tor et *intemētās*, -bilis, -andus.

**tēmētūm**, -ī n. : *uinum, unde temulentia et temulentus*, P. F. 501, 6. Ancien (Plt.), appartient à la langue familière. Non roman. S'y rattache *abstēmīus*, *ētōvōc*, archaïque et postclassique. *Abstēmīus*, *temulentus* (de



*hibernum anni*, Cic., Rep. 1, 12, 18 ; « moment, époque », en particulier « moment favorable, occasion » (= *xatopōc*), et *tempore* « circonstances », où s'entrevoit encore le rapport avec *temperō*, *temperies* « mélange de l'air ». Dans la langue de la poésie et de la rhétorique, « temps métrique, mesure » ; en grammaire, « temps d'un verbe », d'après le gr. *χρόνος*. *Tempus*, étant de genre inanimé, n'est ni personnifié, ni divinisé ; c'est *Saturnus* qui est devenu le dieu du temps, du reste sans doute secondairement.

Nombreuses locutions adverbiales : *temporē* « à temps, tôt » (cf. plus haut ; d'où un comparatif *temporius*, *Perigr. Aeth.*) ; *ad tempus* ; *ante tempus* ; *ex tempore* « d'après le moment et « sur-le-champ » (cf. *extemplo*, *ē uestigio*), dont la langue de la rhétorique a tiré à l'époque impériale *extemporalis* « improvisé », *extemporalitas* (Suet., tandis que Quint. 10, 7, 1 a encore la périphrase *facultas ex tempore dicendi*, *extemporaliter* (Sid. Apoll.) ; *in tempus*, *per tempus*, *pro tempore*. Ancien (Plt., Enn.), usuel. Panroman. Il y a aussi quelques représentants de *tempore*. M. L. 8634. Celtique : v. irl. *trimsi* « tempora » ; britt. *tymp*, *tymmor* « saison ».

Dérivés et composés :

1<sup>o</sup> *tempestus*, -a, -um adj. (archaïque, conservé par P. F. 499, 6, *tempesta*, *tempestiu*) et *intempestus* dans *nox intempesta* « quo tempore nil agitur », Varr., L. L. 6, 7 et 7, 72 ; remplacé à l'époque classique par *tempestivus* (fréquent) « qui vient à temps, opportun », gl. *δοκιανός*, *θησαυρός*, *δραπτός*, et *intempestivus*, d'où *tempestivus*, -uiās et *intempestivus*, -uiās. De l'adjectif *tempestus* dérivent les abstraits : \**tempesta*, non conservé dans les textes, mais attesté par les langues romanes (cf. *senecta*) ; *tempestus*, par Varr., L. L. 7, 51 : *libri augurum pro tempestate tempestutem dicunt supremum augurii tempus*, disparu à l'époque historique et remplacé par *tempestas* (cf. *iuuentas* et *iuuentus*, dérivés aussi d'un adjectif *iuuentus*, d'où provient également *iuuentu*), synonyme de *tempus*, cf. F. 498, 32 : *tempestate pro tempore frequenter dixerunt antiqui* ; sens fréquent à l'époque ancienne, et aussi dans Cicéron et chez les historiens, mais seulement dans l'expression *cā* (quā, etc.) *tempesta*. Dès Ennius apparaît le sens de « temps » état de l'atmosphère, e. g. *tum tonuit laeum bene tempestate serena*, Enn., A. 527, cf. 457 ; et, par euphémisme, spécialement de « mauvais temps, tempête » (t. *turbida*, *saeua* dans Plaute, puis simplement *tempestas*, déjà dans Plt., Mo. 108 : *tempestas uenit, i confingit tegulas imbricesque* ; pour la restriction de sens, cf. *alētūdō*), M. L. 8629 (conservé à côté de *tempesta*) ; B. W. *tempesta*. Celtique : irl. *tempestech*, britt. *tymnest*.

2<sup>o</sup> *temperō*, *temperies* (v. ce mot).

3<sup>o</sup> Dérivés récents en *tempor-* :

*temporalis* : terme technique, attesté depuis Varro, t. *uerbum*, L. L. 9, 108, « temporel » et « temporaire », M. L. 8634 ; *temporaliter* ; *temporalitas* ; *contemporalis* (langue de l'Église, = *οὐγχρονος*) ; *extemporalis* (v. plus haut) ; *intemporalis*, -iās, -iās (= *δραπτός*) ; \**temporāre*, M. L. 8631 a.

*temporāneus* (Ital., Vulg. ; = *πρόσχαιρος*) et *temporāneus* (Gell., peut-être antérieur à *temporāneus* ; cf. *momenāneus*) ; *temporārius* (Corn. Nep. et époque

impériale, sans doute de la langue familière ; cf. Sén., Ep. 9, 9, *amicitiae quas temporarias populus adpedit* ; *temporātū* (Tert. ; = *χρονικῶς*).

Les gloses ont aussi *temporius*, *πρόσχαιρος*, où il faut peut-être lire *temporius*, qui est supposé par certaines formes romaines. M. L. 8632.

Aucun rapprochement sûr. V. sous *tendō* et cf. *temporē*.

**temulentus** : v. *tēmētūm*.

*tendō*, -is, *tetendō* (*tendidi*, *tardif*), *tentum* et *tēnsum*, -ere : « tendre » et « tendre à », transitif et absolu : *arcum, rēia, pellēs, manūs, nerūm*, et t. *ad castra*, *Veniam*, etc. De *tendere* *pellēs* on est arrivé à dire uniquement *tendere* « dresser la tente » (e. g. Cés., B. G. 6, 37, 2 ; de là *tentōrum*, *tentōriolum*, Hirt., Auct. B. Afr., et \**tendā* « tente » dans les langues romaines, M. L. 8639 ; B. W. s. u.). Dans la langue militaire, *tendō* s'emploie dans le sens de « faire effort », e. g. Sall., Ca. 60, 5 : *Petreius ubi uidet Catilinam, contra ac ratus erat, magna ui tendere* ; Vg., Ae. 12, 553 : *pro se quisque uiri summa nituntur opum ui* ; *| nec mora nec requies* ; *uasto certamine tendunt*. De même, la langue poétique emploie *tendō* avec l'infinitif (la prose usant du composé *con-tendō*, Cic., G. Vg., Ae. 2, 220, *ille simul manibus tendit diuillere nodos*, sens où *tendō* rejoint *tempō*, cf. e. g. Hirt., B. G. 8, 40, 1, *qua prohibere hostem templare coepit*, ce qui explique les confusions entre *tempō* et \**tendō*. Il est possible que, dans bien des cas où l'on a des formes de *tempō*, ce soit à l'intensif de *tendō* que songe l'écrivain. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8640. Celtique : irl. *tennain*, britt. *tynnu*.

Dérivés et composés : 1<sup>o</sup> en *tend-* : *tendicula* : a) parche à étendre le linge ; b) sorte de piège, lacet, filet (joint à *aucupium*), M. L. 8641 ; les langues romaines supposent aussi \**tendō*, -ōnis, M. L. 8642, et *tenda* (v. plus haut) ; 2<sup>o</sup> en *tend-* : *tenta* n. pl. « membrum erectum » (Priap.) ; *tentīgō* (satiriques) « piaxisme », cf. *prūrigō*, et le renvoi à *Philologica I* ; *tentīdō* « *τάκτης* » (Gloss. ; les composés *contentio*, *intenitio* sont, au contraire, fréquents) ; conservé en ancien f. *tencō*, *prov. tēnso*, avec le sens de « combat » ; cf. M. L. 8653, d'où \**tentīare*, M. L. 8652 ; *tentīpūm* : *genus calciamenti ferratum quo pellēs extenduntur*, P. F. 501, 9 ; et aussi : *medicamentum quo rugae extenduntur*, cf. F. 500, 28 sqq. (rare, Afran., Titin.) ; *tēnūrā* dans *praetentūra* (Amm.) ; *tēnōr* (bas latin) m. : celui qui tend ; celui qui attelle les chevaux, palefrenier ; 3<sup>o</sup> en *tēn-* : *tēnūs*, -a, -um, conservé dans les langues romaines avec des sens dérivés et notamment sous la forme *tē(n)sā* > *toise*, M. L. 8651 ; et a fourni un dénominalis \**tēnārē*, M. L. 8649, d'où \**intēnārē*, M. L. 4485, et \**tēnārē*, M. L. 8649 a ; *tēnīdō* (rare, époque impériale, sans doute créé par la langue médiévale pour traduire *τάκτης*) ; *tēnīrā* (Hg., Vég.) ; \**tēnīcīla*, \**tēnīcīla*, M. L. 8649 b, c.

Composés : *attendō* : tendre vers, se dit surtout de l'esprit, a. *animū* du *animō* (qu'il n'est pas nécessaire d'exprimer) = gr. *προσέχω* « faire attention à », d'où *attēnūs*, *attēnūtēs* (= *προσέχη* ; non attesté avant Cic.). Conservé dans les langues romaines, souvent avec le sens de « attendre » (cf. pour le développement de sens, *expectare*), ainsi que *attēnūs*. M. L. 763, 764.

*contendō* (= *ουτρένω*) : (se) tendre de toutes ses forces. Transitif et absolu, sens physique et moral ; cf. *unum esse illud tempus quo maxime contendī conueniat*, Cés., B. G. 7, 85, 2, avec un complément subjectif ou objectif : c. *uirēs* et c. *honōrēs* ; suivi de *ut* ou d'un infinitif complément ; avec *cum* : c. *cum aliquō* (non avant Cic.). De là : *contentē* (*contentus* n'est pas employé, pour éviter des confusions avec *contentus*, de *contineō*) ; *contentiō* : tension (de la voix = *ουτρόντα*) ; effort, lutte, M. L. 2181 ; quelquefois « comparaison » ; en grammaire = *δινήσεις* ; *contentiōsūs* (non attesté avant Plin.) : Celtique : britt. *cynnen* « contendō », irl. *coinniūn* « *contentiō* ».

*intendō* (existe en ombr. ent. entu, *endēndu* ; ant. entu, andēndu) : tendre vers (sens physique et moral), [s]tendre ; se diriger vers ; avoir l'intention ou la prétention de ; intenter ; *intēntus* « tendu vers » et « attentif » ; *intēnti*, *intēntiō* (*intēnsiō*, Sén.), d'où irl. *intiūn* ; *intēntiūs* (= *ἐντρυπός*, Prisc.) ; *intēntiōsūs* (bas latin, d'après *contentiōsūs*), M. L. 4483 ; *intēnsāre*, M. L. 4485 ; B. W. sous *entendre*.

*ostendō*, *portendō* (v. ces mots). Outre *entēntu*, *antēntu*, l'ombr. a les impératifs *uantēntu*, *pertēntu*, *sustēntu* qui correspondent aux formes latines. Parenté ou emprunt?

dē, dis- (*δια-τελων*), *extendō*, M. L. 3083, britt. *dis-tēnn*, *estyn*, *ob-* (à côté de *ostendō*, dont le rapport avec *endō* n'était sémantiquement plus sensible), *prae-*, *pro-*, *sub-**tendō*, dans lesquels le préfixe ne fait que préciser le sens du verbe. A ces verbes correspondent souvent les dérivés ordinaires en -*tor*, -*tiō*, -*tus* (-*sor*, -*sōd*), e. g. *extēnsiō*, M. L. 3083 b, et \**extē(n)sārē*, M. L. 3083 a, -*sor*, -*sūs* ; *extēntiō*, *extēntus*, -*is*, etc.

Il y a aussi des formes d'itératif-intensif : *extēntō* (attesté depuis Plt.), M. L. 3084 ; *intēntō* (*ostēntō*). *Attēntō*, *prētēntō*, *retēntō*, qu'on rattache quelquefois à *tendō*, doivent se lire *attemptō*, *perattemptō*, *practēntō*, *reattemptō*. V. *tempō*.

La racine \**ten-* fournissait en indo-européen un aristote radical thématique (véd. *dian*, *diata* « il a tendu ») et un parfait (véd. *tatdā*, *tatnē*) ; le latin a gardé le parfait *tēnētī* (v. sous *tēnētō*). Le présent a été obtenu de diverses manières, ainsi par un élargissement \*-eu- : véd. *tāndī*, *tānūtē*, *hom.* *tāvōtā*, ou par le suffixe \*-ye/o- : gr. *τελων*. En face du causatif skr. *tānayati*, le germanique a une formation parallèle : *got.* -*panjan* « étendre ». Le latin a recouru à deux types : l'un à suffixe \*-de/o- pour l'aspect déterminé, c'est *tendō* ; l'autre en \*-ē, pour indiquer le procès qui se poursuit, c'est *tēnētō*. A chacun des deux, il a fallu constituer une conjugaison. L'adjectif en \*-to- hérité de l'indo-européen était *tēnūtēs* (skr. *tatā*, gr. *τάκτης*) qui a été attribué à *tēnētō* ; *tendō* en a reçu un nouveau, fait sur le présent, comme *pulsus* en face de *pellō* (de \**peldō*), etc. ; mais *tēnētō* paraît avoir servi aussi à *tendō*, et c'est ainsi que s'explique le fréquentatif *tēnētēs*. Le perfectum *tētēndī* a été fait secondeirement, comme *tēnētū* sur *tēnētō*. La forme *tēnētī* a dû se produire dans les cas où il y a pré-verbale et où le perfectum *tētēndī*, perdant son redoublement, était peu clair. Il en est résulté la généralisation de *tēnētī*.

Pour les formes nominales autonomes, v. *tēnētū*, *tēnētēs*, *tēnētēs* m. pl. « liens, attaches ; queue d'un fruit »

La racine admettait souvent des élargissements, notamment *temp-* dans lit. *tempiū* « je tends », qui joue le même rôle que gr. *τελων* ; et le radical *temp-* qui figure dans des mots latins pourraient en être rapprochés ; simple possibilité. Le slave a *тегноти* « tirer » ; et ceci rappelle le radical qui figure dans lat. *tēmō* (v. ce mot).

*tēnebrae*, -ārum f. pl. (pas de singulier, comme le correspondant skr. *tāmīsrah*, sauf à partir d'Apulée) : obscurité, ténèbres. Ancien (Enn., Plt.), usuel. M. L. 8643.

Dérivés : *tēnebrōsūs* (époque impériale) ; *tēnebricus* (archaïque, mais conservé en vieux français, M. L. 8644, et les langues romaines attestent en outre \**tēnebricus*, M. L. 4484 ; fait sur *opācūs*?), remplacé à l'époque classique par *tēnebrōsūs* (Cic.), d'où *tēnebrōsūtās* (Cael. Aur.) ; *tēnētō*, -ās (rare et tardif) ; *tēnebrēsōc*, *tēnebrēcō* (id.) ; *tēnebrō*, -ōnis m. (Afran., Varr.) ; *tēnebrāriūs* (Vop.) ; *tēnebrātī* (Cael. Aur.) ; *contentēbrō*, -brēsōc (-brēsōc), *obtēnebrēsōc*, rares et tardifs ; *tēnebellās* (Claud. Mamer.).

Un mot correspondant à skr. *tāmāh* « ténèbres » (gén. *tāmasah*) est conservé dans l'adverbe *temere* (v. ce mot). Mais la racine était dissyllabique : lit. *tēmīta* « l'obscurité vient ». Là où le suffixe \*-es est au degré zéro, on a donc le -ā, d'où véd. *tāmīrah* (pluriel) « nuit sombre » et l'adjectif *timīrah* « sombre ». La formation à sifflante se retrouve dans lette *tēmīsa*, *tēmīsa* « obscurité », lit. *tāmāsā* (même sens) et v. h. a. *dīstār* « sombre ». Lat. *tēnebrēa* repose sur \**temē-sa-rā* ; le passage de -m- à -n- fait difficulté ; car il suppose l'intervention d'une forme où la voyelle de syllabe intérieure était syncopée, à moins qu'on n'admette une dissimilation, tout hypothétique, de m en n par la labiale \*f, d'où est sorti b ; on ne peut restituer le détail des faits. — Cf., de plus, v. irl. *temel* « ténèbres », m. bret. *teffal* « sombre » et v. h. a. *demar* « demi-jour (de l'aube ou du crépuscule) ».

*tēnētō*, -ās, *tēnētū* (ancien *tētēnī*, Pac., Acc.), *tēnētūm*, -ē : tenir. Même racine \**ten-* que dans *tēnētō*. A ce dernier a été réservé le sens de « tendre », tandis que *tēnētō*, qui s'emploie, comme *tēnētō*, avec valeur transitive ou absolue, était spécialisé dans le sens de « tenir » (avec l'idée de continuité) et, au sens absolu, « durer, persister » ou « se maintenir dans une position » (langue militaire), « se maintenir dans une direction, cingler vers » (langue nautique). Cette distinction établie entre *tēnētō* et *tēnētō* se retrouve dans ombr. *tenītu* « *tenētō* », en face de *entēntu* « *intēntitō* ». La parenté de *tēnētō* et *tēnētō* apparaît dans la glose de Festus, 214, 12 : « *obstēnet* » *dīcebāt antiqui quod nūc « ostēndit », ut in uete-ribus carminib. (trag. inc. 25) : Sed iam de (se ms.) caelo cedens Aurora obstēnet suum patrem*. Du sens de « tenir » dérivent les sens de « posséder, occuper », « tenir immobile, arrêter, maintenir » et « tenir dans son esprit », d'où « se souvenir » (*memoriā tenēre*) ou « comprendre, savoir » (*mente tenēre*). Cf. *percipiō*, *comprehēndē*. La valeur absolue et le rapport sémantique avec *tēnētō* sont bien conservés dans certains composés ; cf. *attēnēre* « s'étendre jusqu'à, tenir à, toucher », *pertēnēre*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8646, *tenēre* et \**tenēre* ; B. W. s. u.

Formes nominales, dérivés et composés : *tenāx* : tenace ; *tenācēs* m. pl. « liens, attaches ; queue d'un fruit »

(Pall.), M. L. 8638 ; *tenacia* (Enn.), remplacé par *tenacitas* (Cic.) ; *tenaciter* ; *tenaculum* : tenaille (Ter. Maur.), M. L. 8637 ; B. W. s. u. Composé : *pertinax* ; cf. Plt., Cap. 489 : *tenazne pater est eius* ? — *immo pertinax*, d'où *pertinacia*, *pertinaciter*.

*tener*, -oris m. : tenue, continuité ; dans la langue de la rhétorique, « accent tonique » (revenant à intervalles réguliers ; une influence de *téō* est ici vraisemblable) ; dans la langue juridique, « disposition essentielle, teneur, sens ». M. L. 8648. Cf. *tenus*.

*tenilis, tenibilis* : qui tenéri potest » (Gloss.).

*arcī-tenēs* : adjectif poétique traduit du gr. *τοξόφορος*.

*tenus*, -ūs m. (Cael. Aurel., Chr. 5, 1, 2). En dehors de ce mot, unique (et du reste contesté : l'édition de I. E. Drabkin lit *flor retentus* au lieu de *floris tentus*), il n'y a pas de dérivés verbaux en *tent-*, sans doute pour éviter des confusions avec les formes dérivées de *tendō*.

Nombreux composés, dont beaucoup ont le sens transifit et absolu : *abstineō* (= *ἀπέχω* et *ἀπέχομαι*) : [se] tenir à l'écart, s'abstenir ; *abstēns*, -tia, avec tous les sens religieux et moraux que les mots ont pu prendre ; et, dans la langue médicale, le sens de *retenitō*. Irl. (savant) *abstanit*.

*attineō* : toucher à, concerner (*quod ad me, quod me attinet*) ; tenir, retenir ; M. L. 707 (atte-).

*contineō* : contenir. Emploi absolu dans *contēns* : qui se tient, qui se content ou « qui se retient, continent » et « qui tient à » ; *continentia* : continence ; et « content, contenance » (latin impérial) ; *continuus* : continu, M. L. 2185 ; *continuō*, -ās : continuer (transifit et absolu) ; *continuitō* : *partium inter se non intermissarum coniunctio* ; *unitas est sine commissura continuatio* (Sén., Nat. Q. 2, 2, 2) ; *continuitās* (Varr.).

De *contineō*, l'adjectif verbal *contentus* a d'abord signifié « qui se content », e. g. Plt., Poe. 461, *contentiores mage erunt, atque auidi minus* ; d'où, avec un complément à l'ablatif instrumental, « qui se contente de, content de » ; Plt., Merc. 824, *uxor contenta est, quae bona est, uno uiro*, M. L. 2182 ; *contentē*, très rare, évité à cause de l'homonymie de *contentē* de *contendō* ; remplacé par *continerē*.

*dētineō* : détenir ; *distineō* : tenir écarté ; *ob-tineō* (op-) : tenir, occuper, être en possession de ; maintenir ; gagner (une cause), d'où « prouver, démontrer » ; absolument « être consacré, prévaloir » ; impersonnel « il est passé en usage » ; *pertineō* : sens absolu « s'étendre jusqu'à » ; « tendre à, viser » ; au sens moral « toucher, concerner » ; *quod ad me pertinet* ; de là *pertinenter* ; et *appertineō*, -ēs, terme de la langue des arpenteurs, avec le sens de « appartenir », demeuré dans les langues romanes (\**appartenēre*, avec influence de *par*), M. L. 545 ; *retineō* : retenir, M. L. 7263, d'où *retentō*, -tor, -tus, -ūs m. ; *retinaculum* : ce qui sert à retenir ; au pluriel « rēnes », M. L. 7262, et 7261, \**retina* (d'après *habēna?*) ; *sustineō* : soutenir, M. L. 8490 ; *sustentia* (langue de l'Église) ; *trāinstineō* (Plt., Mi. 468).

Itérat-intensif en -teniō dans : *dētēnō* « détenir » (tardif) ; *retentō* « retenir fortement » et « essayer de retenir » ; *sustentō* « soutenir », d'où *sustentatiō*, -tus, -taculum (époque impériale, rare), -tābilis, -tor ; *sustentātrix* : celle qui nourrit (tardif).

V. *tendō*.

*tener*, -a, -um : tendre (sens physique et moral, souvent joint à *mollis*). Se dit souvent du jeune âge ; de là *tenerō*, in *teneris* « dès, dans l'âge tendre », et *teneri*, -ōrum m. pl. (époque impériale). Ancien, usuel ; panroman. M. L. 8645. Celte : brit. *tyner*.

Dérivés : *tenellus, tenellulus*, diminutifs affectifs ; *tenerē* (époque impériale) et *teneriter* (cité par Chiris) ; *teneritās* (joint à *mollitēs*, Cic., Fin. 5, 21, 58) ; *teneritūdō*, tous deux rares ; *\*teneritā*, supposé par les langues romanes, M. L. 8647 ; *tenerōsiās* (Ven. Fort.) ; *tenerāscō* (Lucr.) et *tenerēscō*, -is (époque impériale).

On rapproche, en général, \**ten-* de *teneō*, *tendō*, *tenus* ; aucune autre langue n'a une forme correspondante. Sans rapport avec *τέπνη*, sabin \**terenus* « *mollis* » (v. Vetter, Hdb., p. 376).

*Tenitās* : *credebantur esse sortium deae, dictae quod tenendi haberent potestatem*, P. F. 505, 17. Étymologie populaire ? Mot d'origine étrusque, selon certains, mais sans preuve.

*tenor* : v. *teneō*.

*tēnsa*, -ae f. : -m ait *uocari Sinnius Capito uelutinum quo exuiae deorum ludicris circensibus in circum ad puluinar uehuntur. Fuit ex ebore, ut apud Titinum in Barbato (13 a), et ex argento, F. 500, 2. Peut-être à rapprocher de *tendō* et ainsi nommé à cause de la tente qui le couvrait ?*

*tentō* : v. *temptō* et *tendō*.

*tenuis, -ē* (souvent avec *u* consonne, ce qui se traduit par la scansion *tēnūs*, *tēnūtā* dans la poésie dactylique, d'où les groupes *tēnūs*, *tēnūtā* étaient exclus) : mince, tenu ; d'où « subtil, délicat » (sens physique et moral), « maigre » (sens propre et dérivé : *tenuis cibis, mēnsa; tenuis opēs*), par suite « pauvre, sans importance » (joint à *leuis, inānis, iētūnus*), « d'humble condition ». Ancien (Cat.), usuel. Conservé en v. fr. *tenue*. M. L. 8655.

Dérivés et composés : *tenuitās* (classique, Cic.) ; *tenuiter* ; *tenuiculus* (Cic., Fam. 9, 19, 1) ; *tenuitāris* : qui travaille en tissus fins (t. *uestitāris*, Inscr., époque impériale) ; *tenuō*, -ās (poétique, époque impériale, conservé en roumain, M. L. 8654) ; *tenuābilis* ; *tenuātiō* (Cael. Aurel.) ; *tenuātūm* (Apic.) ; *tenuēscēs* (Censor.) ; *attenuō* (composé d'aspect déterminé, préféré par la langue classique, Cic., Cés., au simple *tenuō* : amincir, amaigrir, affaiblir, diminuer ; dans la langue de la rhétorique, « atténuer », *attenuātūm genus = λογὴν γένος* ; d'où *attenuātiō* (Auct. ad. Her.) ; *inattenuātūs* = *ἀπελοτός* (Ov.) ; *extenuō* (classique), conservé en logoudorien, M. L. 3085 ; *extenuātiō*, qui en rhétorique traduit *μετωπός* ou *βάστρων* ; *extenuātōris* (Theod. Prisc.) ; *subtenuō* (Varr.).

De la racine étudiée sous *tendō*. L'u est un élargissement conservé dans les présents véd. *tanūtī*, *tanūt* et horn. *τάντυν*. Cf. skr. *tanūh* « mince, fin », v. sl. *tinū-kū* « mince, fin », v. isl. *þunr* (même sens) ; le vocalisme de *tenus* se retrouve dans lit. *tēnas*, lett. *tēws* « mince », l'adjectif ayant passé au type thématique en letto-lituaniens ; au contraire, irl. *tana*, corn. *tanow* « mince », à la vocalisme radical zéro, comme hom. *τάναος* « al-

long, long » ; cf. got. *filu* « beaucoup » et irl. *il*, avec vocalisme *e*, en face de skr. *purūh* « abondant », avec degré vocalique zéro, et gr. *τολός*, avec degré o. L'i de *tenus* est le même que celui de *suāuis*.

I. *tenus*, -oris n. : lacet tendu. Mot technique ; cf. Non. 6, 12 : *tenus et laqueus : dictus a tendicula*. Plautus *Bacchidibus* (793) : *nunc ab transenna turdus lumbricum petit. Pendere hodie pulcre : ita intendi tenus*. Cf. aussi Serv., in Ae. 6, 62 : *tenus est proprie extrema pars arcus*. Ne semble pas attesté en dehors de ces exemples.

Pour le sens de *tenus* « lacet tendu », cf. skr. *tañtūh* « fl. et gall. tant, irl. tēt « corde ».

De la racine étudiée sous *tendō*. Un thème \**tenes-* est peu attesté par ailleurs ; véd. *tānas* est un *ānās* ; le grec a des adjectifs *τεπνής* « fortement tendu », *ελατνής* « qui s'allonge en spirale » ; et un thème en *o-*, *tevōc*, le gr. \**τένω* n. n'est pas attesté. — Le latin a aussi la forme masculine *tenor*.

II. *tenus* prép. : jusqu'à, avec la nuance « pas plus loin que » (construit avec l'ablatif, *pube tenus*, Vg. Ae. 3, 427, et aussi avec le génitif, *nutricum t.*, Catul. 64, 18 ; *crurum tenus*, Vg., G. 3, 53, comme gr. *μέτρον* ; cf. *fini*, s. u. *finis* ; la construction avec l'accusatif est rare et analogique de *usque*) ; v. Wackernagel, *Verles*, II, 163. Ne semble pas attesté avant Claudio Quadrigarius, ni après Apulée et Ammien, qui, du reste, l'emploient dans le sens dérivé de « d'après » : *faciē, speciē tenus*. *Tenus* est souvent considéré comme le nominatif accusatif employé avec valeur prépositionnelle de *tenus*, -oris. On a pensé aussi à un ancien adjectif \**tenus*, -a, -um qui s'étend jusqu'à », utilisé comme préposition, cf. *uersus, aduersus*, etc. ; v. *prōtinus* (et les adjectifs du type *crātinus?*). *Tenus*, qui est postposé au mot qu'il détermine, a formé une série d'adverbes du type : *ā-tenus, hāc-tenus, aliquā, quādām-tenus* « jusque-là, jusqu'ici », etc. ; *quā-tenus* (v. ce mot). — On doit songer à un ancien \**tenos*, du type de lat. *secus* (quecher), irl. *sech* « au delà de, en outre », gall. *hep* « sans » ; \**tenos* serait à \**ien-* ce que \**sek-* paraît être à \**sek-*. V. P. Lejay, Mél. Boissier, p. 349.

*teped*, -ēs, -ēre : être chaud. Sens ancien ; cf. Cat., Agr. 69, 2, *ubi (dolum) temperate tepebit* ; de même, *tepeō* signifie s'échauffer, e. g. Cic., N. D. 2, 10, 26, *maria agitata uentis ita tepeunt ut, etc.*, et *tepefaciō* « échauffer », Cic., N. D. 2, 15, 40, *is eius (solis) tactus et non ut tepefaciat solum, sed etiam saepe comburat*. Mais, dans ce sens, *tepeō* s'est trouvé en concurrence avec d'autres verbes, notamment avec *caleō*, et a tendu à prendre la nuance de « être modérément chaud, être tiède », ce qui est l'acception usuelle (au sens physique ou moral). *Tepeō* est arrivé ainsi à s'opposer à *caleō* (cf. Hor., C. 1, 4, 20) et à désigner la tièdeur (dans un sens voisin de *frigēō*), et *tepeō* peut avoir la double valeur de « tièdre » en passant du froid au chaud, e. g. Vg., Ae. 9, 70, *fīcō ferrum in pulmone tepebit*, où en passant du chaud au froid, Luc. 4, 284, *paulatim fugū ira ferox mētesque tepeunt* ; cf., de même, l'emploi de *tepidus* dans Ov., R. Am. 629, *tepidam recalescere mentem*. Ancien, technique ou poétique ; non roman.

Dérivés et composés : *tersus*, -ūs m. (Apul.) ; *abs-*, M. L. 48 ; *circum-, dē-, ex-*, M. L. 3088, *per-tergo*. S'y rattachent aussi *manēle*, q. u. ; *manutergium*, et peut-être *termentum*, et *extermentidrium* (v. *terō*).

main), et \**tepidulus*, 8656 a, d'où *tepidō*, -ās (Plin.) ; *tepidāriū* « concernant l'eau tiède du bassin », -*cella-*-*um ahēnum* ; subst. *tepidārium* n. ; *tepēscō*, -is ; *tepēfaciō* et *tepēfī* ; *intepē*, *practepē*, *intepēscō* (tous trois d'époque impériale). Cf. aussi peut-être *tepula* (*aqua*), épithète d'une eau qu'un aqueduc amenaient au Capitole.

La racine \**tep-* indiquait en indo-européen la « chaleur » : v. sl. *teplū* « chaud », *teplostī* « chaleur » ; irl. *te* « chaud » (pluriel *teit*), *tess* « chaleur », gall. *tes*. En sanskrit, *tdpati* « il brûle » indique une chaleur intense allant jusqu'à l'incandescence, ou susceptible de causer une forte douleur. Dans l'Avesta, *tafsaiti* « il s'échauffe » est dit d'un échauffement qui va jusqu'à la brûlure. Skr. *tdpah* signifie « chaleur » et « ascétisme » ; véd. *tdpah* « brûlant » est une épithète du feu ; av. *tafnū* signifie « flèvre », etc. Le sens de « s'échauffer » est donc ancien dans lat. *tepeō* « je suis échauffé » et *tepēscō* « je m'échauffe », mais il a servi à indiquer un simple réchauffement, et le groupe est parvenu ainsi à indiquer ordinairement la « tièdeur », par opposition au groupe de *caleō*, qui a indiqué la « chaleur » (cf. aussi le groupe de *formus, furnus*) ; en letto-lituaniens, le correspondant du groupe de lat. *caleō*, à savoir lit. *stili* « s'échauffer », etc., a seul survécu, et le groupe de \**tep-* a disparu. — Si le latin ne connaît comme formes verbales que *tepeō*, *tepēscō*, c'est sans doute que le type thématique de skr. *tdpati* n'est pas ancien : l'Avesta n'a rien de pareil, ni aucune autre langue ; plusieurs indices donnent lieu de croire que \**tep-* fournissait des thèmes du type athénien. Il y a un causatif skr. *tdpdyati* « il échauffe », av. *tdpateuti*, et en slave des représentants de *topiti* « échauffer ». — Lat. *tepor*, formé comme *calor*, est un ancien thème en \*-es- ; cf. skr. *tdpah*. — On explique par \*-psr- le -fr- de ombr. *tefru-to* « ex rogō », *tefra* « carnés quae cremantur », osq. *tefūrūm* « offrande à brûler » ; si le rapprochement est correct, il y aurait ici, conservé en italien, le sens de « brûler ». On pourrait penser à une forme \**teph-* de la racine, à côté de \**tep-*, cf. peut-être gr. *τέφα* ; pour f-, cf. lat. *fallō*.

ter : v. *trēs*.

*terentīnae nūces* : v. *tarentīna*.

*terebrā* : v. *terō*.

*terēs*, -etis adj. : *in longitudine rotundatum, quales asseres natura ministrat*, F. 498, 15 ; arrondi (sens propre et figuré), bien tourné ; et « poli, lisse, élégant ». Classique, mais assez rare. Pas de dérivés. Non roman.

Doit appartenir au groupe de *terō* ; cf. *κυκλοτερής* Même formation que *hebes*, -etis.

tergo, -ēs (et *tergō*, -is), *tersi*, *tersum* (et *tertum*, Varr. ap. Non. 179, 4), -ēre (-ēre) : essuyer ; cf. Varr., L. 6, 85, *mantelium, ubi manus terguntur* ; Quint. 6, 3, 60, *t. frontem sudario* ; d'où « frotter, fourbir, nettoyer ». Ancien (Liv. Andr., Plt., Cat.), usuel. Le participe *tersus* a pris le sens de clair, pur, net ; *tersum diem pro sereno dictum ab antiquis*, F. 498, 13. Les formes romaines remontent à *tergōre*, M. L. 8663.

Dérivés et composés : *tersus*, -ūs m. (Apul.) ; *abs-*, M. L. 48 ; *circum-, dē-, ex-*, M. L. 3088, *per-tergo*. S'y rattachent aussi *manēle*, q. u. ; *manutergium*, et peut-être *termentum*, et *extermentidrium* (v. *terō*).

Aucun rapprochement net. On ne peut faire état de gr. *οτέρης* « rodoir, étrille », qui fait partie d'un ensemble de formes instables : *οτέλγης*, *στλεγης*, etc. Le sens de got. *pairko* « trou » est éloigné. Ni la forme ni le sens ne favorisent un rapprochement avec le groupe de *terō*. La racine doit être ancienne, mais ne se retrouve pas ailleurs. — On cite ombr. *man-trahklu*, *man-draclu* « mante » (?) .

*tergum*, -i n. (et *tergus* m. ; Plt. As. 319) ; *tergus*, -oris n. (l'ablatif *tergibus*, dans Lucr. 2, 88, qui supposerait *tergū*, ou *tergus*, -ūs, est unique et douteux) : peau (qui recouvre le dos) ; cf. Plin. 8, 30, *durissimum dorso tergus* ; puis « dos » (de l'homme et des animaux) ; s'emploie aussi au pluriel *terga*, même en parlant d'un seul individu, le dos étant composé de deux parties. Il est possible que la forme ancienne ait été *terga* collectif, sur lequel on a refait *tergus* et *tergum*. *Tergum* est la forme ancienne et la seule qui figure dans les locutions adverbiales : à *tergō*, post *tergum*, etc. *Tergus*, -oris, plus récent, est fait d'après *pectus*. Ancien (ENN., Plt.), usuel. Non représenté dans les langues romanes, où il a été supplanté par un mot populaire de sens plus concret, *dorsum*. — V. aussi *tegus*.

Dérivés et composés : *tergilla* : couenne de lard (Apic., Gloss.) ; *terginus* : de cuir, de peau ; *terginum* : foulé, courroie ; *tergorō* (Plin.) : cuirasser, couvrir le dos.

De *terga uertere* a été tiré le composé *tergiuersor*, -aris (fréquent dans Cic.), « tourner le dos », usité surtout au sens moral « user de détours, tergiverser » (cf. de *mōrem gerere*, *mōrigeror*), d'où *tergiuersanter*, -uersatiō (Cic.), -or, -ōrius (tardifs).

On a rapproché gr. *οτέρος* « peau forte, cuir ». Mais rien ne prouve ni que le grec repose sur \**gwh* (d'autres rapprochements sont probables), ni que, après *r*, \**gwh* ait pu aboutir à lat. *g* ; et les sens divergent. Pas d'étymologie connue.

*termentum* : v. *terō*.

*termes*, -itis m. : *ramus desectus ex arbore, nec foliis repletus, nec nimis glaber*, P. F. 505, 10. Rare et technique ; désigne surtout une branche d'olivier ; d'où le tarentin *termite* « olive sauvage ». M. L. 8666. Certaines formes romaines supposent \**termite*, qui semble s'être confondu avec *termen* ; cf. M. L. 8665 ; B. W. *tertre*.

Dérivé : *termiteus*.

Terme technique, qui a chance d'être emprunté, comme beaucoup de mots en -es, -itis (v. *satelles*, *miles*, *coches*, *caespes*, *puples*, *tarmes*, etc.). Cf. *τέρμωνος*?

*terminus*, -i m. (*termō*, -ōnis, dans ENN., A. 479, 480, qui l'a peut-être emprunté au grec, cf. Fest. 498, 1 ; *termen*, -inis n., attesté par Varr., L. L. 5, 21, et confirmé épigraphiquement, cf. *termina duo* dans la *Sententia Minuciorum*, CIL I<sup>2</sup> 584, l. 8, 117 av. J.-C.) : borne (et par ressemblance avec l'objet, employé avec le sens de *membrum virile* dans Pomponius, R<sup>3</sup> 125, cité par Non. 146, 21). Personnifié et divinisé : *Terminus* « le dieu Terme ». Par extension, « limite, terme » (souvent joint à *finis*). Les formes romaines remontent à *termen*, \**termine*, \**termite* (d'après *limitem*?). M. L. 8665 ; B. W. s. u. Celtique : irl. *terman*, brit. *terfyn*.

Dérivés et composés : *terminalis*, d'où *Terminalia*,

-ium « fêtes en l'honneur du dieu Terme » ; *terminō*, -as (classique) ; propre et figuré) ; *terminatiō* (classique) et *terminatō*, -tus (tardifs).

*amterminus* et *perterminus* (v. ce mot) ; *conterminus* synonyme de *confinis* ; *conterminō* (époque impériale) = *συνοπλῶς* ; *dēterminō* (= *ἀφορᾶς*), -ātōs et *distrīminō* : séparer par des bornes, délimiter (= *διορᾶς*) ; *exterminō* (= *ξεφορᾶς*) : bannir, chasser des frontières. Mot cicéronien, rare ailleurs. Dans la langue de l'Église, il a le sens de « détruire de fond en comble, exterminer » (= *extirpā*). Dérivés : *exterminatiō*, -or, -bilis (langue de l'Église) ; *exterminatō* (id.) ; peut-être conservé en loquodorian, M. L. 3090 ; *prōterminō* : avancer les bornes (Apul., Sid.) ; *atterminō*, M. L. 765.

Mot italique, comme on le voit par osq. *teremenniū* « *termina* », *teremnattē* et *termināuerunt* ; ombr. *terminom-e* « ad *terminum* », *termnas* « *terminatū* ». Le grec a un mot correspondant, mais, comme d'habitude, avec une valeur technique un peu moins précise que celle qu'a *terminus* dans la langue de propriétaires ruraux qu'a été d'abord le latin : *τέρμα* (avec une forme masculine *τέρμαν*), qui se lit seulement chez les poètes, où elle a un caractère religieux) « terme, limite, fin ». On rapproche aussi hitt. *tarmazzī* *terminat* ; et la préposition *trāns* et les mots apparentés, mais de manière vague. — On voit ici l'opposition du neutre *termen*, *τέρμα*, désignant une chose, et du masculin *terminus*, *τέρμαν*, qui présente la même notion avec une valeur animée, religieuse. Le contraste est plus clair en latin qu'en grec, où, cependant, il est sensible.

*terñi* : v. *trēs*.

*terō*, -is, *trīfūl* (et *trīi*, e. g. dans *contrīleris*, Ov., Met. 89 ; -*terui* dans *aterrui*, attesté à partir de Tibulle I 4, 48, et *conteruisse* d'Apulée, Met. 8, 23 ; v. Thes. II 1127, 14 et IV 682, 38 et suiv. ; 2<sup>e</sup> pers. *trīstī* [Cat. 66, 3 ; sur le parfait a été construit à basse époque un présent *contrīo*, v. Thes., l. cit., 51 sqq. cf. *strō* de *strāti*], *trītūm* (la forme de participe en -*to*, *tertus* dans *terta galea*, Varr., Men. 169, se rattache à *tergeō* plutôt qu'à *terō*), *terere* : frotter, cf. Plin. 16, 208, *teritur lignum ligno ignemque concipiū attrītū* ; user en frottant ; d'où plus généralement « user » ; « battre » (le grain). Se dit du temps que l'on passe (en pure perte), *t. diem, tempus* (cf. l'emploi de gr. *[κατα-]τρίβω*), où *terō* est synonyme de *cōsumō*, *absūmō*. Employé quelquefois au sens obscène, comme *molō* (e. g. Plt., Cap. 888, cf. gr. *τρίβω*). Ancien (ENN.), usuel. Non roman (cf. *friō*, *fricō*).

Dérivés et composés en *ter-*, *ter-*, *trī-* :

1<sup>o</sup> *terebra* (*terebrum*, tardif) : instrument à forer, à percer, drille, tarière, trépan, etc., M. L. 8661 (*terebra* et *tenebra*, concurrence par *trypan* (gr.), M. L. 8759 ; v. B. W. *tarière*) ; *terebellus*, CGL V 396, 41, confirmé par les langues romanes, M. L. 8659 (*terebellus* et *tene-*) ; *terebō*, -ās ; *terebatīs* (Col.), -or : *τερπητής* (Gr.) ; *terebatīmen* (Fulg.) ; *terebatīsus* (Scrib.) ; *con-*, *ex-*, *per-terebō*.

2<sup>o</sup> *termentum* : détrimentum, Plt., Ba. 929 ; *extermentum* « linteum quod teritur corpore », Varr., L. L. 5, 21 (forme faite sur le présent *terō*, à moins que *termentum* et *extermentum* ne doivent se rattacher à *terg(e)ō*), ce qui conviendrait mieux pour le second.

*τετράψω*, sur lequel a été faite une conjugaison ; ainsi chez Homère, φ 198, *τέτρηνα* de *πάντα τετράψω*. Il a été fait secondairement des formes thématiques, en latin avec le vocalisme radical *e*, d'où *terō*, en slave avec le vocalisme zéro, d'où v. sl. *trō* « je frotte » (en face d'un infinitif *trāti* (serbe *trāti*), aor. *trū* « il a frotté » ; mais le slave a aussi des représentants de \**terti*). Le lituanien a, à la fois, *trīnu*, *trīnti* « frotter » et *tirīu*, *tirī* « enquêter, examiner » (qui est sans doute un sens secondaire). Le celtique n'a que des formes verbales toutes secondaires : gall. *taraw* « battre », *trewis* « il a battu ». Pour le sens de *tribulum*, on notera le groupe de got. *briskan* « battre (le blé) » ; mais on peut se demander si le nom de cet outil n'est pas entré par étymologie populaire dans le groupe de *terō*, *trītūs*.

La racine admet des élargissements. Ainsi le grec a *τρόω* « j'use », *τρίψω*, en face de v. sl. *tryti* « terere ». Un élargissement -i- figure dans gr. *τρί-θ-ο* « je frotte », *τρί-θ-η* et dans tokh. B. *tetriwu* « écrasé » ; ainsi s'explique le *trī-* de lat. *trītūs*, etc. ; cf. le cas de *petitus* en face de *petō*, etc.

Sur une autre racine \**ter-* (ou un autre sens de cette racine), v. sous *trāns*.

*terra*, -ae f. (*terā* « in augurum libris », graphie archaïsante, où la géménée est notée par un seul signe, Varr., L. L. 5, 21, peut-être pour rapprocher *terra de terere* « quod teratur ») : *terre* « en tant qu'élément (opposé à mer) », cf. *terrā marīque* ; planète que nous habitons, « la terre » ; cf. Cic., N. D. 2, 39, 98 ; Tu. 1, 17, 40, etc. ; et « partie de la terre qu'on habite, région, pays » (*Terra sancta* = ἡ ἀγία γῆ), d'où le pluriel *terrae*, cf. *orbis terrarum*, etc. *Terra* est rarement personnifié et divinisé ; le nom de la déesse est *Tellūs*, cf. Cic., N. D. 3, 20, 52, *iam si est Ceres a gerendo, terra ipsa dea est et iā habetur* : *quae est enim iā Tellūs?* Ancien (Liv. Andr.), usuel. Panromain. M. L. 8668. Celtique : irl. *teara*.

Dérivés et composés : *terrula* : petite pièce de terre (bas latin) ; *terrēnus* : de terre ; subst. *terrēnum* : terrain (langue de l'agriculture) ; *terrēna*, -ōrum « les êtres terrestres », M. L. 8672 ; *exterrēnus* : *ἀπόθητος* (Gloss.) ; *subterrēnus* (Apul.) ; Skutsch, ALLG 12, 202, n. 2, a supposé que *terrēnus*, qui n'apparaît pas avant Cicéron et César, avait été fait sur *aēnūs* (*uāsa terēna*, d'après *uāsa aēna*) ; mais *terrēnus* ne s'oppose pas nécessairement à *aēnūs* (Cicéron l'oppose à *aquātis*, *marīnus*, *ūmidus*), et la formation peut être ancienne ; *terrestēr* (-*trīs*, -*trīs*, -*trī* : terrestre, M. L. 8673) ; *terreus* (rare, Varr.), d'où *mediterrērūs* : *-amēlius quam mediterrērāneā Sisenna* (inc. 3) dici putat, P. F. 111, 2 ; M. L. 8673 a ; *subterreus* (Arn.) ; *terrōs* : terreux (rare, Vitr.) ; M. L. 8674 a ; *terrālis* (*herba*, Ps.-Apul., Herb. 106, mais la lecture est douteuse ; cf. Howald-Sigerist, ad loc.) ; *terrulentus* (Prud.) ; *terrāneus* dans *exterrāneus* « ex alia terrā », P. F. 69, 12, *ἀλλόφυλος* (Gloss.) ; cf. *extrāneus*, *mediterrāneus*, *subterrāneus*, M. L. 8397 b. Ne figure en latin que dans les composés ; mais les langues romanes supposent un simple *terrēnus* avec un dérivé *terrēnāe* « alouette » (*Phèdre*, App. 30, 1), M. L. 8670-8671.

-*torris* dans *extorris* (= *exsul*) : adjetif avec vocabulaire ancien dans le composé ; *territōrium* n. défini par Varr., L. L. 5, 21, *colonis locus communis qui*

*prope oppidum relinquitur*, et par le Digeste, 50, 16, 239 fin, *uniuersitas agrorum intra fines cuiusque ciuitatis*. Sans doute formé d'après les autres mots en *-ōrium* à sens local : cf. *praetōrium*, *dormitōrium*. De la *territōriālis* (tardif). M. L. 8674 ; fr. *terroir*.

Composés : *terri-cola* (Lucil., Apul.), *-gena* (Lucr., poëtes), de *terra* + *-φάγος*, *-mōtium* (cf. *terreē mōtus*, M. L. 8669).

Le nom indo-européen de la « terre » est conservé dans *humus* (v. aussi *homō*), mais a cessé en latin d'être proprement le nom de la « terre », par opposition au « ciel ». Le petit groupe de gr. *έπα*, got. *airpa* n'est représenté ni en italique ni en celtique. Hors de l'italique, où l'on a osq. *teérūm*, *terūm* « *territōrium* », un nom du groupe de lat. *terra* ne se retrouve qu'en celtique, où le thème en *\*-es*, irl. *tir*, gall. *tir* signifie « *pays* » ; le sens précis est indiqué par osq. *teérūm* et par le dérivé lat. *territōrium*. Lat. *terra* serait un dérivé de *\*tēr-es*, soit *\*tēr-s*. Le *-es* de *terrestris* et de *terrēnus* proviendrait d'une contamination d'un *\*tēr-es* disparu et de *terra*. Il n'est pas impossible non plus de rattacher *terra* à *torreō* et d'y voir une ancienne épithète, proprement « *la sèche* » ; on partirait alors de *\*ters-ā* (v. *torreō*) ; cf. m. irl. *tir* « *pays* » et « *sec* ». Quoique non attesté hors de l'italo-celtique, le mot *terra* est ancien, à en juger par l'alternance vocalique de *extorri*, qui est d'un type indo-européen connu, mais peu attesté en latin (cf. *tel-lus* : *meditōlum* et *pēs* : *tripudium*). Le *-es* de *agrestis* (cf. gr. *ἄγροπος*) et de *caelētis* ne peut s'expliquer que par une imitation d'une forme *\*terrestis*, remplaçant par dissimilation *terrestris* ; la dissimilation s'explique dans *agrestis* à peu près comme dans *\*terrestis* ; l'absence de *-r* dans *caelētis* ne peut être qu'analogique. Le fait que la « *terre* », en tant que domaine habité par les hommes, a reçu des noms nouveaux n'est pas spécial au latin ; on trouve des faits pareils, notamment en grec (γῆ, γῆ) et en arménien.

*terreō*, *-ōs*, *-ul*, *-itum*, *-ēre* : faire trembler, terrifier. Ancien (Naev., Enn.), classique, usuel. Non roman.

Formes nominales, dérivés et composés : *terror* : tremblement produit par la peur ; cf. Cie., Tu. 4, 8, 19, *definiunt terrorem metum concutientem, ex quo fit ut, ut pudorem rubor, terrorem pallor et tremor et dentum crepitus consequatur* ; terreur ; objet de terreur (concret) ; *terribilis* et *terribilitā* (Jornand.) ; *terribilitē* ; *terrīcula*, *-ōrum* et *terrīculāmenta*, *-ōrum* (rares, non classiques) ; *terrītō* (Dig.) ; *territor* (Inscr.) ; *terrītō*, *-ās*, intensif de *terreō* (cf. *minitor*) ; *interritus* et *impēterritus* « non terribilis » (poétiques, comme *impauidus*, cf. *ἀφοβός*, *ἀτρότος*) ; *terrificus* (poétiques) ; *terrificō*, *-ās*, *-ētātē* ; *terri-perterri* ; *-crepus*, *-loquus*, *-sonus* (tous rares et poétiques), cf. gr. *φοβερώψ* ; *abs.*, *con-*, *dē-*, *ex*, M. L. 3090 a, cf. *exterraneus quoque dicitur et qui ante tempus natus uel potius electus est. Dicitus autem exterraneus quod eum mater exterrita alio eieci*, P. F. 69, 13 (étymologie populaire qui mélange *terra* et *terreō*) ; *per-*, *prō-terreō*. Dans *abs-* et *dēterreō*, le sens du verbe s'est affaibli et ces composés sont souvent synonymes de *āuerō* ; cf. un affaiblissement semblable dans *abhorreō*.

Le vocalisme *e* de *terreō* surprend dans un causatif ; il provient de *terror* et a permis d'éviter l'homonymie

avec *torreō*. Le vocalisme *o* a été conservé par l'ombrion : *tursitū* « *terrētō* » et *Tursa* « *\*Torra* », nom de déesse (?) .

La racine est celle qui se retrouve, autrement élargie, dans *tremō* ; v. ce mot.

\**terigium*, *-īn* : forme altérée de *τρεπύτον*. Emprunt technique, tardif et populaire (Vég., Chir.). Celse et Pline conservent la forme grecque.

*tersus* : v. *tergeō*.

*tescum*, *-īl* (dans la formule religieuse citée par Varr., L. L. 7, 8, *tempūl tescumque festo in sinistrum*), *tesca*, *-ōrum* : neutre substantifé d'un adjectif *\*tes-* et *tesca* te apportes *loca*. Défini par Varr., L. L. 7, 10, P. F. 489, 7, « *loca quaedam agrestia, quae alicuius dei sunt* », et par *esse et difficilia*, et le scholiaste d'Hor., Ep. 1, 14, 19, attribue au mot une origine sabine : *loca deserta et difficilia lingua Sabinorum*. Appartient au vocabulaire religieux et poétique ; rare et archaïque.

Etymologie douteuse. On a rapproché irl. *terc* « *rare*, *stérile* » (de *\*tersko-?*) ; et skr. *tucchāb*, v. sl. *түжл* « *vide* ». Mot indigène ?

*tessera*, *-ae* f. : cube, *tesserae uocatae quia quadrae sunt ex omnibus partibus*, Isid., Or. 18, 63. Spécialisé dans divers emplois, où le sens primitif n'apparaît plus toujours : dé à jouer ; tablette d'hospitalité ; tablette contenant le mot d'ordre à l'armée ; billet d'entrée au théâtre, etc. ; bon de vivres, etc. ; cube de mosaïque. Ancien (Plt.), classique, usuel. Représentants romans rares et douteux. M. L. 8681.

Dérivés : *tesserāriūs* m. (langue militaire) : soldat chargé de transmettre le mot d'ordre ; *tessera* et *tessella* (et tardifs *tessellus*, *tessellum*, Isid., Or. 15, 8, 12 et 19, 14) : cube pour la mosaïque ou la marqueterie. M. L. 8680 (it. *tassello*, fr. *tassel*, *tasseau*, B. W.), d'où *tessellāriūs* m., *tessellātūs*, sur lequel a été refait *tessellā*, *-ās*, M. L. 8680 a ; *tessellātūm*.

*Tessera*... a tout l'air d'être abrégé de *τετραράφυον* « *carré* » (pour une réduction analogue, cf. *arrha* A. E.). C'est ainsi qu'en français nous disons un *kilo* pour un *kilogramme*. — On donnait le nom de *tesserae* à des tablettes carrées servant à différents usages : *tessera militaris*, ... *hospitalis*, ... *frumentaria...* (Bréal). Le nom a continué d'être appliqué à l'objet, même quand celui-ci avait cessé d'être carré. Pour la phonétique, cf. *camera*.

*testa*, *-ae* f. : coquille (= *δοτραχον*), carapace (de tortue). Par dérivation, « toute espèce de vase fait en argile cuite ou terre de potier, tuile, tesson de tuile ou de poterie » ; à basse époque, « crâne » et « tête » ; cf. Aus., Epigr. 72, *testa hominis, nudum iam cute calidūm* ; Cael. Aur., chron. 1, 6, *membrana quae testam circumtegū* ; et dans les gloses : *testa* : *caput, uel uas fictile*. Le passage du sens de coquille à crâne, boîte crânienne, puis à tête a son pendant en gr. *κόρυκος* « coquille » et « crâne » (Lyceophron 1105) et en germ. *Kopf* issu de *cuppā*. Il est inutile de supposer que le sens de « crâne » provient de l'habitude qu'avaient les Barbares de boire dans des crânes ; ainsi Itin. Anton. Plac. 22, *testam de homine...*

in qua... bibunt, cf. M. L. 8682, qui combat cette explication proposée par Leumann dans Leumann-Stolz, *Lal. Gr.* 5, p. 193. Ancien, usuel, panroman ; au sens de « tête », usité surtout dans le Nord et l'Est de la France ; v. B. W. et M. L. s. u. Cf. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 255.

*testil* n. indécl. et *testum*, *-īn* (déjà dans Caton) : couvercle de pot en terre ; et « pot en terre ». Panroman. M. L. 8686 ; B. W. *tēt*.

Dérivés : 1<sup>o</sup> de *testa* : *testula* (et *\*testulum* supposé par it. *teschio*, M. L. 8689) ; *testeus* (rare et tardif) ; *testaceus* : de terre cuite, M. L. 8683 ; *testātūm* : en tesson (Pomp.) ; *testicūs* : *δοτραχόδερμος*.

2<sup>o</sup> de *testū* : *testūcūm* : sorte de gâteau « *quod in testu caldo coquebatur* », Varr., L. L. 5, 106. Certaines formes romaines supposent aussi *\*testūile*, M. L. 8688.

*testūdō*, *-īnis* f. : tortue, écaille de tortue. Dans différentes langues techniques s'est appliquée à des objets qui, par leur forme ou leur disposition, rappellent la carapace de tortue ou qui sont faits avec cette carapace : lyre (χέλυς, χελώνη) ; plafond formé de quatre plans convergeant vers un centre, d'où *testūdīnātūs*, *testūdīnētūs* (Vitr., Colum.) ; hangar abritant les soldats ; tout ceux-ci formaient en s'abritant sous leurs boucliers. Les formes romaines remontent à *testūgō*, M. L. 8687 (v. *hirūdō*). Autre dérivé : *testūdīneus*. B. W. *tortue*. Pas de correspondant net.†

*testis*, *-īs* m. : témoin. Mot de la langue juridique. Ancien ; les dérivés *testor*, *testīmōnīum* sont dans la Lex XII Tab. Celtique : irt. *test*, *testēmin* ; britt. *tyst*, *testun*, *testeni*.

Nombreux dérivés et composés : *testīmōnīum* : témoignage. Ancien et usuel ; cf. pour le suffixe *uadimōnīum*, *patrimōnīum*. Demeuré dans les langues romanes avec le sens de « témoin » et de « témoignage ». M. L. 8685. Sur le passage au sens de « témoin », v. Löfstedt, *Phil. Komm. z. Pereg. Aetheriae*, p. 332. On a de même *seruītūm* : esclave (Sall.) ; *mātrīmōnīum* : épouse (Marc. Emp.) ; *ministerīum*, *officīum* : serviteur. Cf. aussi le sens concret de *optīo*.

Dérivé : *testīmōnīālis* (rare, bas latin).

*testor*, *-āris*, absolu et transitif : 1<sup>o</sup> témoigner, être témoin (rare) ; 2<sup>o</sup> attester, prendre à témoin ; 3<sup>o</sup> faire un testament, tester. Le participe *testātūs* a souvent le sens passif, attesté ; de là *testō*, *-ās*.

*Testīmōnīum* ayant le sens de « témoignage », le dérivé de *testor*, *testāmētūm*, s'est employé dans le sens de « testament », proprement « prise à témoignage », le testament étant d'abord une déclaration orale faite aux *comitiā calata* avec l'assemblée du peuple pour témoin, et, plus tard, le testament *per aēs et libram* exigeant le concours de témoins ; cf. May et Becker, *Précis*, p. 190-191. Dans la langue de l'Église a servi à traduire à contresens le gr. *διαθήκη*, qui signifiait « alliance » et « testament » (d'où britt. *(t)estēfn*). Le double sens de « tester » et « attester » se trouve dans les autres dérivés : *testātūr* (rare, époque impériale), *-trīs*, *-tiō*, *testātūmen* (Tert.). De *testāmētūm* : *testātūrīus* « relatif aux testaments » et *testāmētāriūs* m. : celui qui fait un testament.

*testificor*, *-āris* : même sens que *testor*, classique, fréquent dans Cicéron, conservé en espagnol, M. L. 8684 ; *testificātō*, *-tūs*, *-a*, *-um*.

Composés de *testor* : *attestōr* (ad-), d'où *attestātō*, *-tor* ; *antestor*, de *\*ante-testor* ; *contestor* : mettre en présence les témoins des deux parties, contester ; *contestātī litem dicuntur duo aut plures aduersarii, quod ordinato iudicio utraque pars dicere solet* : « *testes estote* », P. F. 50, 14 ; *contestātō* ; *dētestor* : 1<sup>o</sup> dans la langue religieuse, « repousser le témoignage de » (joint à *dēprecōr*, Cic., Cat. 1, 27 ; à *āuerō*, Cic., Phil. 4, 10 ; à *extēcor*, T.-L. 5, 11, 15 ; 31, 44, 6, etc.). Pour l'emploi, cf. Cic., Vatin. 39, *tanquam auspiciū malum detestantur te* ; puis « détester, maudire » ; 2<sup>o</sup> dans la langue juridique, *detestātūm est testatione denuntiatūm*, Gaius, Dig. 50, 16, 238, 1 ; *dētestātō* ; *dētestābīlīs* ; *obtestor* : même sens que *attestor*, mais souvent pris dans un sens religieux ; s'oppose à *dētestor*, cf. P. F. 201, 27 ; *obtestātīo est cum deus testis in meliōrem partem uocatur, detestātīo, cum in deteriorēm*. *intestātō* : 1<sup>o</sup> non attesté ; 2<sup>o</sup> qui n'a pas testé, d'où (ab) *intestātō* ; *intestābīlīs*, *-ē* : qui ne *testātūm facere potest*, nec *ad testātūm adhiberi testis*, Dig. 21, 1, 18.

L'étymologie est indiquée par l'osque : *tr̄stus* (miniatif pluriel d'un thème en *o*, *\*tr̄isto-*) ; *testēs*, *tr̄stāa mētud* « *testātūm* » (cf., toutefois, Goldmann, *Zeitschr. der Savigny-Stiftung* f. *Rechtsgesch.*, 51, Röm. Abt., 1931, p. 223 sqq., qui suppose que le mot osque a été emprunté au latin à une époque où l'on prononçait encore *\*tr̄stāmētūm*). La forme ancienne est *\*tr̄stis* (thème en *i*, comme *hostis*) et signifie « qui se tient en tiers » : Pomponius, *Com.* 143 R<sup>3</sup>, écrit *ne quis esset testis tertius*, et Festus (chez Paul, p. 34, 18) *contestātī est cum uterque reus dicit* : *testes estote*. L'irlandais a le correspondant *tress* « troisième ». Il faut penser à d'anciens usages où chacune des parties est soutenue par des « tiers ». V. *tr̄s* (*tr̄stis* passe phonétiquement à *\*tertis*, d'où *testis*). Pour le développement de sens, cf. *arbitrē* et l'emploi du français « tiers » dans Beaumarchais, *Mar. de Figaro*, III, 15 ; *Barbier*, III, 8.

*testēs*, *-īum* m. pl. (singulier très rare ; un exemple dans Plin. 28, 261) : testicules. Souvent employé en équivalence avec *testis* « témoin » par Plaute.

Dérivés et composés *testicūlī* (singulier dans Perse 1, 103), *t. canis*, *t. leporis* = *priapiscus* ; *testicūlātūs*. Cf. aussi P. F. 503, 12 : *testicūlārī est iumentis maribus feminas, uel mares feminis admouere, licet alii dicant testilarī* ; cf. *testō*, *-āris* « testicule » (tardif) ; *testūrahūs* (Labéry).

Acception spéciale de *testis* ; le grec connaît, pour indiquer les « testicules », *παραστάτα δόο* et, chez Hésychius, *γιτροναὶ* τὰ δόο αἰδοῖα.

*†testūdō* : v. *testa*, *testū*.

*tētricūs*, *-ā*, *-um* : à l'aspect sombre ou sévère ; cf. *Tetrica* (*rupēs*), nom d'une montagne de la Sabine. Le plus souvent scandé avec *ē* (sans qu'il y ait d'exemples anciens ; tous sont d'époque impériale) ; toutefois, on a *tētricā* dans Sén., H. Fur. 579 (avec allongement « par position »?), et les gloses ont *taetricus*, évidemment in-

fluencé par *taeter* ; *tētricitās* (*tae-*), dans le poème intitulé *Laus Pisonis*, ne prouve rien, car *tētricitās* est exclu de l'hexamètre.

Adjectif expressif sans étymologie certaine. Rare et poétique. Forme à redoublement de la famille de *taeter*, *tristis*? V. ces mots.

**tetrinīō**, -īs, -īre : barboter (cri du canard ; Auct. Carm. Philom. 22). On a aussi *tetrissitō*, -ās.

Verbe expressif. Cf. *tinnīō* et *tetraz*, etc.

**texō**, -is, -ul, *textum*, *texere* : tisser, *t. tēlam* ; tramer, entrelacer. Se dit non seulement de la toile, mais de tout ouvrage dont les matériaux s'entre-croisent ou s'enchevêtrent : *t. robōrē nāuēs* (Vg.) et *textrinūm* « chantier de construction (Enn.) ; *t. nīdōs* ; *t. parietem lēntō uimine* ; s'est appliqué aussi, comme le gr. θέραυλος, aux choses de l'esprit : *t. sermōnēs* (Plt.), *t. epistulās* (Cic.), *t. ὀράτōnēm* (Quint.), etc., d'où le sens de *textus*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8693 ; B. W. *tisser*.

Dérivés et composés : *tēla* f. : toile, chaîne de la toile ; par extension, « métier ». Panroman. M. L. 8620 ; dérivé \**tēliārius*, cf. *tēliāria* dans Isid., Or. 19, 29, 1, et CGL V 580, 55 ; *subtēni* : trame ; *subtilis*, q. u. ; *textilis* : tissé, tissu ; *textile* n. « toile » ; *textor* et *textrix*, *textricula*, *textrōrius* (Col., Sén.), *textrīnus* et *textrīna* : atelier ou profession de tisserand ; *textrinūm* n. (scil. *opus*) ; *textūra* : tissu, contexture (= πεπτόλον) dans Lucr.) ; *textus*, -ās m. : tissu, trame ; enchaînement d'un récit ; « texte (époque impériale), teneur, récit ».

Composés : *ad*- (at-) *texō* : tisser contre, adapter, ajouter à (= προστέλω, cf. Cic., Tim. 41) ; *contexō* (= οὐνοφάλω) : former en tissant, entrelacer assembler, quelquefois synonyme de *coniungō* ; *contextus*, -ās m. et bas latin *contextiō* ; *contexē*, *contexim* ; *dētexō* : 1<sup>o</sup> achever de tisser ; 2<sup>o</sup> défaire un tissu, découdre (seulement au figuré dans Plt., Ba. 239) ; *intexō*, M. L. 4502 ; *intextus* ; *inter* ; *ob*-, *per*-*texō* ; *prætexō* : 1<sup>o</sup> tisser devant, tisser une bordure, border (propre et figuré), cf. Ov., Pont. 3, 8, 7, *purpura saepe tuos fulgens prætexit amictus* ; d'où *prætexta* (*toga*) « toge bordée d'une large bande de pourpre » (cf. Rich., s. u. *toga*) et *prætextatūs* ; puis, le prétexte étant le vêtement des hautes classes, *prætexta* (sc. *fābula*) a désigné la tragédie romaine, comme *togāta* désigne la comédie ; 2<sup>o</sup> métaphoriquement « mettre en avant », par suite « couvrir » (une faute), cf. Vg., Ae. 4, 172, *coniugium scāpō* : hoc *prætextū nomine culpam* ; « prétexte » (Cic.) et *prætextūm* : prétexte (époque impériale) ; *prætextus*, -ās m. (époque impériale) : ornement, dignité (Tac.) ; prétexte (T.-L., Pétr., *sub prætexū*) ; *retexō* : défaire un tissu ; *subtexō* : tisser sous ou devant ; couvrir, ajouter.

Il y a une racine indo-européenne signifiant « travailler avec la hache, charpenter », qui a fourni un présent radical athématique véd. *tāṣṭi* (3<sup>e</sup> plur. *tāṣṭati*), avec les formes iraniennes correspondantes et avec des substituts : v. sl. *tesq*, lette *tesu* ; les formes nominales telles que skr. *tāṣṭan-* et av. *taṣan-* « charpentier », gr. *tēxtrō* ou v. sl. *tesla* « hache », v. h. a. *dehsala* (nom d'une sorte de hache), irl. *tāl* « hache ». On n'en pourra rapprocher lat. *texō* qu'à la condition de poser un sens initial vague, ce à quoi rien n'autorise ; le grec a, il est vrai, *τέχνη* qui a le sens général d' « art, artifice », mais que le traî-

tement du groupe \*-ks- sépare de *tēxtrō* autant que le sens. L'indo-iranien a une racine skr. *todk*, av. *θāwax*, que le traitements de \*-ks- distingue de skr. *takṣ*, av. *taṣ*. — V. sl. *tūk* « je tisse » est isolé. Y aurait-il eu une racine \**tēwēk-s*, de sens général, à quoi se rattacherait *texō*? Il est impossible de rien préciser. V. *tignum*.

**thalamus**, -ī m. : chambre à l'intérieur d'une maison, chambre nuptiale. Emprunt, d'abord savant, au gr. θαλαμός, qui a pénétré dans la langue parlée, sans doute par les poètes, et surtout par Virgile qu'on apprenait à l'école ; le mot est passé dans les langues romanes, surtout dans les langues hispaniques. M. L. 8694.

**thallus**, -ī m. : tige d'une plante avec ses feuilles. Emprunté par la langue de l'agriculture (*Colum.*) au gr. θαλλός et passé dans les langues romanes, fr. *talle*, etc. M. L. 8695.

**thēātrum**, -ī n. : théâtre. Emprunt au gr. θέατρον, (*Naev.*, Cic.).

Dérivé : *thēātrālis* (Cic.).

**thēca**, -ae f. : étui, boîte. Emprunté au gr. θήκη, demeuré dans les langues romanes, M. L. 8699, en celtique : irl. *tiach*, gall. *tawg*, et en germanique : v. h. a. *ziahha*. Adj. dérivé : *thēcātus* (Sid.).

**thēlō** : gr. θέλω, dont saint Augustin s'est servi pour faire des hybrides : *thelodūtēs*, *thelohūmīlīs*, *thelosapīēs*.

**thēriacus**, -ā, -um : thériacal, qui a des propriétés contre les morsures ; et *thēriaca* f. : thériaque. Emprunt au gr. θηρακός (Plin.). M. L. 8704.

**thermāe**, -ārum f. : thermes. Comme *balīneac*, emprunt au grec ; cf. θερμός « chaud » ; attesté seulement à l'époque impériale (Plin., Mart., Juv.).

Dérivés : *thermātūs* (Inscr.) ; *thermulae*, -ārius.

Composés plautiniens : *thermōtō*, -ās « boire chaud », d'après θερμότης ; *thermo-* et *thermōpōlōn* (avec un i proprement latin), Tri. 1013-1014.

**thēsaurus**, -ī f. (*thēnaurus*, avec une graphie en notant l'ē devant s) m. : trésor. Emprunt ancien (Plt.) au gr. θησαυρός, M. L. 8706 ; B. W. s. u. ; v. h. a. *treso*, *triso*.

Dérivés : *thēsaurātūs* (Plt.) et, à basse époque, *thēsaurāns* ; *thēsaurōz*, -ās (langue de l'Église).

**thētātūs**, -ā, -um : marqué du θ (initiale de θέρατος), condamné à mort. Terme de la langue des soldats de l'époque impériale.

**thiasus**, -ī m. : thiasse ; transcription savante du gr. θεάτης, d'où sont dérivés *t(h)iasāns* (Pac., Trag. 311, *tiasantem... melum*), *thiasitās* = *sōdālītās*, P. F. 503, 16.

\***thīeldō**, -ōnis m. : nom d'une espèce de cheval, originaire d'Espagne, dans Plin. 8, 166 (avec *asturō*). Forme peu sûre. V. *celōdō*.

**t(h)īdūs** m. : oncle. Dans Isid., Or. 9, 6, 15, qui note *tūs Graecūm est*. Emprunt tardif au gr. θετός ; cf. *thīa*, *materīera*, CGL V 396, 14. M. L. 8709 (it. *xio*, esp. *tiō*).

**thōrāx**, -ācīs m. : cuirasse ; et « poitrine, buste ». Transcription du gr. θέραξ (depuis Virg.) ; *thōrācītūs* (Plin.), *thōrācīculūs* (Aldh.).

**thēronus**, -ī m. : trône. Emprunt au gr. θέρων, qui

dans la langue impériale, se substitue à *solum*. M. L. 8718. Celtique : irl. *troin*. D'où *altīthronūs*.

**thūrīō** (tu-), -ōnis m. : poisson de mer ressemblant au dauphin, d'après Pline, H. N. 9, 34. La transcription grecque θυρότον dans Athénée semble indiquer que la graphie *thūrīō* est la bonne ; v. de Saint-Denis, Pline, s. u. Origine et sens précis inconnus.

**thymū**, -ī n. (*thymus* m.) : thym. Emprunt au gr. θύμος ; latinisé en *tumum*, *tumus* dans la langue parlée. M. L. 8723. Celtique : irl. *tim*. Dérivé latin : *thymōs* (Plin.). Cf. aussi le dérivé *thymīama* « pastille à brûler » (= θυμόμα), déformé en *thymīana* par la langue parlée. M. L. 8722.

**thynnus** : v. *tunnus*.

**thyrus**, -ī m. : 1<sup>o</sup> tige des plantes ; 2<sup>o</sup> thyrse baccharique. Emprunt poétique et technique au gr. θύρα (itt. *tuwarsa-*, *tursa-* « vigne, sarment »), latinisé dans la langue parlée en *turus*, cf. CGL III 465, 72, *turus*, *xwulōs*, et demeuré dans les langues romanes. M. L. 8725 ; B. W. *torse*. De là : *thyrīcūs*, *thyrīger*.

**tiāra**, -āe f. : tiare. Emprunt au gr. τιάρα, lui-même asiatique. La langue ancienne (Plaute) a *tiāra* ; la langue impériale y substitue *tiārās* m., de τιάρας (ion. τιφηνή, Hdt. 7, 61) ; cf. Vg., Ae. 7, 247, *sceptrum sacerque tiāras*.

Dérivé : *tiārātūs*, -ā, -um (Sid.).

**tiābā**, -āe f. : 1<sup>o</sup> flûte ; 2<sup>o</sup> tibia, os de la jambe et la « jambe » elle-même. Le sens de « flûte » est le plus ancien ; c'est à lui que remontent les composés *tiābīcēn*, *-cīna* (Plt., Enn.), *tiābīcīnūm* (Cic.), d'où *tiābīcīnō* à basse époque et *tiābīcīnātōr* (cf. *būcīnātōr*) et les dérivés *tiābīnūs* (Varth., t. *modī*), *tiābīrātūs* : faiseur de flûtes. Le sens de « tibia » n'apparaît qu'à l'époque impériale (Cels., Plin.), par un développement dont on trouve l'analogie dans gr. θύλας. Le mot est demeuré en roman au sens de « tige ». M. L. 8727 ; B. W. s. u.

Terme technique, sans étymologie certaine.

\***tiābrācūs** (*tubrūcūs*, *tībrācūs*) : *tubrūcūs uocatōs quod tiābā bracūs tegant* ; *tiābrācūs quod a bracīs ad tiābās usque perueniat*, Isid., Or. 19, 22, 50. Mot germanique ; v. Sofer, 160 ; M. L. 8967.

**tiābūs**, -ī m. : sorte de pin. *Pinaster... easdem arbores alio nomine esse per oram Italīae, quas tiābūs uocant, plerique arbitrantur*, Plin. 16, 39. Sans autre exemple. Rappelle pour la forme *ebulūs*, *acerabulūs*. V. V. Bertoldi, Arch. Romanicum, 17 (1933), 1, 73 sqq., et *La Parola, quale testimone della Storia*, p. 172.

**Tibur**, -ūris n. : Tibur, nom d'une ville du Latium ; de la différents dérivés, dont *tiābūtūs*, appliquée aux produits de Tibur, notamment à la pierre qu'on tirait, et qui est demeuré dans les langues romanes. M. L. 8728.

**tiātā** : *ilicēta. Romae autem Tiātā curia. Tiātā etiam locū iuxta Capuām*, P. F. 503, 14. *Tiātā*, -ōrum est aussi le nom d'une chaîne de montagnes au nord de Capoue, d'où *Tiātātūs*. Le mot se dénonce comme dialectal par son *j* intérieur ; il semble un adjectif dérivé d'un nom indigène \**tīfa*, *tīfa* supposé par certaines formes romaines, avec un doublet *tippa*, cf. M. L. 8731. Peut-être apparenté à *teba*.

**tiātūm**, -ī n. : matériaux de construction ; *tīgnī apellātōne in lege XII tabularū omne genus materiae, ex qua aedificia constant, significatur*, Dig. 50, 62 ; cf. 47, 3. Ce sens n'est attesté que dans cette définition et dans un emploi du diminutif *tiātūlūm* ; cf. P. F. 399, 2 : *sororūm tiātūlūm appellabatur locus sacer in honore Iūnōis quēm Horatiū quidam statuerat causa sororis a se interfactae, ob suam expiationem* ; et Plt., Au. 301, *du suo tiātūlūm fūrus si qua exit foras*, auquel se rapporte la gloire corrompue de Nonius 134, 8 : *liġellūm* (i. e. *tiātūlūm*) *tūgūriolum, dōmīcīnūm breue*. — Autrement, *tiātūm*, usité surtout au pluriel, apparaît spécialisé dans le sens de « poutre(s) », et particulièrement « entrails » ou poutres jetées en travers d'un côté à l'autre du bâtiment et reposant sur les *trābēs* ou poutres formant les architraves qui reposent sur les colonnes ou pilastres ; cf. Rich., s. u. *māterīatōtī*. Il est évident que, dans ce sens, *tiātūm* a été rapproché de *tegō* (cf. *liġūm/legō*) : c'est sur les *tīgnūm* que repose le *tectūm*. Ancien (Lex XII Tāb., Cat., Plt.), usuel. M. L. 8732 a.

Dérivés : *tiātūrātūs* adj. (t. *faber*, Cic.) et *tiātūrātūs*, tardif d'après les autres formes en -ātūrās ; *contīgnō*, -ātīs : charpentier ; *contīgnātōr* ; *tiātūlūm*, -ī : v. plus haut, M. L. 8732 ; *Tiātūlūs* m., épithète de Jupiter (Aug., Ciū. D. 7, 11) ; *tiātūlūm* (Boëce) ; *intertīgnūm*, M. L. 4498 ; *tiātūserrātūs* « scieur de bois », CIL XI, 244.

La racine de \**teks-* de véd. *tāpti* « il travaille avec la hache » et de v. sl. *tesq* « travailler avec la hache » n'est conservée dans aucun verbe latin (v. ce qui est dit de *texō*). En germanique et en celtique, elle fournit des noms de la hache : v. sl. *tesla*, v. h. a. *dehsala* et irl. *tal* ; *tiātūm* fait penser à cette racine, mais la forme ne s'explique pas en partant de \**teks-no-*. *Tiātūm* est formé comme *liġūm*, de *legō*, et pourrait provenir de \**teg-no-*.

**tīgrīs**, -īs (et -īdīs) c. : tigre. Emprunt au gr. τīgrīs attesté dès Varr., L. L. 5, 100 : *tīgrīs qui est ut leo uariūs, qui uiuīs capi adhuc non potuit. Vocabulum e lingua armenia : nam ibi et sagittā et quod uehementissimum fūlūm dicitur Tīgrīs*. La prose emploie le nom au masculin, la poésie au féminin ; de là un féminin *tīgrīda*, M. L. 8733. Celtique : irl. *tīgrī*.

Dérivés et composés : *tīgrīnūs* (Plin.) ; *tīgrīfēr* (Sid.). Le mot grec est lui-même d'origine iranienne ; à l'époque de Varro, l'Arménie était dominée par une aristocratie parthe. Le rapprochement avec le nom du félin est une étymologie populaire.

**tilīa**, -āe f. : 1<sup>o</sup> tilleul. Attesté depuis Virgile ; 2<sup>o</sup> seconde écorce de l'orme (= φύλāpā). Panroman. M. L. 8735 ; B. W. s. u.

Dérivés tardifs : *tilīaceus* (Capitol.) ; *tilīagineus* (Col.) ; *tilīaris* (Cael. Aur.) ; *tilīnūs* (Gloss.).

Irl. *teile* « tilleul » a l'air d'être simplement le mot anglais *teytle*, qui provient du v. fr. *teil*. Gr. τītēlātī signifie « orme ». Pas d'étymologie sûre.

**timēdō**, -ōs, -ul, -ēre : craindre ; avoir peur. Transitif et absolu, cf. nē *timē*. Ancien, classique et usuel ; demeuré dans les langues romanes. M. L. 8737.

Dérivés et composés : *timōr* (*timēs*, Naev. ap. Non. 487, 6) : crainte, peur. Personnifié et divinisé (= φē-



**tollō, -is, sustollū, sublātūm, tollere** (subjonctif radical *tulam, abstulam, attulam*). Le parfait et le supin anciens de *tollō* sont *tetuli*, puis *tulī*, (*t*)*lātūm*, qui servent en même temps de parfait et de supin à *ferō* ; en face de *tollō*, dont l'aspect est « déterminé », on recourt d'ordinaire aux formes à préverbes *sustollū, sublātūm* : lever, élever, soulever : *t. caput, manus, liberū, ancorās, animōs, clānōrem* ; emporter : *nauēs... quae equites sustulērān*, Cés., B. G. 4, 28, 1 ; par suite « enlever, détruire » (fréquent dans Cicéron ; cf. Lael. 5, 19, *sublata benevolentia nomen amicitiae tollit*). Ancien (Lex XII Tab.), usuel, classique. M. L. 8769. De *sublātūm* dérivent *sublātū* adv. et *sublātūm* (Cic., Quint.).

Composés de *tollō* : *abstollō* (rare, deux exemples de basse époque, en dehors d'un subjonctif *abstulās*, attribué à Plaute par Charisius, GLK I 380, 19, et sur lequel les glossateurs ont créé un indicatif *abstulō* : *ἀφαρό*) ; *attollō* : lever vers, s'élever, rehausser ; *attollēntia* (bas latin) = *superbia* ; *contollō* (archaïque) : lever ensemble ; *extollō* : élever, relever, exalter (sens moral) : *laudibūs e. ; protōlō, sustollō, usuels et classiques.*

Un adjectif appartenant à la racine et sans l'infixe nasal, *-tulus*, sert de second terme de composé dans *opitulūs* (cf. *opēm ferre*) « qui porte secours », d'où *opitulōr, -āris* ; sa présence dans *grātulūs* est moins sûre. A *tollō* s'apparentent également *tolerō* et sans doute *tolūtūm*, q. u.

*Tollō* signifiait d'abord « porter, supporter », comme le prouvent *-tulus, tolerō*, et le fait qu'il a pu fournir à *ferō* son parfait et son supin. Mais le sens de « porter » étant exprimé, d'autre part, par *ferō, gerō, portō*, le présent « déterminé » *tollō* s'est spécialisé dans le sens de « lever » et « enlever », ce qui explique qu'il ait emprunté son parfait à *sustollō* « porter en soulevant ». Il est glosé le plus souvent par *ἀφω* ; c'est avec le sens de « emporter » qu'il est demeuré dans les langues romaines.

La racine *\*tel-* (cf. *τελέσω* « τολμήσω, τλῆσω (Hes.) ; *τελεμών* « handoulière de soutien »), *\*tlā-* (dans l'aoriste gr. *τελάν*, ion.-att. *ἔλην* « j'ai supporté, j'ai pris sur moi ») avait l'aoriste athématique conservé en grec et un parfait : *hom. τέλεως*, etc., et v. lat. *tetuli*. Elle avait une valeur « déterminée », qui lui a permis de fournir à *ferō*, présent essentiellement « indéterminé », le perfectum et aussi l'adjectif en *\*-to, lātūs* et le supin *lātūm*, par suite les noms verbaux. Le présent à l'infixe nasal qu'elle possédait indique d'une manière plus forte encore le procès qui aboutit à un terme et signifiait « enlever » : irl. *tlenid* (il enlève) « le conserve exactement ; c'est un ancien *\*tlnā-* ; le lat. *tollō* est la même forme passée au type thématique ; M. Marstrander a montré, dans ses *Observations sur les présents indo-européens à nasale infixée en celtique*, p. 35 sqq., pourquoi le traitement ne concorde pas avec celui de *sternō* : c'est que le subjonctif italo-celtique du type *\*tel-ā* a passé phonétiquement à *\*tolā-*, conservé dans *at-tulās*, etc., et que, en conséquence, le vocalisme de *\*tlnā-*, lat. *toll-*, a été maintenu par ce *\*tolā-*. C'est ce sens de *tollō* qui fait que *sus-tulī* est le perfectum ordinaire de *tollō* ; et *sustuli*, joint à *at-tulī*, etc., a entraîné la généralisation de *tulī*. Comme, hors du présent à nasale infixée, la racine a un sens plutôt statique que dynamique, il y a une forme en *-e-* conservée en germanique : got. *pulan*, v. h. a. *dolēn* « supporter ». Largement représentée en

Occident (grec, italo-celtique, germanique), la racine ne l'est presque pas en Orient ; toutefois, le sanskrit classique a *tuld* « balance » (*tulātī* « il pèse », est sans doute dénominatif). — Les formes nominales diffèrent d'une langue à l'autre ; ainsi gr. *τλάζει* « qui supporte » (homérique), *τλάρος* corbeille et dor. *τλάξει* « qui supporte » sont isolés. Il en va de même du thème en *\*-tol-* : *\*tolus, -eris* (de *\*tel-os* avec *o* devant *l* vélaire) ; semble supposer lat. *tolerare* ; le sens exprimé par gr. *τλάζει*, *τλήμων*, etc., est rendu en latin par le groupe de *tolerare*.

**tolōneum** (-nium), -i n. (App. Probi, Gloss.) : emprunt tardif au gr. *τελωνεῖον*, *τελώνον*. Cf. M. L. 8622, v. angl. *tolne*, all. *Zoll*. Le caractère oral et populaire de l'emprunt apparaît dans le traitement *o* de « devant l vélaire » ; cf. *oliva*, etc. Dérivé *tolōn(e)ārius* « percepteur », v. h. a. *solanāri*, v. angl. *tolnēre*.

**tolūtūm** adv. : au trot ; puis « en courant, rapidement ». Archaïque et rare ; formé à l'aide du suffixe *-tim* du type *rapitm, tribūtūm, solūtūm*, etc. Peut-être apparenté à *tollō*, le sens premier étant « en levant le pied », et construit d'après *uolūtūm*.

Dérivés et composés : *tolūtūrius* (-ris) ; *tolūtūlis* « qui trotte » ; *tolūtūloquientia* (Novits).

**tomācina, -ae f.** (Varr., R. R. 2, 4, 10) : même sens que le suivant.

**tomācūlūm, -i n.** : sorte de saucisson, saucisse. Mot populaire (Satir., Pét.).

Dérivés : *tomācūlārius* ; *tomācellus* (liber Gloss.) auquel remontent quelques formes romanes, M. L. 8771, *\*tomacēlla*. Cf. peut-être gr. *τεμάχιον*, *τεμάχος* « tranche de poisson salé ou de saucisson ». Panroman. M. L. 8778.

**tōmentum**, -i n. : bourre ; *genus herbae quae pro plurimi in lectum mittitur*, CGL II 595, 36. Joint à *acū-*, *-eris* par Varr., L. L. 5, 167. M. L. 8774. Peut-être de *\*ton(d)-s-mentum, tondēo* ; cf. Mart. 14, 160, *tomentum concisa palus circense uocatur* : *haec pro Leuconico stramina pauper emitt.*

Pas d'etymologie sûre.

**t(h)omix** (*tormex*, -icis) m. : corde, brin de cable, latinisation du gr. *θωμαρκή, -ιγγος* (cf. *strix*), d'abord emprunté sous la forme *thomix* (-mex) ; cf. P. F. 489, 1, *thomices Graeco nomine appellantur ex cannabi impolata[et] et sparto leuiter tortae restes, ex quibus funes funi. Puluilli quoque, quos in collo habent, ne a resti laedantur, thomices uocantur*. M. L. 8776 et 8775, *\*tomicia*. Mot rural et technique.

**tondēo**, -ēs (et, à basse époque, *tondā*, -is, attesté épigraphiquement et dans les gloses et demeuré dans les langues romaines, M. L. 8779), *tonondī*, *tōnsuīm*, *tondēre* : tondre, raser, t. *barbam, capillōs* ; t. *herbam, grāmina* ; tailler, émonder : t. *oleās, uītēs*. Dans la langue familière, « dépouiller de » ; cf. Plt., Ba. 242, ... *itaque tondēbo (senem) auro usque ad uīuam cutem*. Ancien, usuel, classique. Panroman, sous cette forme ou sous des formes plus récentes.

Dérivés et composés : *tōnsus* : tondu, M. L. 8785, d'où *\*tōnsāre, \*tōnsāre*, M. L. 8781, 8782 ; *tōnsūlū* (époque impériale) ; *tōnsiō*, -ās (Plt., Ba. 1127) ; *tōnsiō* (tardif) ; cf. Vulg. Deut. 18, 4, *lanae ex ouium ton-*

*tionē*, demeuré dans les langues romanes avec un sens concret, comme *mānsiō*, M. L. 8783 ; B. W. *tonōn* ; *tōnsor, tōnsrīcula* (Cic.) ; *tōnsriūs* : de barbier ; *tōnsrīa* f. (issu sans doute du n. pl. *tōnsrīa* scil. *lērrāmenta*), M. L. 8784 ; *tōnsrīnus* : subst. *tōnsrīna* (taberna) ; *tōnsrīnum* (*opus*) ; *tōnsrīra* : tonte ; *tōnsrīō* (langue de l'Église) ; *tōnsus, -ūs* m. (archaïque) : coupe de cheveux.

*attondēo* (pft. *attondī*) : tailler, émonder ; tondre (sens figuré).

*dīlōndēo* : enlever en taillant ou en tondant ; *circum, in, re-tōnsus*.

Pourrait avoir été fait sur une forme en *\*-de/o-* d'une racine signifiant « couper » : cf. gr. *τένω* en face de *τένω*, pol. *tnē, cīac'* « couper, abattre », et des formes celtiques, comme m. irl. *ro-s-teind* « il découpe » ; v. W. Stokes, *Urk. Sprachschatz*, p. 129 ; en serait un étatif, comme *spondēo*.

**tōngēdō**, -ēs : *ere nosse est, nam Praenestini tongitio nem dicunt notionem*. Ennius (Var. 28) : *alii rhetorica tongēt*, P. F. 489, 5. Sans autre exemple et sans doute dialectal.

Cl. got. *pagjan* « *βουλεύεσθαι, λογίζεσθαι* » et *pugjan* « *δοεῖν, παλεύεσθαι* ». Irl. *tongu* « je jure » est loin de la forme et pour le sens. Osq. *tanginom*, *tanginūd* (*sententiam, -tiā* à un a surprenant).

**tondō, -ās, -ul-, -āre** (*tondō*, -is) ; *tonimus* est dans Varr., Mon. 132, cité par Non. 49, 17 ; cf. *sonare* et *sonere*) : tonner. Le verbe est souvent employé impersonnellement ; mais, à l'origine, il est accompagné d'un sujet, qui est le plus souvent le dieu *Iuppiter* ; *tonāns* est une épithète qui désigne ce dieu. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 8778.

Dérivés et composés : *tonēscō*, -is (Varr. ap. Non. 180, 13) ; *tonītrūs*, -is m. (et *tonītrū* n., qui semble employé surtout au pluriel *tonītrūa*, e. g. Cic., Diu. 2, 10, 44, attesté à côté de *tonītrūs*, Ov., M. 2, 308 ; 3, 301, etc.) ; le nominatif tardif *tonītrūm* est relatif sur *tonītrūa* : tonnerre ; M. L. 8780, B. W. tonnerre ; dérivés : *tonītrālis* (Lucr. 1, 1105, *tonētrālis, mss.*) ; *tonītrālis* ; *tonītrō*, -ās, tardi et rares.

**tonōtūs** : est *stupēfactus* ; *nam proprie tonōtūs dicitur cui casus uicini fulminis et sonitus tonītrūm dant stuporem*, Serv. in Ae. 3, 172 ; par extension, = *θνεος*, e. g. Vg., Ae. 7, 580, *tonōtūas Bacchō... matres* ; à l'époque impériale, synonyme de *intētus* et glosé *προστέχων*. Le verbe *tonōtō* est peut-être créé sur *tonōtūs* ; il n'est pas attesté en dehors de Mécène et d'ovidie, M. L. 769 a ; *circum-, con-* tonner tout à coup », *dē* « tonner fort » ou « cesser de tonner », M. L. 2609 ; *in- (\*intonōcāre*, M. L. 4504 a), *super-tonōtō*, *alitōnāns* : épithète de Jupiter, trad. de *ὑψηλέτης* ; *\*extōnāre*, M. L. 3092.

L'expression de « tonner » varie d'une langue à l'autre ; par exemple, le vieux slave a *grimēti* et le grec *βρέμειν* pour « tonner » ; irl. *torann*, gall. *tarann* « tonnerre » est isolé. Cependant, le groupe de *tonāre* a ses correspondants dans véd. *tānyati* il tonne », *tānyatih* « acte de tonner », etc., pers. *tundar* « tonnerre », v. angl. *punor tonnēre* (masculin). Comme il n'y a pas de suffixe *trū* et que lat. *-i-* ne s'explique pas devant un groupe de consonnes, il faut admettre que *tonītrūs*, *tonītrūa*

provient de la contamination, d'un mot *\*tonītū-*, sans doute masculin (cf. *sonītūs*), et d'un mot *\*tonō-tro-* (cf. *fulgētrūm*), qui aurait été neutre : véd. *tānyatih* suppose aussi une contamination. En sanskrit, *tānyati* s'est contaminé avec un groupe de mots signifiant émettre un bruit sourd, gémir : véd. *stanīhi* « résonne » est dit d'un instrument à percussion, le *dundubhī*, dont le son est comparé au rugissement du lion ; le présent radical de racine dissyllabique ainsi attesté est représenté par des dérivés dans gr. *οτέω* « je gémis » et *οτεύχω, οτενάχω*, etc., lit. *stenu*, *stēnēti* « gémir », v. sl. *stenu*, *stenu* et russe *stonu*, *stonēt*. Les formes du groupe latin de *tonāre* remontent aussi à une racine dissyllabique ; hors du sanskrit, il y a eu contact — ou identité initiale — de *\*stena-* et de *\*ten-* : éol. *tēwēi* ; *στένει* (Hes.) et v. angl. *puniār* « faire du bruit ». On ne peut que signaler cette coïncidence de *\*stena-* et *\*ten-*, sans en déterminer au juste la nature.

**tonor, -ōris m.** : doublet de *tenor* d'après Quintilien 1, 5, 22. V. *teneō*.

**tōnsa, -ae f.** : rame (Ennius ; après lui repris par la poésie ; la prose ignore le mot et ne connaît que *remus*) ; l'explication de Festus, P. F. 489, 12, « *quasi tondēatur ferro* », n'est qu'une étymologie populaire.

Dérivé : *tōnsilla* : *palus dolatus in acumen et cuspide pīaferatus, qui nauis religandae causa in lītore figurit*, P. F. 489, 9. Également archaïque (Pac., Acc.).

**tōnsilla, -ae f.** : nom latin de l'oiseau de mer *cīris* (= gr. *κεῖρις*), d'après Junius Philargyrius, in Verg. B. 6, 74. Forme peu sûre ; il y a des variantes *tolsilla*, *tulsilla*.

**tōnsillae** : v. *tōlēs*.

**tonus, -i m.** : tension ; ton. Emprunt technique au gr. *τόνος* ; les représentants dans les langues romanes sont des mots savants, M. L. 8786. Celtique : irl. *tōin*, britt. *ton*.

**topanta** : sans doute corruption de *τὰ πάντα* qu'on lit dans Pétr. 37, 5 ; v. Perrochat, *Le Festin de Trimalion*, 2<sup>e</sup> éd., p. 30.

**topia, -ōrum** n. pl. (scil. *opera*) : paysage à fresque ; jardin d'ornement. Dérivé technique du gr. *τόπος* ; demeuré dans quelques dialectes italiens, M. L. 8788 a. Adj. : *topiāris* : concernant l'art des jardins ou du paysage (depuis Cicéron) ; substantivé : *topiārius* m., *topiāriā f.*, *topiārium*.

**topper** : *significare ait Artorius cito, fortasse, celeriter, temere*, F. 482, 7. Adverbe archaïque (Liv. Andr., Naev., Acc., Pac., Enn., Coel.) ; cf. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 666. Quintilien, 1, 6, 40, le range parmi les mots « *ab ultimis et iam obliteratis repetita temporibus* ». Même famille que *tālis*, *tum*, etc. Formé de *\*tod-per*, accusatif neutre du thème pronominal *\*to-* et de la particule *per*, qu'on a dans *semper*, etc.

**tormentum, tormina** : v. *torquēs*.

**tornus, -i m.** : trépan, tour. Emprunt technique au gr. *τόπως*, M. L. 8796. Attesté depuis Lucrèce.

Dérivés : *tōnō, -ās* : façonneur au tour, tourner (de-

puis Cicéron). Panroman (a remplacé *torqueō*, *ueriō*), M. L. 8794; B. W. s. u.; v. angl. *tyrnan*; *tornātīlis*, *tornātōr*, *tornātūra* (tous tardifs et techniques).

**torpeō**, -ēs, -ēre : être engourdi (sens physique et moral). Ancien, déjà dans Plt. Am. 335. Usuel, classique.

Dérivés : *torpor* : engourdissement, torpeur; *torpōrō*, -ās (rare, Turp., Lact.); *torpidus* : engourdi; *torpēdō* : torpille (cf. M. L. 8796 a); *torpēcō*, -is, -puī; *torpēfaciō* (Non. 183, 5 : *torporat* *pro torpēficiō*).

Cf. v. sl. (serbe) *u-trūpēti* « ἐναρπάσθαι », v. sl. (Suprasiens) *u-trūposta* « *torpērunt* », russe *terpnut* « se raidir » et lit. *tirpstū*, *tirpti* « se raidir, perdre connaissance, s'engourdir ». Sans autre rapprochement.

**torqueō**, -ēs (auquel s'est substitué \**torquō*, *torcō* dans les langues romanes, v. M. L. 8798; B. W. *tordre*; cf. *mordre*; etc.), *torsi*, *tortum*, *torquēre* : faire tourner, tourner; tordre, en particulier « tordre les membres, torturer, tourmenter » (sens physique et moral); dans la langue militaire, « faire tourner une arme avant de la lancer, brandir ». Ancien, usuel, classique. Panroman.

Formes nominales, dérivés et composés : *torquēs* (*torquis*), -is c. : proprement « *torsade* », d'où « collier, bracelet, etc. »; cf. gr. *στρεπτός*. M. L. 8799, *torques* (celtique : irl. *torc*, britt. *torc*; germanique : néerl. *torck* « torche ») et \**torca*; B. W. *torche*.

Dérivé : *torquitus*, usité comme surnom romain.

*torculus* : qui sert à tordre; *torculum* : pressoir (à vis ou à corde qui s'enroule), v. Rich., s. u., M. L. 8792, v. angl. *torcul*; *torcular* n., même sens (neutre d'un adjectif \**torcularis*), M. L. 8790; *torcularius*, substantivé dans *torcularius* m. « ouvrier qui manœuvre le pressoir »; *torcularium* n. « pressoir »; *torculō*, -ās (Fort.), M. L. 8791. Pour \**torculum* « torche », v. M. L. 8792 a.

*tormina*, -um n. pl. (sg. *tormen*, inusité) : tranchées, colliques, de \**torqu-s-mēn*; d'où *torminōsus* (Cic.), *torminalis* (Cels., Plin.); -e *sorbum*.

*tormentum* n. : machine à projectiles, câble qu'on enroulait autour d'un cabestan; instrument de torture, d'où la « torture » elle-même et, au sens moral, « tourment », M. L. 8793; britt. *torment* « combat »; dérivé : *tormentōsus* (Cael. Aur.).

*torus* (\**torus*) : tordu, de travers; M. L. 8809, *torus* et *torum* *tōrt*, *par*, par opposition à « droit », *tōrtē*; *torum* n. : corde (Pac.); *torilis* (poétique et prose impériale), M. L. 8805, d'où \**toriliāre*, M. L. 8804. Pour *tōrtā*, v. ce mot.

*torus* (\**torus*) : tordu, de travers; M. L. 8809, *torus* et *torum* *tōrt*, *par*, par opposition à « droit », *tōrtē*; *torum* n. : corde (Pac.); *torilis* (poétique et prose impériale), M. L. 8805, d'où \**toriliāre*, M. L. 8804. Pour *tōrtā*, v. ce mot.

*torus* : torture (rare et tardif, avec un doublet *torsiō*, St Jér., Vulg. = *στρωφωμα*), M. L. 8806; *torot* : bourreau; *tōrō*, -ās : torturer (rare, archaïque, Pomp., Lucr. et Arn.); *tōrtā* (tardif, Vég., Pall.); *tōrtius* : de pressurage (t. *oleum*, *mustum*). Terme technique de la langue rustique; *torus*, -ās m. : tour, repli (poétique); *toruōsus* (ancien et classique), d'où *toruōsītās* (récent); *toricordius* (St Aug.; cf. *cor* et, pour la formation, les composés tardifs et populaires en -iūs du type *caldicerebrius*, *crassiuēnus*, etc.). Certaines formes romaines supposent aussi \**torquāz*, M. L. 8797; \**toritiāre*, 8803; \**torquidus*, 8800; \**torotūm*, 8807.

*ad*- (at-), *circum*-; *con-torpeō*, d'où *contortē*, *contortor*, -tōiō, -tulūs; *dē*-, *dis-torpeō*, *distortor*, -tōiō; *ex-torpeō*,

M. L. 3084; *ex-tortor*; *in*-, M. L. 4505, et \**intortūcūlare*, M. L. 4506; *ob*-, *per*-, *prae-torpeō*; *retorpeō*, demeuré dans les langues romanes (*retōrcēre*), ainsi que *retortus*, M. L. 7265-7266; *irretortus*; *obtōrō* « *oboluūtō* ». V. aussi *toruus*.

Causatif vocalisme o d'une racine \**trekō*, \**terkō*, dont le correspondant le plus clair est gr. *τρέκω*, dont le π doit représenter un ancien *kw*, comme le prouve la glose d'Hésychius εὐτρόσσεσθαι « ἐπιτρέπεσθαι ». Il y a, où -*trōs-* repose sur \**trokō*-ye. Le sens de la forme osque *turumiād* « *torqueātūr* » est douteux; cf. Vetter, *Hdb.*, p. 44.

*torrēns* : v. le suivant.

**torreō**, -ēs, *torrūl*, *tostum*, *torrēre* : faire sécher, dessécher : t. *pisces sole*, t. *uuam in tegulis* (Plin.); plus souvent employé dans le sens dérivé « dessécher au feu, brûler, consumer » (sens physique et moral); cf. P. F. 485, 6 : *torri* (l. *torrere?*) a *torro deductum proprie significat siccare aigue arefacere; sed usurpatum est iam pro eo quod sit igne urere*. Ancien, usuel, classique. M. L. 8801. Le participe présent *torrēns* s'emploie avec le sens absolu de « brûlant », cf. T.-L. 44, 38, 9 : *miles torrens meridiano sole*, et « desséché », d'où *subst.* *torrēns* m. « *torrent* », cf. F. 482, 30 : *torrents participialiter pro exurens ponitur, ut est apud Pacuvium in Antiope* (13) : « *Flammeo uapore torrens terrae fetum exusserit* ». Significat etiam *fluum, subitis imbris concitatum, qui aliqui siccitatis exarescunt*... Mais on n'a plus envisagé dans *torrēns* que la rapidité et la violence de son cours, et *torrēns* en est arrivé à signifier non plus « un cours d'eau qui se dessèche », mais « un fleuve impétueux »; de là le sens de *torrēns* épithète ou substantif, e. g. dans Cic., Fin. 2, 13, *cum fertur quasi torrens oratio*; Plin. 3, 117, *Padus torrentior*; Tac., Or. 24, *quo torrente, quo impetu, où torrens n'a plus aucun rapport ni avec le sens de « dessécher », ni avec le sens de « brûler ».*

*torris*, -is (*torrus*, d'après Non. 15, 30 dans Accius; d'après Servius, in Ae. 12, 298, dans Enn., Inc. 27, et dans Pacuvius) m. : brandon; mot rare et poétique. Thème en -i à sens concret; cf. Solmsen, *Beitr.*, 103 sqq., Gl. 2, 78, n. La forme en -ē, \**torrēs*, est une conjecture de Lachmann, ap. *Lucr.* 3, 917, aujourd'hui abandonnée.

*Festus*, 484, 4, signale un adjectif *torrus*: *torum, ut significet torridum aridum, per unum quidem r antiqua consuetudine scribitur; sed quasi per duo r scribatur pro nuntiari oportet. Nam antiqui nec mutas nec semiuocales litteras geminabant, ut fit in Ennio, Arrio, Anno.*

Dérivés et composés : *torridus* : desséché, torride, brûlant, d'où *torridō*, -ās (tardif); *torrēs*, -is (Lucr.); *retorridus* : rabougrî; *torrēfaciō* (Col.); *extorrid* (Cels.); M. L. 3094 a; *toror* (Cael. Aur.). *Tostus* est demeuré dans les langues romanes avec des sens dérivés et souvent fort éloignés; cf. M. L. 8814; B. W. *tōt*. Un dérivé *tostare* y est également attesté, M. L. 8813, qui figure dans Plin. Valer. et dont l'existence est confirmée par le dérivé *tostatiō*, *θρησκ*, CGL II 386, Rich. s. u. M. L. 8811.

1. De *tōtus* dérivé *brutt*; *tōt*; v. J. Loth, s. u. Causatif de \**ters*- « sécher »; cf. v. isl. *perra*, v. h. a. *derran* « sécher » et, d'autre part, got. *ga-paursnā* « sé dessécher », *ga-paursans* « ἐξηραμένος », *paursus* « sec »; hom. *tep̄stai* « il se dessèche », *tep̄st̄vai* « sé dessécher » et gr. *τεπ̄στ̄ω* « je fais sécher », *ταρός* et

*ταράτā* « claire »; arm. *t'aršamim*, *t'arāmim* « je me flétris ». L'adjectif en \*-to-, lat. *tostus*, repose sur *\*tos*, qui se retrouve peut-être dans lit. *tūšas* « pâteux, qui a de la consistance ». — La racine a souvent servi à indiquer la notion de « soif », pour laquelle le latin recourt à *s̄tis*: skr. *tr̄yati* « il a soif », *tr̄snā* « soif » (cf. av. *taršnō*, pers. *tiš*); got. *pauſip mik* « j'ai soif », *pauſtei* « soif »; irl. *tart* « soif ». — Pour la forme, lat. *torrus* rappelle got. *pauſrus* « sec » et skr. *tr̄pū* « assoiffé, avide »; le vocalisme o du latin procéderait ici de \**tr̄*; mais, au point de vue latin, *tostus* concorde avec *torrē*; il a dû y avoir, d'autre part, un adjectif thématique à vocalisme e du type de gr. *τευχός*, qui est normal; on a aussi rapproché *terra* (v. ce mot).

*tōtā*, -ae f. : tourte, tarte. Semble sans rapport avec *torus* de *torqueō*, car les représentants romans du mot supposent un ō (c'est-à-dire un « fermé » ou un u); cf. M. L. 8802; B. W. s. u. N'apparaît que dans la Vulgate, où il traduit *proc*, et les gloses. Celtique : irl. *tort*, britt. *torth*.

Diminutif : *tōtula* (Vulg.).

**torus**, -i m. (*torum* n., Varr. ap. Non. 11, 14) : sens le plus anciennement attesté « brin ou toron de câble »; cf. Cat., Agr. 135, 4 : *funem exordiri eportet longum P. LXXII*; *toros III habeat, lora in toros singulos VIII lata dūtōs II*. Conservé avec ce sens dans la langue rustique, cf. Col. 11, 3, 6, t. *funiculorum* : c'est ce sens qu'on a encore dans Cic., Or. 6, 21, *isque (stilus)... addit. aliquos, ut in corona, toros 6, 21, 19, 146 (aspasparus) in toros striatur*. Plus généralement, désigne une « corde », e. g. Col. 2, 6, 25, *utis toris ad arborem religetur*. S'est appliquée ensuite à des objets qui par leur forme rappellent les renflements que font les brins d'un câble tressé :

1° en architecture, « *tore* », moulure bombée en forme de corde qui constitue un des membres de la spira d'une colonne (Vitr.); 2° « *banquette de terre* », cf. Vg., Ae. 6, 674, *riparum toros... incolimus*; 3° saillie d'un muscle sous la peau, cf. Cic. poet. ap. Tusc. 2, 9, 22, *o lacertorum tori*; saillie des veines : *uenarum tori*, Cels. 7, 18; puis, dans la langue de la poésie impériale, « muscles », cf. Vg., G. 3, 81, *luxuriatque toris animosus pectus*; 4° matelas, coussin, ainsi appelé parce qu'il était bordé primitivement d'herbes tressées, cf. Varr. ap. Non. 11, 14: *quod frontem lecticae struebant, ex ea herba torum appellatum. Hoc quod inicitur etiam nunc toral dicitur*; et aussi L. L. 5, 167 : *contra latinum torale, ante torum, et torus a torto, quod is in promptu. Ab hac similitudine torulus, in mulieris capite ornatus* (avec les références de Goetz-Schoell, ad loc.). Dans la langue poétique impériale a été pris pour synonyme de « *lectus* », lit funèbre, lit nuptial (= *thalamus*); de là : *torus obscenus, illiciti tori*, et même dans Plin. 35, 87, *torum donare alicui* « donner une maîtresse à quelqu'un ». Cf. Rich. s. u. M. L. 8815 (v. *omnis*). Les formes romaines remontent les unes à *tōtūs* (esp., port. *tōto*), les autres à *tōtūs*, avec géminée expressive. V. *tōt* et *tōton* dans B. W. Celtique : irl. *tot*, *tōt*.

Dérivé, bas latin et rare (un exemple de *Rusticus*, viie siècle) : *tōtētās* (d'après *medietās*).

Le groupe de *saluos*, qui a servi ailleurs à rendre la notion de « tout entier », a gardé en latin un sens concret. Pas d'étymologie claire, de même que pour *omnis*. Étant donné qu'un ancien \**wiswo-* (cf. lit. *visas* « tout ») a été transformé en skr. *vičvah*, av. *vispō*, v. pers. *visa*, d'après skr. *vič-*, av. *vis-*, v. perse *vič-* « tribu », on doit se demander, avec J. Wackernagel, si *tōtūs* n'aurait pas un traitement dialectal de \**eu* (cf. *rōbur*) et ne serait pas à rapprocher de osq. *tōtūs* « ciuitātēs », ombr. *totam* « ciuitātēm », irl. *tuath*, got. *piuda* « nation ». Cf. F. Müller, *Altital. Wōrt*, s. u. *tōtūs*.

**toxicum**, -i n. : poison. Emprunt au gr. *τοξικόν*, attesté depuis Plaute et demeuré dans les langues romanes, en partie sous des formes savantes, M. L. 8818; 4507, \**intoxicāre*.

Sans étymologie claire, comme *fūnis*, et sans doute emprunté?

**toruus**, -a, -um : qui regarde de travers, farouche. Épithète des yeux, qui s'est appliquée ensuite au visage, au corps ou au caractère, puis à toute espèce d'objets. Ancien, poétique ou postclassique. Non roman.

Dérivés : *toruitas* (époque impériale); *toruiter* (Enn., Pomp.); *toruidus* (Arn.).

La langue associait *torqueō*; le *torquere ceruices oculos* de Cic., Leg. 2, 15, 39; *torquere oculum*, Ac. 2, 25, 80; t. *oculos*, Vg., Ae. 4, 220, etc., rappelle l'expression constante *toru oculi*.

Sans correspondant exact. M. Burger, R. des Ét. lat., 8 (1930), p. 222 sqq., a supposé que *toruus* est à *torqueō* ce que *fulius* est peut-être à *fulgeō* (v. le mot *fulius*); cf. là contre Leumann, Gl. 21, 198 sqq. V. *trux* 1.

*tostus* : v. *torreō*.

*tōt* : v. *tālis*.

**tōtoniāris**, -a, -um : se trouve seulement dans Vég. 1, 56, 37 : *sed ipsos equos, quos uulgo trepidarios, militari uerbo tōtonariōs uocant, ita edomant...* Germannique? Cf. v. h. a. *trottōn* > fr. *trotter*.

**tōtūs**, -a, -um (gén. *tōtūs*, dat. *tōtū*, comme dans les démonstratifs; mais avec intrusion de formes de la 2<sup>e</sup> déclinaison, gén. *tōtū*, dat. *tōtū*, gén. dat. f. *tōtē*) : tout entier, tout; *tōtūm* le tout », par opposition à *dimidium* « la moitié »; *in tōtō*, *in tōtūm* « en tout ». S'emploie lorsqu'on considère les objets dans leur totalité, *peruigilat totas noctes* « il veille les nuits tout entières », tandis que p. *omnis noctes* voudrait dire « il veille toutes les nuits ». Mais souvent confondu avec *omnis*, surtout au singulier, e. g. Cic., Fin. 2, 34, 112, *omne caelum, totamque cum uniuerso mari terram mente complexus*; Mi. 23, 61, *cui senatus totam rem publicam, omnem Italiam pubem, cuncta populi Romani arma commiserat*, et les exemples de César cités sous *omnis*; pour le pluriel, cf. Ov., M. 1, 253, *iamque erat in totas sparsum fulmina terras*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8815 (v. *omnis*). Les formes romaines remontent les unes à *tōtūs* (esp., port. *tōto*), les autres à *tōtūs*, avec géminée expressive. V. *tōt* et *tōton* dans B. W. Celtique : irl. *tot*, *tōt*.

Dérivé, bas latin et rare (un exemple de *Rusticus*, viie siècle) : *tōtētās* (d'après *medietās*).

Le groupe de *saluos*, qui a servi ailleurs à rendre la notion de « tout entier », a gardé en latin un sens concret. Pas d'étymologie claire, de même que pour *omnis*. Étant donné qu'un ancien \**wiswo-* (cf. lit. *visas* « tout ») a été transformé en skr. *vičvah*, av. *vispō*, v. pers. *visa*, d'après skr. *vič-*, av. *vis-*, v. perse *vič-* « tribu », on doit se demander, avec J. Wackernagel, si *tōtūs* n'aurait pas un traitement dialectal de \**eu* (cf. *rōbur*) et ne serait pas à rapprocher de osq. *tōtūs* « ciuitātēs », ombr. *totam* « ciuitātēm », irl. *tuath*, got. *piuda* « nation ». Cf. F. Müller, *Altital. Wōrt*, s. u. *tōtūs*.

trabea, -ae f. : sorte de toge, sans doute d'importation sabine, cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u., faite tout entière d'étoffe de pourpre ou ornée de bandes horizontales de cette couleur, cf. Rich. s. u. Non attesté avant Virgile, mais sans doute ancien. Sert de surnom.

Dérivés : *trabeatus* ; *trabealis* (Sid.).

De *trabs*?

*trabs*, -bis (doublet *trabēs* employé par Enn., A. 6167 ; Sc. 247 V<sup>1</sup> ; cf. Varr., L. L. 7, 33, *cuius ubri* (scil. *trabes*) *singularis casus rectus correptus ac facta trabs*) f. : grosse poutre de bois, madrier ; en architecture, « architrave de bois », opposé à *tignum*, q. u. ; cf. Rich. s. u. Ancien, usuel, technique. M. L. 8823 ; v. fr. *tref* et *entraver* ; v. angl. *træs*.

Dérivés : *trabēcula* (*trabi-*) (et *trabiculum*, M. L. 8822 a) : petite poutre (Caton, *Vitr.*) ; *trabica* (sc. *nāuis*), archaïque ; *trabalis* (i. *clāvus*), M. L. 8821 ; *trabaria* (sc. *nāuis*).

On rapproche osq. *trībūm* « domum », *trībaraka-vūm* « aedificare », *tribarakiūf* « aedificium » (radical *trēb-*), ombr. *trebeūt* « uersatū », *tremnu* « tabernacūlū » et, par suite, i. *treb* « demeure », l. *trobd* (acc. sg. *trōbq*) « construction, maison », sans doute aussi v. isl. *þorp* « petit enclos ». Le sens de lat. *trabs* est éloigné ; on se rapprocherait du mot osque cité si l'on rattachait ici *taberna* en supposant une forme ancienne \**traberna*, avec dissimilation, hypothèse qui ne se laisse pas démontrer (et que n'appuie pas l'existence de *fraternus*, etc. ; de plus la dissimilation devrait plutôt s'exercer sur le suffixe que sur le radical ; cf. *trapētūm*). Les mots en -*erna* sont souvent d'origine étrusque.

*tractō* : v. *trahō*.

*trādō* : v. *dō*.

*tragant(h)um*, -In. : adragant. Forme syncopée issue du gr. *τραγάγειθον*. Emprunt populaire, tardif.

*tragōma*, -atis n. : douceur, dessert. Emprunt au gr. *τραγήμα* (Plin. 13, 48). Sur fr. *dragée*, etc., v. B. W. s. u. et M. L. 8834, *tragemata*.

*tragoedia*, -ae f. : tragédie. Emprunt au gr. *τραγῳδία*. Depuis Plaute. Dérivés de type grec : *tragicus*, *tragoe-dus*, etc. ; *paratragōdō*, -as (Plt.). M. L. 8838.

*trāgula* : v. *trahō*.

*tragum*, -I n. (i. *tragos*, Plin.) : gruau fait de blé ou d'épeautre ; emprunt au gr. *τράγος*, cf. Diosc. 1, 115.

*traha*, *trahea* : v. le suivant.

*trahō*, -is, *traxi*, *traetum*, *trahere* : traîner, tirer (cf. *trāgula*, *ab eo quod trahitur per terram*, Varr., L. L. 5, 139) ; entraîner : *trahit sua quengue uoluptas*, Vg., B. 2, 65 ; étirer : i. *lānam*, d'où « filer » ; prolonger, tirer en longueur, i. *bellum* ; faire un trait ; d'où « compter, mettre au compte de » (propre et figuré, cf. *dūcere*) ; retirer ; et absolument « se retirer » (Lucr.) ; aspirer, avaler d'un trait (en parlant d'une boisson, etc.). Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 8841. Noter le sens de « traire » pris par le mot en français, qui a recouru à \**trārē*, d'origine inconnue, pour la notion « tirer ». M. L. 8755 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *traha* et *trahea*, -ae (Vg., G. 1,

164) ; ce dernier peut être formé, comme le suggère M. Niedermann, sur \**matea* que suppose *mateo* sorte de traîneau pour battre le blé et aussi « herbe » *trahēn* τράχην τράχων ἀράλους ἀράλους (Gloss.), M. L. 8840. qui le joint à *procāx*, *rapāx*, Pers. 410.

*trāgum*, -I n. : seine, drague. Attesté depuis Sc. 247 V<sup>1</sup> ; cf. Varr., L. L. 7, 33, *cuius ubri* (scil. *trabes*) *singularis casus rectus correptus ac facta trabs* f. : grosse poutre de bois, madrier ; en architecture, « architrave de bois », opposé à *tignum*, q. u. ; cf. Rich. s. u. Ancien, usuel, technique. M. L. 8823 ; v. fr. *tref* et *entraver* ; v. angl. *træs*.

Dérivés : *trabēcula* (*trabi-*) (et *trabiculum*, M. L. 8822 a) : petite poutre (Caton, *Vitr.*) ; *trabica* (sc. *nāuis*), archaïque ; *trabalis* (i. *clāvus*), M. L. 8821 ; *trabaria* (sc. *nāuis*).

*tractim* adv. : en traînant (attesté depuis Enn., re-

pris à l'époque impériale ; évité par la prose clas-

sique).

*tractiō* : σύρπει, ἔσχωσις. Seulement dans les

gloses ; les formes à préverbale sont, au contraire,

usuelles : *contractiō*, *distractiō*.

*tractiōris* : qui sert à traîner, à tirer ; dans la langue impériale, *tractōria*, *tractōriā* (sc. *epistula*, *littera*) ;

lettre d'invitation ; lettre impériale ordonnant de

pourvoir aux besoins d'un personnage officiel pendant

un voyage (Cod. Just.). M. L. 8826.

*tractum* (*tracta* f.) : 1<sup>o</sup> morceau de pâte allongée,

emplâtre ; 2<sup>o</sup> flocon de laine détaché par le peigne ou

la cardre ;

*tractus*, -ūs m. : action de tirer, trait, d'où « marche

continue » (dans l'espace ou dans le temps) ; « fait de

traîner sur, allongement », etc. ; « délimitation à

l'aide de traits tirés », d'où « quartier, région », M. L.

8827 et 8825, \**tractiō* (et \**retractiō*, 7267) « traî-

cer » ; celtique : i. *trach*, *trath*, gall. *trach* « tractus,

(douteux, v. J. Loth, s. u.) ; *tractōsus* (Cael. Aur. Theod. Prisc.) : qui traîne, visqueux ; cf. aussi M.

L. 8836, \**tragina* « traîne » (cf. *tragum*) et \**traginā* «

traîner », M. L. 8837 ; B. W. s. u.

*abstrahō* : enlever en tirant, retirer, arracher, d'où

*abstractus* « abstrait », dans la langue philosophique

de basse époque, s'oppose à *concretus* (M. L. 49).

*abstractiō* (Boèce) ; *attrahō*, avec les dérivés tardifs

*attractiō*, *attractiūs* ; *attractus* (seulement à l'ablatif) M. L. 770-771 ; *contrahō* : contracter, resserrer (sens

propre et figuré, physique et moral). S'oppose dans

la langue juridique à *dissoluūt* : c. *lītēs*. Du lat. :

*amicitiām*, *negōtiā cum alqō*, *emptiō contracta* ; ce qui

est l'emploi normal chez les jurisconsultes, cf. Pomp.

Dig., 46, 3, 80 : *consensu nudo contrahi potest, etiam dissensu contrario dissoluī potest*. Ainsi s'explique *contractus* « contrat », tandis que *contractiō* a gardé le

sens de « contraction », M. L. 2188, *contractus*, *in-*

*contractiō* ; *dē-tractō* « tirer à bas, rabaisser », tire,

enlever de » (sens physique et moral), de là *dētractiō*,

-tor, -tus ; *dis-*, *ex-*, *in-*, *inter-*, *per-*, M. L. 6434, *per-*

*re*, M. L. 7268, *sub-*, M. L. 8400, *super-tractō*, avec

leurs dérivés, dans lesquels le préfixe ne fait que précisier le sens du verbe simple. Cf. M. L. 2693, *distractiō* (formes savantes en italien) ; 2692, \**distractiō*.

*tractō*, -ās, -āui, -ātūm, -āre : intensif fréquentatif

de *trahō* : 1<sup>o</sup> « traîner violemment » (Enn., Sc. 75, 1)

*qui te* (= *Hectorem*) *sic respectantibus/tractauere nobū* ;

qui le joint à *procāx*, *rapāx*, Pers. 410.

Dérivés et composés : *traha* et *trahea*, -ae (Vg., G. 1,

164) ; ce dernier peut être formé, comme le suggère M. Niedermann, sur \**matea* que suppose *mateo* sorte de traîneau pour battre le blé et aussi « herbe » *trahēn* τράχην τράχων ἀράλους ἀράλους (Gloss.), M. L. 8840. qui le joint à *procāx*, *rapāx*, Pers. 410.

traîner longuement, péniblement : i. *uitam uolgiuago*

*mare ferarum*, Lucr. 5, 930 ; i. *bellum*) ; 2<sup>o</sup> traîner,

manier, traîner de et, dans la langue de l'Église, « pré-

cher ». Déjà dans Enn., Sc. 144 V<sup>1</sup>, *u n e r e s t e m e*

*trācēn* *turbidas*. Ce sens provient sans doute de la

langue rustique, où *tractare* s'employait dans le sens de

« tirer des sillons dans » ; cf. Lucr. 5, 1289, *tractare*

*solūm terrae aere* ; Col. 2, 4, 5, i. *lutosum agrum*, et de la

langue des fileuses : i. *lānam* (comme *trahere*). Il s'est

employé ensuite de toute espèce de matière qu'on traite

ou dont on traite, et même des personnes ; cf. Plt.,

M. 160, *ego te dehinc ut merita es de me et mea re tractare*

*et tērē* ; Cic., Off. 1, 24, 83, *in tranquillo tempestatem aduersam optare demen-tis est* ; T.-L. 28, 27, 11, *ita aut tranquillum aut procellae*

*in uobis sunt*). Par dérivation s'est dit des hommes (par

opposition à *trātūs*) et de toute espèce de choses. An-

cien, usuel, classique.

Dérivés : *trānquiliūs* (joint à *malacia*, Cés., B. G. 3,

15, 3) ; *tranquillō*, -ās, qui s'emploie au propre et au

figuré.

D'après Bréal, *tranquillus* signifie « transparent ». Pline 37, 56, parlant d'une sorte de perle qui, d'après une superstition populaire, indiquait l'état de la mer suivant qu'elle était trouble ou transparente, dit : *Si modo est fides, praesagire eas habitum maris, nubilo colore aut tranquillitate*. L'idée de transparence a conduit à celle de sérénité. Plt., Capt. I 1, 37 [v. 106] (c'est un parasite qui parle) : *Ille demum antiquis est adulescens moribus, | quoius numquam uolunt tranquillai gratis* ; Hor., Ep. 1, 18, 102 : *Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum, | Quid pure tranquillet, honos an dulce lucellum, | An secretum iter et fallentis semita uitae*. A l'époque de la basse latinité, ce sens n'était pas encore oublié, et *Tranquillitas tua* était employé exactement comme en italien « *Vostra Serenità* ». — Toutefois, ce sens s'accorde assez mal avec l'étymologie qui rapproche *tranquillus* (-i?) de *quiēs* ; et, si le premier élément est *trān-*, on attendrait *\*trā(n)quillus*.

Composé expressif de formation obscure, cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gram.*, p. 164, 1.

*trāns* : préverbale et préposition « par delà, au delà de ». Comme préposition, est suivi de l'accusatif et s'emploie avec des verbes marquant le mouvement comme le repos. En composition, à côté du sens de « au delà », a aussi le sens « de part en part » : *trānsfigō* ; marque le changement total dans *trānsformō*, *trānsfigūrō*. *Trāns* se prononçait *trās*, dont l's s'amoussaient devant sonore ; ainsi *trādō*, *trādūcō*, *trālātūm*, *trāmītō*, *trānō*, *trāuehō*, *trācītō* et les formes romanes remontant à *trāduz*, *trādūcere*, *trācīcere*, *trāmītare*, etc. ; mais, à côté de ces graphies phonétiques, on trouve aussi les graphies étymologiques *trānsdūcō*, etc., qui ont été établies d'après les formes où l's non sonorisé s'était maintenu : *trā(n)scūrō*, *trā(n)spōrtō*, *trā(n)stūlō*, etc. Devant s initial, le groupe -ss- ainsi formé se réduit à s : *trānscribō*, *trānsiliō*, *trānscedō*. A basse époque, apparaît renforcé de ad : *adtrāns*, Itala, Iud. 11, 29.

*Trāns* est conservé dans les langues romanes, M. L. 8852. Le sens de « très » rappelle celui du lat. *per* dans *per-facilis*, etc. ; v. B. W. s. u.

*Trāns* a un correspondant ombrien, *trāf* (*trahaf*), tra (traha), mais avec une autre construction : accusatif ou locatif suivant qu'il y a mouvement ou non ; en brittonique, cf. gall. *tra* « au delà de, très, tant que ». On s'est demandé si ce ne serait pas le nominatif du participe d'un verbe qui se retrouverait dans *intrāre* ; cf. le cas de *uersus* ; v. Marouzeau, *Partic. présent*, p. 26, mais l'existence de ce participe présent conservé isolément est suspecte et *intrāre* est susceptible d'une autre expli-



\**trēs*, de *treyes*, est accolé à un féminin. — Au premier terme de composés, la forme ancienne était \**tri-* (skr. *tri-*, gr. *τρι-* etc.), qui aurait dû passer en latin à *ter-*, au moins devant consonne, mais qu'a conservé l'analogie de *tri-ennium* et de *trium* et de l'ablatif *tribus* : ombr. *tris* (dat. -abl.), de *triplex*, etc. Le traitement phonétique apparaît dans l'adverbe *ter* = skr. *trīh* « trois fois », gr. *τρι*. Le collectif de forme *trīnī* repose sur \**trīno-* (cf. pour la forme, *bīnī*), tandis que *ternī* repose sur \**tri-no-*. — Quant à l'ordinal, l'emploi du suffixe \*-(*i*)yo- est ancien et gr. *τριτο* ne représente pas l'état indo-européen. Le sanskrit a *त्रियाह* et le vieux prussien *tūts* (acc. *tūtian*) ; l'analogie a entraîné la substitution de \**tri-tiyo-* à \**trī-tiyo-*, d'où av. *त्रितिया*, v. perse *çitiya* et lat. *tertius*, ombr. *tertiam-a* « ad tertium », *tertium* « tertium », de \**trītiyo-*, peut-être aussi gall. *trīdydd*, got. *pridja* ; l'e de lit. *trēcas* et de v. sl. *trečij* est curieux, et peut-être ancien, à en juger par le type \**trītiyo-* ; on se demande s'il n'en faut pas rapprocher le composé *tre-centum* (cf. *du-centum*) et la forme arrangée *tre-centi*.

**tribulum, tribulō** : v. *terō*.

**tribulus**, -ī m. : 1<sup>o</sup> chasse-trape, cf. Rich, s. u. ; 2<sup>o</sup> tribule, croix de Malte (plante) ; 3<sup>o</sup> macre ou châtaigne d'eau. Emprunt au gr. *τριβόλως*, attesté depuis Varron, latinisé. M. L. 8887. V. André, *Lex.*, s. u.

**tribuō** : v. le suivant.

**tribus**, -īs f. : tribu, division du peuple romain, correspondant à la φυὴ grecque : *t. urbānae*, *t. rūsticae*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *tribuārius* : concernant la tribu ; *tribuālis* adj. : 1<sup>o</sup> qui est de la même tribu (classique) ; 2<sup>o</sup> qui appartient à la dernière classe de citoyens (Mart.) ; et *tribuālis* = σύμφυλος.

**tribūnus** (pour la formation, cf. *portus/Portūnus*, etc., et *dominus*) ; sans doute ancien adjetif substantifé ; *tribūnus (magistratus)* « magistrat de la tribu », titre qui s'est étendu à différents magistrats ou fonctionnaires, civils ou militaires, *t. plēbis*, *t. miliūm*, *t. aerāriū* ; de *lātribūnūl* (*tribūnālē*), neutre substantifé d'un adjetif *tribūnūlē* « lieu où siégeaient les tribuns », puis « endroit élevé, tribune où siégeaient les magistrats », d'ordre civil ou militaire, et spécialement les juges, d'où « tribunal », cf. Hor., Ep. 1, 16, 57, *omne forum quem spectat et omne tribunal* ; et même « tribune, estrade » en général ; *tribūnicus*, -a, -um : de tribun ; *tribūtūm* adv. : par tribus.

**tribuō**, -īs : répartir entre les tribus. Terme de droit, qui s'employait proprement de l'impôt, *tribūtūm* ; cf. Varr., L. L. 5, 181 : *tributum dictum a tribūbus quod ea pecunia, quae populo imperata erat, tributum a singulis pro portione census exigebatur*. Dans la langue commune, s'est employé dans le sens large de « distribuer, répartir », et même « accorder, concéder, attribuer » (sens propre et figuré). *Tributum* est le neutre substantifé de l'adjectif *tribūtus* « concernant les tribus » ; cf. *comitia tribūta* (pour la formation, cf. *cornu/cornūtūs*), et il est probable que *tribuō* a été fait sur *tribūtus*.

A *tribuō* se rattachent *tribūtūs*, que Cicéron emploie,

N. D. 1, 19, 50, dans l'expression *aequābilis tributūs*, qui traduit *ἴονούλα*, et les dérivés tardifs *tribūtor*, *tribūtūs* ; à *tributūm*, *tributārius*. De *tribuō* ont été formés les composés *at-* (*ad-*), *con-*, *dis-*, *in-*, *retribuō*, dont la plupart ont les dérivés ordinaires.

Peu de représentants romans ; cf. M. L. 8890, *tributūm*, attesté aussi en germanique : v. h. a. *tribuz*, v. angl. *tribut* et en celtique : irl. *treubh*, *trebun*. Cf. encore M. L. 8888, \**tribūna* (l'i est fautif) ; M. L. 8889, *tribus*, dont les représentants appartiennent à la langue écrite.

L'ombrien a, de même, *trīfū* « tribum », avec le génitif *trīfor*, etc. On a émis l'hypothèse qu'il aurait existé à l'origine trois tribus (cf. la division des Doriens en trois tribus) et que *tribus* renfermerait \**tri-* « trois » ; cf., sur cette division en Italie et en Étrurie, Täubler, *Die umbrisch-sabellischen u. die römischen Tribus*, Heidelberg, 1929-1930, et Thulin, *Etrusk. Dīsīplīnū*, III, 48.

**trīcaē**, -ārum f. pl. : 1<sup>o</sup> riens, vétillies ; 2<sup>o</sup> embarras, ennuis. Mot de la langue familière, attesté depuis Plaute.

Dérivés et composés : *trīcō*, -ōnis m. : faire d'embarras, chicanier (Lucil.), M. L. 8895 ; *trīcōs*, *trīcōr*, -ōris (et *trīcō*) : chercher des embarras à, chicaner (Cic. ad Att.), M. L. 8891, et peut-être 8892, \**trīcārē*, avec redoublement expressif « tricher » ; *trīcō* : mettre dans l'embarras (comme *indūcō*, *inconclū*), M. L. 4512, fr. *intriguer* ; *extīcō* (*extīcōr*) : tirer d'embarras (synonyme familier de *expeditō*), débarrasser, dégager ; cf. Col. 3, 11, 3, *silvestris ager facile extīcātūr* ; *inextīcābīlīs* (attesté à partir de Virgile, glosé *διατρίπτυρος*, d'où *extrīcābīlīs*, Gloss.) ; *inextīcātūs* (Gloss.). Dans la Vulgate, on trouve *sē trīcārē* au sens de « se retarder » ; c'est à ce sens que se rattache le britt. *trīgo* « séjourner ».

Le sens précis de *trīcāe* ne peut être déterminé, la langue ne l'employant que dans un sens figuré. Martial le joint à *apīnae*, 14, 1, 7 : *sunt apīnae trīcāeque, et siquid uilius istis*. Les anciens le rapprochent de *τρίχες* ; cf. Non. 8, 11 : *trīcāe sunt impedimenta et implicaciones... dictae quasi trīcāe (τρίχες?) quod pullos gallinaceos inuolunt et impeditū capilli pedibus impictū* ; ou de *Trīca*, nom d'une petite ville d'Apulie (comme *Apīna*), cf. Pline 3, 104. Ce sont là des étymologies populaires. L'emploi que fait Columelle de *extīcārē* laisse supposer que *trīcāe* appartenait d'abord à la langue rustique, où il devait désigner quelque chose comme des « mauvaises herbes ».

Etymologie inconnue.

**trīchila** (et, dans les inscriptions, *trīcīla*, *trīcīla*, *trīcīla* ; dans les Gloses, *trīchīla*) : -ae f. : berceau de treille, tonnelle, pavillon (Col. 10, 378 ; Vg., *Copa* 8). M. L. 8894. Mot de l'époque impériale ; sans doute emprunté.

**trīcīscīnum**, -īn. : tamis. Emprunt tardif (Orib. lat.), avec haplographie, au gr. *τριχοσκήνων*, dont dérive *trīcīscīnāre* « tamiser », passé dans le latin médical du Moyen Age.

**trīdūm** : v. *diēs*.

**trīfāriūs** : v. *bīfāriām*.

**trīfāx**, -ācis adj. : *telum longitudinis trium cubitorū*, *quod catapultā mittūtū*, P. F. 504, 14. Un exemple d'Ennius, An. 584. Mot osque?

Vulg.) au gr. *τριότερα*, deimeuré partiellement dans les langues romanes. M. L. 8917 (v. fr. *trestre*).

**trīstis**, -e (i) attesté épigraphiquement et par les langues romanes) : à l'aspect sombre ou triste (souvent joint à *maestus*, opposé à *hilaris*, *laetus*). Se dit des personnes en général, du visage, de la parole, des objets inanimés, etc. : *trīstes arbores*, Plin. 16, 95 ; *uultus seuerior et trīstior*, Cic. De or. 2, 71, 289 : *Sequānos trīstes, capite demisso, terram intueri*, Cés., B. G. 1, 32, 2. Dans la langue augurale, s'emploie des entraîles à l'aspect sinistre : *trīstissima exta*, Cic., Diu. 2, 15, 36. De là le sens « funeste » : *trīstis morbus*, *trīstis fātūm* ; « funèbre », *t. officium (exsequiārum)*, etc. Se dit aussi d'une saveur amère : *trīstis lupīnum*, *trīstis absinthīa*. Dans la langue courante, correspond simplement à notre adjectif « triste » ; e. g. *quid tu es trīstis?*, Plt., Cas. 172-173. Ancien, usuel, classique. Panroman. Les formes romaines remontent à *trīstis* et *trīstus* (sans doute formé d'après *laetus*, *maestus* et attesté à basse époque, cf. App. Probi 56). M. L. 8918. Celtique : britt. *trīst*.

Dérivés et composés : *trīsticulus* (Cic.) ; *trīstīmōnia (-mōniūm)* : rare, populaire ; *trīstītās* (Pac., Turp.) ; *trīstītīa* (classique et usuel avec un doublet *trīstītūs* plus rare), M. L. 8919 ; *trīstītūdō* (Apul., Sid.) ; *trīstōr*, -āris : s'attribuer (Sén.) ; *contrīstō*, -ās (Cael. ap. Cic.) ; *trīstītīcūs* (rare, poétique).

Sans étymologie. La structure, qui rappelle celle d'un nom à redoublement « brisé » tel que *grex*, fait penser à celle de arm. *trītūm* « triste », dont le *t* suppose i.-e. d. Cf. peut-être, en latin même, deux adjectifs à redoulement, *taeter* et *tetricus*.

**trītī** : onomatopée imitant le cri de la souris (Naevius). Cf. aussi Varr., L. L. 7, 104, p. 121, 11 de l'éd. Goetz-Schoell, et les références ad loc.

**trītātūs**, -ī m. : pater ataui. Fémin. *trītātūa*. Cf. *auus* et *trītātūs*. L'élément initial de *ataus* est sans doute à rapprocher de *ata* ; *trītātūs* rappelle *τρίταπτος* ; cf. *trītēpōs*.

**trītīcūm** : v. *terō* ; André, *Lex.*, s. u.

\***trītīlō**, -ās, -ārē (?) : onomatopée, sans doute à rattacher à *trītī*, *trīssārē*, dont une forme *trītīlēs* se trouve dans un passage obscur et corrompu de Varron, L. L. 7, 104. Cf. Goetz-Schoell et R. G. Kent, ad loc.

**trītō**, *trītūrō* : v. *terō*.

**trīumphus**, -īm. : triomph, entrée solennelle à Rome d'un général en chef victorieux ; par suite la « victoire » elle-même ; une forme sans aspiration *trīumphē* (répétée cinq fois) termine le *carmen frātrūm Arūaliūm* ; cf. Varr., L. L. 6, 68 : *sic triūphare appellatū, quod cum imperatore milites redeuntū clamitātūr per urbēm in Capitoliūm euntū* « *τρίοντας* » ; id a θρήψεις ac graeco *Liberi cognomento potest dictum*, et les références de Goetz-Schoell, ad loc. Cicéron prononçait encore dans sa jeunesse *trīumphus* sans aspiration, comme *pulcē*, *Cetēgus*. La prononciation *trīumphus* a été sans doute une innovation des lettrés de Rome ; cf. Niedermann, *Phonēt.*, 3<sup>e</sup> éd., p. 85 sqq. ; mais la forme sans aspiration a peut-être continué de vivre dans les dérivés romans du type *\*trumpāre* (cf. toutefois, M. L. 8926).

et 8952, et B. W. sous *tromper*). *Triumpus* semble être un emprunt au grec (cf. *ouō*) par l'intermédiaire de l'étrusque, comme l'indiquerait le *p* correspondant à la sonore *ē* de *θραμός*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *triumphō*, *-ās* : avoir les honneurs du triomphe, célébrer le triomphe; *triumphēr* de; *triumphātus* : dont on a triomphé; M. L. 8926, *triumphāre*; *triumphālis*; *triumphātōr*, *-trix*, *-tōrius*; *dētriumphō* (langue de l'Église), créé à basse époque d'après *dēinco*, *dēbellō*, etc.

*triumuir*, *-i* m. : *triumvir*. Nominatif reformé sur le génitif pluriel *trium virum*, de très *uīr* (*trēuīr*), nom donné à certains magistrats nommés par trois à Rome. De là : *triumuirālīs*, *-e*; *triumuirātus*, *-ūs* m. Cf. *duumuir*.

*trixāgō* (*trissāgō*), *-inis* f. : germandrée, petit chêne, plante. Depuis Celse. Mot de type populaire en *-āgō*, sans étymologie. V. André, *Lex.*, s. u.

*trochlea*, *-ae* f. : usité surtout au pluriel : poulie. Emprunt au gr. *τροχλεῖτα* (depuis Caton) Conservé dans quelques parlers romans. M. L. 8929; B. W. *treuil*.

*trōia*, *-ae* f. : truie. Non attesté dans les textes; se trouve dans les gloses de Cassel (viii<sup>e</sup> siècle). Semble sans rapport avec le *porcus trōiānus* de Macrobe, Sat. 3, 13, 13. M. L. 8933.

*tropaeum*, *-I* (*trophaeum*, tardif) n. : trophée. Emprunt ancien (Acc.) au gr. *τρόπαιον*. I

Dérivé : *tropaeūtus* (Amm.). M. L. 8936.

*tropus*, *-I* m. : figure, tropé. Emprunt au gr. *τρόπος* passé par l'école dans la langue courante, d'où *\*tropāre*, M. L. 8936 a; celtique : irl. *trop*, *troibel*. De *tropō* existent à très basse époque les composés *adtrōpō* (Arn., in psalm. 37) et *contropāre* « figurer »; puis « comparer » (Lex Visig., Cassiod.), d'où *contropātō*, *-pābilis*. V. B. W. *trouer*.

*trossuli*, *-ōrum* m. pl. : nom donné aux cavaliers romains « *quod oppidum Tuscorum Trossulum sine opera peditum ciperint* », P. F. 505, 13. A l'époque impériale, désigne les « élégants »; cf. Sén. ad Luc. 76, 2; 87, 9. Sans doute étrusque.

*trua*, *-ae* f. : écumeoire, cuiller percée; plaque d'évier. Depuis Pomponius.

Dérivés : *trulla* : petite écumeoire ou cuiller percée; vase à double fond, percé de trous; bassin de chaise percée; réchaud, truelle. Déjà dans Caton, R. R. 10, 2, où les manuscrits ont *trullūlum*, *trulia*, M. L. 8949; B. W. *truelle*; celtique : britt. *trull*; germanique : v. angl. *turl*; et M. L. 8950, *trullio*; *trullēum* (*trulleus* m.) et *trulliō*, *-ōnis* m. (Plin. Valer. 3, 38) : seu (à couvercle percé, v. Rich, s. u.); *trullissō*, *-ās* : enduire, crêper; *trullissatiō* (Vitr.).

Un doublet *drua* est dans P. F. 9, 2. Il est très doux qu'il faille rattacher à *trua* le verbe attesté dans la glose *truant*, *mouentur* du même P. F. 9, 3, et qui est sans doute à rapprocher de *andruāre*, *antroāre*, *amptruāre* et *redantruāre*, F. 334, 19.

*Tru(l)leus* évoque certains mots techniques en *-eus*, susceptifs de provenir de l'étrusque. L'emprunt est vraisemblable pour ce terme technique. L'alternance *trul-*

*leus*, *trulliō* rappelle *cōleus*, *\*cōliō*. *Trulla* serait grec d'après Varron, L. L. 5, 118, *trulla... hanc Graeci trullan* (*τρυγλίθα*, coni. Scaliger; *τρυγλήν*, L. Spengel). *Trua* est peut-être refait secondairement sur *trulla*. La formation du verbe *trullissō* semble confirmer l'origine grecque; cf. *comissor*, etc. Cf. aussi *τροφνη* « cuiller à pot ».

*trucantus*, *-I* m. : petit poisson d'eau douce, « goujon ». Mot celtique, v. *crazantus*. M. L. 8941.

*trucidō*, *-ās*, *-aul*, *-ātum*, *-āre* : égorgier, massacer. Semble s'être dit d'abord des animaux qu'on abat (cf. Sall., Ca. 58, 21; T.-L. 28, 16, 6), puis s'est étendu aux hommes, dans le sens propre et dans le sens figuré, et même à des objets inanimés (cf. Hor., Ep. 1, 12, 21). Classique (Sall., Cic.), mais rare. Non roman.

Dérivés et composés : *trucidatiō* (depuis Caton); *trucidātōr* (tardif); *contrucidō*.

V. *trux*.

*trucilō* (*truculō*), *-ās* : crier (de la grive). Cf. *façilō*.

*tructa*, *-ae* f. : truite (Isid., Plin. Val.). Panroman (sauf roumain). M. L. 8942. Mot tardif, sans doute emprunté; cf. le gaulois *tructans*. Semble sans rapport, malgré Weise, p. 540, et Sofer, p. 65, avec le gr. *τρώχητης*, qui désigne un tout autre poisson, une sorte de thon = *duka*. Le v. angl. a *trūht* (avec *ū*); le gall. *dluz*, le corn. *trud*, l'arl. *trofē*.

*truculentus* : v. *trux*.

*trūdō*, *-is*, *-sl*, *-sum*, *-ere* : pousser (par opposition à *trahō* « tirer »; cf. Plt., Cap. 750, *uis haec quidem hercle est, et trahi et trudi simul*; se dit aussi des plantes, des bourgeois qui poussent, cf. Vg., G. 2, 235, (*pampinus*) *trudit gemmas*; 2, 74, *se medio trudit de cortice gemmas*. Formes nominales, dérivées et composées : *trudis*, *-is* f. : pique; *trudes hastas sunt cum lunate ferro*, Isid., Or. 18, 7, 3; *trūsō*, *-ās* (*sēnsū obscēnō*, Cat. 56, 6), M. L. 8957; *trūsātilis* (*mola*); *trūsītō* (*Phèdre*). Cf. aussi M. L. 8943, *\*trūdicāre* (douteux); *\*extrūdicāre*, 3106; *\*extrūsāre*, 3107.

*abstrūdō* : pousser à l'écart, écarter; cf. Tert., Apol. 11, *illuc abstrudi solent impii*. Ce sens propre est rare; à l'époque classique, le verbe est simplement synonyme de *abđō*, *abscondō*; cf. Schol. Dan. in Verg., Ae. 6, 7 : *abstrudere enim est de industria celare*; d'où *abstrūsus*: écarté, secret (gall. *astrus*), *abstrūsum*; *dē* (*dētrūsō*, St. Jér.); *in* (cf. M. L. 4516), *ob* (*obs*), d'où *obstrūlentus*, F. 208, 36, *obstrūsō* (*Cael. Aur.*); *re-trūdō*.

Ancien et classique, mais assez rare. Pas de substantifs dérivés.

Cf. got. *us-priutan* « *χόπον παρέχειν* » et v. sl. *trudū* « *\*χότος* ». Mot du vocabulaire occidental.

*trugōnus*, *-I* m. : pastenague, sorte de râie (Plt., Cap. 851); latinisation de *τρυγών*. Les autres auteurs emploient la transcription grecque *trygōn*. Faut-il lire *trygōnem* dans Plaute?

*trulla*, *trulleus* : c. *trua*.

*truncus*, *-a*, *-um* : ébranché (d'un arbre : *trunca manu pinus regit* (*Polyphemum*), Vg., Ae. 3, 659); mutilé, privé de ses membres, tronqué (par opposition à *integ*), joint à *mutilus*, *dēbilis*. Sens propre et figuré. La

date tardive à laquelle apparaît *truncō* rend peu vraisemblable l'hypothèse selon laquelle *truncus* adjectif serait dérivé du verbe.

*truncus*, *-i* m. : tronc de l'arbre ou du corps humain; fut d'une colonne ou d'un piédestal, etc. Usuel et classique; semble attesté plus tôt que l'adjectif, qui n'apparaît pas avant Virgile et Tite-Live. Mais *truncus*, par sa forme, est plutôt un ancien adjectif, avec le même suffixe que dans *mancus*, etc. (issu de *\*tron-co-s?*).

Dérivés et composés : *trunculus* (Cels.); *truncō*, *-ās* : attesté seulement à l'époque impériale, presque uniquement sous la forme *truncatus*, sur lequel sans doute a été bâti *truncō*; *truncatiō* (Cod. Theod.). Les composés anciens sont : *con*- (Plt.), *dē-truncō*, *-cātiō*; *dis-truncō* (Plt., Tru. 614); *obtruncō* à tailler, ébrancher », usité surtout dans le sens de « égorger, décapiter » (attesté depuis Plaute); *obtruncatiō* (Col.). *Truncāre*, *truncus*, *trunculus*, *\*truncus* sont demeurés dans les langues romaines, M. L. 8953-8956; B. W. *trunc* et *trancher*; *extruncō* en germanique : v. h. a. *strunzere*, etc.; *truncus* dans v. h. a. *trunc*, etc.

Étymologie incertaine. Peut-être à rapprocher du groupe de *trux*. Ou bien cf. gr. *τρύω*, etc.? Le lit. *trēnku* « je heurte » est loin pour le sens.

\**trūdō*, *-ōnis* m. : *uis monocrotalus. Caecilius inridens magnitudinem nasi* (270) : « *Pro di immortales, unde prospexit truo?* », P. F. 504, 21. Cf. *trua?*

*trutina*, *-ae* f. : balance. Emprunt ancien (Caton, R. R. 13, 3) et fait par voie orale au gr. *τρυτήν*. De là *trutinō* (*trutinor*) et *trutinātōr*, tous deux rares et tardifs. M. L. 8958 (v. fr. *trone*).

*trux*, *trūcīs* adj. : farouche, féroce, cruel. Se dit des hommes et des animaux, du visage, des yeux, du climat, des choses abstraites ou concrètes. Ancien (Plt., Pac.) et classique, mais surtout poétique.

Dérivé : *truculentus*, d'où *truculentē* (-ter), *truculentia*.

Thurneysen, IF 14, 127 sqq., a rapproché irl. *trú* (gén. *tróich*) « destiné à mourir ». Les sens sont différents. Mais *trucidāre*, où le second terme appartient au groupe de *caedō* (*cl. homi-cida?*), établirait le rapprochement. Peut-être faut-il aussi rapprocher *truncus* et *toruus*. En tout cas, on pense au groupe indo-iranien de véd. *tarute* et *tūrati*, av. *taurayaiti* « il triomphe de, il l'emporte sur », hitt. *tarh-* « conquérir », etc., qui indique la supériorité de force, tous mots qui rappellent le groupe de lat. *trāns* plus que celui de *terō*.

*tū* (gén. anc. *tis*, cf. *mis*; gén. usuel *tuī*; dat. *tibī* (mot lamybique); acc. *tēd* et *tē*; abl. *tēd* et *tē*); pronom de la 2<sup>e</sup> personne du singulier : tu, toi. Renforcé dans *tū-te*, *tūtemet*, *tibimet*, *tēte*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8863. Adjectif dérivé : *tuus*, *-a*, *-um* : ton, ta, M. L. 9020. Adverb archaïque : *tuātim* « à ta façon » (Plt.).

Le nominatif singulier se retrouve ainsi, sans particule postposée, tantôt à l'état de mot autonome, tonique, tantôt à l'état de mot accessoire, atone, notamment dans : v. sl. *ty* (de *\*tū*), v. pruss. *tōū* (autonome) et *tu* (souvent postposé), v. h. a. *dū* et *du*, *-tu* (postposé), arm. *du* (forme de mot accessoire), gr. dor. *tō* (tonique), gāth. *tū* (postposé); la

longueur de l'*u* n'a pas de valeur étymologique); le védique a *t(u)v-ām* et l'Avesta *tūm* (de *\*tūwām*), gāth. *tōwām*; c'est-à-dire *tūwām*, l'osque *tīūm*, nominatif singulier « *tu* ». Le datif *tibī* (avec le traitement de *i* de *e*, normal à l'intérieur du mot, et par suite dans un mot accessoire) concorde pour l'essentiel avec v. pruss. *tēbēi*, v. sl. *tēbē* et gāth. *taibyā* (cf. lat. *sibī*); l'ombrien a *tēfe*, *tēfe*. L'accusatif *tē* (de *tēd*) offre une particule à dentale, tandis que l'ombrien a *ti-om*, *ti-u*; la forme de base est *\*tē*, doublet indo-européen de *\*tēwē*; cf. d'une part, v. sl. *tē*, v. pruss. *tēn*, v. sl. *pi-k*, et, de l'autre, gr. *τέ*, *τέ* (reposant sur *\*tē*, qui semble attesté chez Hésychius, pour le crétois), arm. *k'ō*; l'italique semble avoir admis les deux, car l'ombrien a *touer* à côté de *tuere* « *tui* », osq. *tuuai* « *tuas* ». Le lat. *tuus* n'a pas clairement le représentant d'un *e* radical, mais ne peut guère s'expliquer par un ancien *\*tēwos*; on peut partir de *\*tēwos* *\*tēwos* (cf. *nouos* et *vēos*) *tuos*, *tuus*.

*tuba*, *-ae* f. : trompette droite (par opposition à *cornū*, *lituus*); cf. Rich, s. u. Ancien (Enn., Plt.), usuel, classique. Peut-être ancien collectif de *tubus* : tube, tuyau, usité, d'ailleurs, lui aussi, dans le sens de « trompette »; cf. Varr., L. L. 5, 117 : *tubae ab tubis*, *quos etiam nunc ita appellant tubicines sacrorum*; et F. 480, 25 : *tubilustria*, *> quibus diebus adscriptum in <Fastis est, in atrio Sutorio agna tubae <lustrantur, quos> tubos appellant*.

Les formes romaines remontent à *tuba* et *\*tūfa*; *tubus* (d'où provient également v. h. a. *zubar*; l'irl. *tob* vient de *tuba*) et *\*tūfus*; *tubula*, *\*tūfūla* (avec doublés dialectaux, sans doute osco-ombriens), cf. M. L. 8964, 8-9, et 773 *\*attubāre*.

De *tuba* sont composés ou dérivés : *tubicen*, et *tubicīnō*, *-cīnum*; *tubilustrum* : fête des trompettes, cf. Varr., L. L. 6, 14; *tubocantius* (Inscr. CIL VI 10149); *tubula*; *tubārius* (Dig.).

De *tubus* : *tubulus* et *tubulātus*; *tubulātiō*.

Pas d'étymologie certaine. V. Ernout, *Philologica II*, p. 234.

*tūber*, *-eris* n. : 1<sup>e</sup> tumeur, excroissance, nœud des arbres; 2<sup>e</sup> *tūber* (*terre*) : sorte de tubercule, peut-être la truffe. Comme *gibber*, semble avoir pu s'employer avec valeur d'adjectif; cf. Tér., Ad. 245, *praeterea colaphis tuber est totum caput*. Ancien, technique. Les gloses ont aussi une forme dialectale *tūber*, seule conservée dans les langues romaines; cf. M. L. 8966; B. W. *truffe*. Dérivés : *tūberculum*, *-i* (Cels., Plin.); *tūberōsus* (Varr., Pétr.); *tūberāns*; *tūberātus* (rares et tardifs). Cf. aussi les noms propres *Tūberō*, *-ōnis* « i. e. rāmīcōsus » (Gloss.) et *Tubertus*; *\*tūbellum*, M. L. 8965; et le juxtaposé *terrae tūber* *> terrītūber*.

On pense au radical qui figure dans *tumeō*; mais la formation n'est pas claire. Cf. v. sl. *pūfa* « terre » de *\*tūbh?*

*tubur*, *-eris* (-uris) f. : azerolier (arbre); m. : azerole.

Les gloses traduisent *tuberēs* (graphie influencée par *tuber*) par *τρύπος*, qui désigne une sorte de nèfle. Le mot n'apparaît qu'à l'époque impériale et est sans doute importé, comme la plante elle-même ; cf. Pline 15, 47.

**tubureinor, -āris, -āri** : *raptim mandūcāre* ; Non. 179, 18, qui cite des exemples de Titinius, Plaute, Turpilius. Mot populaire, formé comme *sermōcinor*, *lēnōcinor*, etc. Premier élément obscur, à rapprocher de *tūber* ?

**tubus** : v. *tuba*.

**tucca, -ae f.**; **tuccētūm**, -ī n. : conserve de bœuf ou de porc confit dans le saindoux. Mot d'époque impériale (Pers., Apul., Arn.); cf. Schol. Pers. 2, 42; *tucceta apud Gallos Cisalpinos bubula dicitur, condimentis quibusdam crassis oblitera ac macerata; et ideo totu anno durat. Solet etiam porcina eodem genere condita seruari. Aut assatuarum iura. Hinc Plotius Vergilius amicus in eadem regione est nominatus Tucca*. Pour *tucca*, cf. la glose *tucca* : *χαράχυμα ζωμού*, CGL II 202, 52. M. L. 8970.

Dérivé : *tuccētūs* (Gloss.).

On compare lit. *tukas*, pl. *taukai*, v. sl. *tukū* « lardons », v. h. a. *dioh* « jambon ».

**\*tucus, -ī m.** : autre nom du coucou d'après Isid., Or. 12, 7, 67, et les Gloses : *tuchus est cuculus*, CGL V 624, 35 ; v. Sofer, 12. Mot expressif.

**tudernis (uitis)** : vigne de la région de Tuder, Plin. 14, 36.

**tudes, tuditō** : v. *tundō*.

**tueor, -ēris, tuitus sum** (parfait seulement à l'époque impériale ; la forme ordinaire du participe est *tūtus*), *tuēri*. Un doublet ancien *tuor*, *tuēris*, est également attesté, tant dans le verbe simple que dans les composés, e. g. Plt., Mo. 836-838, *intuor*, *optuēre*, *contuī* ; ces formes ont été conservées par les poètes dactyliques pour éviter le crétique ; mais la prose n'emploie que *tueor* (cf. *cīo* et *cīeo*). On trouve aussi tardivement quelques formes de *tuēo* actif et de *tuēri* avec le sens passif, e. g. Dig. 27, 10, 7, *consilio et opera curatōris tueri debet non solum patrimonium, sed et corpus et salus fūrīosi*, sans doute d'après *tūtus*. Pour le sens, cf. Varr., L. L. 7, 12 : *tueri duo significat, unum ab aspectu ut dixi, unde est Enni illud (Tr. 335 R<sup>3</sup>) : « tueor te, senex? »*

... alterum a curando ac tutela, ut cum dicimus † bell et † (l. *uicilum?*) tueri uillam, a quo etiam quidam dicunt illum qui curat aedes sacras aedituum non aeditum (tumum), sed tamen hoc ipsum ab eadem est projectum origine, quod quem uolumus domum curare dicimus « tu domi uidebis »... sic dicta uestis(p)īca qua uestem spiceret, i. e. uideret uestem ac tueretur.

Le sens de « voir, regarder » est ancien et conservé seulement par la poésie ; la prose n'emploie *tueor* qu'avec le sens de « garder, protéger » (cf. *seruō*), mais les composés, d'aspect déterminé, ont conservé le premier sens : *contueor* (*tuor*), *contuitus*, -ūs m. (archaïque) ; *intueor* ; *intuitus*, -ūs ; *obtueor*, -ēris et *obtūtus*, -ūs, cf. P. F. 203, 18 : *optuētū quasi obtuitu, a uero tuor, quod significat uestio*.

L'adjectif verbal *tūtus* a le sens de « qui est à l'abri, en sûreté », t. ab *insidiis* ; et aussi de « qui protège, prudent », comme *cautus*, e. g. T.-L. 9, 32, 3, *celeriora quam*

*tutoria consilia magis placuere ducibus. Adverbēs tūtū et tūtū*.

Dérivés : \**tuor*, -ōris m. : vue, vision (mot d'Apulée, sans autre exemple) ; *tūtor* : protecteur ; en droit *tūtōr* : tuteur (irl. *tūtoir*, d'où *tūtris* (bas latin) ; *tūtōris* ; V. Benveniste, *Origines*, p. 42 ; tutelle ; *tūtēria*, -ōris ; *tūtēriōr* ; *tūtēriās* ; *Tūtērīna* (*Tūtēlīna*) ; *tūtēriō*, -ōnis f. : protection (attesté depuis Cic., rare) ; *tūtōr*, -ēris, *tūtātus sum* ; -āri (et *tūtū*) : protéger, garder ; d'où *tūtānen* (poétique et postclassique), *tūtēmentum* (époque impériale), *tūtēculūm* (Prud.), *tūtētū* (Firm.), -*tor* (Apul.) ; *Tūtānus*, -ī (Varr.).

Sont représentés dans les langues romanes *tūtor*, -ōris, *tūtāre*, \**extūtāre*, M. L. 9018, 9019, 3310. V. B. W. tuer.

Aucun rapprochement évident. Malgré la différence de sens, on est tenté de rapprocher le groupe indo-iranien de véd. *īdūti* « il est fort », *tāvōd* « fort », *tūtōti* « fortement », *gāth*. *tāvā* « j'ai la puissance de », véd. *īdūti* = *gāth*. *īvīsi* « puissance ». Cf. v. pruss. *tūtan* « beaucoup », lit. *tūlas* « abondant ». C'est donc le sens de « protéger » qui aurait fourni secondairement celui de « regarder » : la comparaison du français *garder*, *regarder* justifierait ce développement. Rapprochement médiocrement satisfaisant pour le sens, quoique skr. *īdūti* et lat. *tueor*, *tūtū* soient visiblement anciens.

**tūfa, -ae f.** : aigrette ou étendard. Mot tardif, attesté seulement dans Végèce et Lydus, qui le donne comme barbare, De Mag. R. 1, 8. D'origine anglo-saxonne d'après Beda : « *īlūd genūs uxiliū quod Romani tūfam, Angli uero appellant thuf...* ; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. v. *tūfer*. M. L. 8973.

**tugurium, -ī n.** : hutte, cabane. Attesté depuis Varro, R. R. 3, 1, 3, qui le joint à *casa*. Rattaché par l'etymologie populaire à *tegō*, d'où la graphie *tugurium*. Minutifs : *tuguriolum* (*tegu-*, *tego-*), *tuguriunculum*.

On explique l'u initial de *tugurium* par une assimilation comparable à celle de *lucūna*, *rutundus*, en face de *lacūna*, *rotundus*. Mais la dérivation en *-urium* est sans exemple. Peut-être mot d'emprunt, comme *casa* ; *tuguria Numidarum*, dit Sall., Iu. 75, 4. V. *tegia*. M. L. 8616 a. Gaulois ?

**tull, tulō** : v. *tollō*.

**tulliānum**, -ī n. : *quod dicitur pars quaedam carceris. Ser. Tullium regem aedificasse auunt*, P. F. 490, 11.

**tullius, -ī m.** : *os alii dixerunt esse silanos, alii riuos, alii uehementes proiectiones sanguinis arcuatim fluentis, quales sunt Tiburi in Aniene. Ennius in Aiace* (18) : « *Ajax; missō sanguine tepido tu(l)lii efflantes uolant* », F. 482, 3. Même mot que le nom propre (étrusque) ? *Tullius?* Cf. *tolennō?* !

**tum** : v. *tālīs*.

**tumba, -ae f.** : tombe. Emprunt tardif (St. Jér., Prud.) au gr. *tōpēta*, *tōmētē*. Diminutif : *tumbula*. Demeuré dans les langues romanes, M. L. 8977, et en irl. *tomba*.

**V. *tumulus*.**

**tumeō, -ēs, -ēre** : être enflé, gonflé (souvent joint à *turgeō*), avec lequel il allitère, Cic., Tu. 3, 9, 19 ; Quint.

écraser les olives ; *tūdūculō*, -ās (auquel remonte fr. *touiller*) : cf. *tūdūculūs*, M. L. 8971. Cf. aussi la glose *tūdūtōrēs* : *χαλάστωτοι*.

**contūndo** : écraser (verbe d'aspect « déterminé », sens propre et figuré) ; *contūsō* (Col., Plin.) ; *detundō* (rare, douteux) ; *extundō* : faire sortir en frappant, forger (= *excīdō*) ; *intundō*, M. L. 4518 a ; *obtundō* : battre fortement, rebattre, émousser la pointe d'une arme, d'où *obtūsū* ; *pertundō*, M. L. 6435, et 6436, \**per tu(n)sā* : percer » ; *Pertunda*, -ae (Varr.) ; *per tu(n)sōrūm* « ueretrum » (Gl.) ; *retundō* « refouler ».

Le présent *tundō*, à nasale infixée, est d'un type qui a reçu en latin un développement notable (cf. *fundō*, *rumpō*, etc.) ; du reste, le védique a aussi *tundāndh* « heurtant », *tundatā* « il heurte ». Le rapprochement de skr. *tudāti* « il heurte » et de got. *stauta* « je heurte » indique, d'autre part, un ancien présent radical athénétique (sur la formation de *tudāti*, v. Renou, Mél. Vendryes, p. 309 sqq.). *Tutudī* est à rapprocher du parfait véd. *tutōda*. — La racine \**(s)teud-* appartient au groupe de \**(s)teud-* « heurter », qui apparaît avec des élargissements divers : gr. *τύτω* (cf. lat. *stupēdō*), véd. *tūjāndī* « ils heurtent » à côté de *tujāntī* « heurtant » et du parfait *tutujāndāh*, etc. ; cf. *studeō*.

Le rapprochement de ombr. *tuder* « finem » est très incertain.

**tunica** (*tonica*, Isid., Or. 19, 22, 6), -ae f. : tunique, vêtement de dessous que portaient les hommes et les femmes, analogue par l'usage à la chemise et par la forme à la blouse. Il y en avait différentes sortes qui sont distinguées par des épithètes : t. *manicāta*, *tālāris*, *muliebris*, *interior* ou *intima*, *rectā*, etc. Se dit par extension des téguments ou membranes recouvrant certains corps ou organes. Ancien (Pit.), usuel. M. L. 8985 ; ags. *tunuce* = irl. *tonach*, *tunig*.

Dérivés : *tunicātūs* (cf. *togātūs*) ; d'où *tunicō*, -ās (Varr. ap. Non. 182, 17) ; *\*intunicō*, M. L. 4519 ; *tunicula* ; *Tunicālāria* (*fabula*) ; *tunicālāpūm*.

Ce nom de vêtement est emprunté au même mot qui a fourni gr. *χτύπω* ; terme de commerce, dû sans doute aux Phéniciens, cf. hébr. *kathōnēth*. Mais on ne peut dire si le mot a été emprunté directement ou s'il y a eu quelque intermédiaire (étrusque) ?

\***tunna**, -ae f. : tonne (Gl.). Sans doute celtique. M. L. 8986 ; B. W. s. u.

**(h)unnus, -ī m.** : thon. Emprunt au gr. θύννος latinisé. Roman. M. L. 8724.

**tura, -ae f.** : « herba uirens » (Marcell. 8, 143), mouron. Cf. *antura*. Origine inconnue.

**turba, -ae f.** : trouble, agitation, désordre (d'une foule, par opposition à *rīza*, qui ne s'applique qu'à un tout petit nombre de personnes, deux ou quatre ; cf. Labéon, dans Dig. 47, 8, 4 : *turbam multitudinis hominum esse turbationem et coetum, rīzam etiam duorum*) ; puis « foule en mouvement ou en désordre, cohue », « foule nombreuse et mêlée, le commun », généralement avec valeur péjorative. Dans la langue familière signifie aussi « querelle, dispute ». Ancien, usuel. M. L. 8990. Celtique : irl. *torb* ; brit. *cyntyrfu* « conturbō ».

Dérivés et composés : *turbō*, -ās : 1<sup>o</sup> troubler, mettre

en désordre, agiter; 2<sup>e</sup> se troubler, s'agiter (emploi absolu). Bien représenté, mais avec des sens dérivés, dans les langues romanes, M. L. 8992. — Dérivés : *turbatus* et *inturbatus* (Pline le J.); *turbatē*; *turbatiō* (non attesté avant l'époque impériale, tandis que *con-*, *per-turbatiō* sont classiques); *turbatōr*, *-trix* (id.); *turbāmentum* (Sall., Tac.); *turban* (Cael. Aur.); *con-dē-turbō* : renverser, chasser violemment, fréquent dans la langue militaire; *disturbō* : disperser brutalement; démolir, renverser (sens propre et figuré), M. L. 2696; *ex-*, M. L. 3109, *per-turbō*; d'où *imperturbatus*, *-tiō* (= *ārābēta*, St Jér.); *bābiliō* (St Aug.).

*turbēlae* (*turbellae*) f. pl. : trouble, désordres, remuement (Plt., repris par Apul.); *turbula* (Apul.) : petite foule; *turbidus* : trouble, troublé (se dit souvent du temps, de l'eau; sens physique et moral), M. L. 8994; d'où *turbidētē* et, tardifs, *turbidō*, *-ās*, M. L. 8993; *turbidulus*; *turbidō* (*turbēdō*?), *-inis* f. (Gloss.) *turbidus* (Tac.).

*turbulentus*, usuel et classique; *turbulenter* (Cic., Fam. 2, 16, 7) et, tardifs, *turbulentia*, *turbulentō*. Cf. aussi M. L. 8998-8997, \**turbulus*, \**turbulāre*; fr. trouble, troubler.

*turbō* (et *turban*) d'après Charisius dans Tib. 1, 5, 3, *-inis* (*-ōnis* dans César d'après le même Charisius) m. : désigne toute espèce d'objet animé d'un mouvement rapide et circulaire « tourbillon, trombe, cyclone », cf. Sén., Q. N. 5, 13, 3; « toupie, sabot » et, par suite, « person » d'un fusée (*uerticillum*), « cône » (que le sabot rappelle par sa forme); désigne aussi le mouvement lui-même : révolution d'un astre, tournoiement d'une arme, marche sinuose d'un reptile, etc. S'emploie aussi au figuré, e. g. Cic., Dom. 53, 137: *tu procella patriae, turbo ac tempestas pacis atque otii*; se dit du « vertige » de l'âme. Ancien (Enn., Pl.), usuel, classique.

Les langues romanes supposent peut-être \**turbō*, *-ōnis*, M. L. 8996 a, et un dérivé \**turbanio*, M. L. 8995; de *turbō* dérive en celtique : britt. *turw*.

Les dérivés latins, rares et d'époque impériale, sont : *turbineus* (Ov.); *turbinātus* : de forme conique; *turbātūs* : forme conique (Plin.). Sur *turbāre* « trouver », étymologie aujourd'hui abandonnée (v. *tropāre*), v. Beroldi, *La parola*, p. 67.

Le germanique, v. isl. *þorp*, se rattache à *trabs*.

Le grec seul a un mot comparable à *turbā*, à savoir *τύρων* (ion. *τύρων*) « confusion, tumulte ». L'hypothèse d'un emprunt latin au grec doit donc être envisagée; elle est plus plausible que celle d'une parenté originelle. V. *turma*.

\**turbiscum* (-*cus*), -I n. : garou. Tardif (iv<sup>e</sup> siècle), sans doute étranger. Conservé en sardie *truiscu*, *trouzu* et en esp. *turisco*. V. André, *Lex.*, s. u.

*turdus*, -I m. : 1<sup>e</sup> grive; 2<sup>e</sup> tourd (poisson). Attesté depuis Ennius. Panroman. M. L. 8999. Sur *turdus* = *cunus*, v. Skutsch, Gl. 3, 104.

Dérivés : *turda* f. (Perse 6, 24, bien que Varron nie l'existence de la forme); *turdārium* (Varr.); *turdēla*, M. L. 8998 a; *turdēlix*.

Le mot fait partie d'un ensemble de noms de passeraux dont les formes sont difficiles à ramener à un original commun et présentent dans chaque langue des singularités : irl. *truid* (à côté de gall. *drudw-en* « étour-

neau »), v. isl. *þrestr* « grive » (et v. h. a. *drōsca*), lit. *strāžas* (et v. pruss. *tredse*) « grive », russe *drozd* « merle » (dans d'autres langues slaves, *drozg*), gr. *στρουθός* (att. *στροῦθος*); v. angl. *þrostle*, all. « *Drossel* ». Il semble vain d'essayer de restituer une histoire précise pour un mot de cette sorte, comme pour *passer* et pour *merula*; mais il y a sûrement parenté de tous ces mots de type « populaire », c'est-à-dire sujets à beaucoup de variations de sens et de forme.

*turgeō*, -ēs, *tursi*, *turgēre* : être dur et gonflé, sens propre et figuré. Ancien (Caton, Ennius), mais évité par la prose classique; repris par la poésie impériale (Ov., Vg., etc.). Non roman.

Dérivés : *turgidus*, joint à *tumidus* dans Cic., Tusc. 3, 9, 19, *membrum tumidum ac turgidum* (M. L. 9000? douteux); *turgidulus* (Catull.); *turgor* (Mart. Cap.); *turgescō*, -is et *in-*, *ob-turgescō*.

A l'air ancien, mais on ne connaît pas d'étymologie.

*turiō*, -ōnis, m. : poussé, rejeton (Col. 12, 50, 5; Apic. 8, 1; cf. aussi Thes. Gloss., s. u.; on trouve un doublet bas latin *turgio* dans Plin. Val.).

*turma*, -ae f. : détachement de cavalerie primitive, composé de trente hommes et trois officiers (Varr., L. 5, 91); puis « escadron » et, par suite, « troupe, foule ». Mot technique. M. L. 9005. Celtique : irl. *turba*, britt. *torf*.

Dérivés : *turmālis*; *turmālēs* « cavaliers » (faisant partie d'une même *turma*); *turmātīm*.

On a pensé à rapprocher *turba*. Mais on ne comprendrait pas comment auraient été formés les deux mots; *turba* est sans doute emprunté au grec et *turma* à une langue inconnue.

*turpis*, -e : difforme, défiguré, laid (subjectif et objectif « qui est laid » ou « qui enlaidit »); sens physique (où il s'oppose à *formōsus*; cf. Ov., Ars Am. 3, 753) et moral; de là : honteux, déshonorant, opposé par Cicéron à *honestus*, *glōriōsus*, joint à *foedus*, *obsenus*. Ancien (Plt., Enn.), usuel, classique. Conservé dans les langues hispaniques. M. L. 9006.

Dérivés et composés : *turpiter*; *turpiculus* (familier); *turpiūdō*, *turpēdō* (v. Blaise, *Dict.*) f. : laideur; rare au sens physique, le plus souvent au sens moral; *turpificātus* (Cic., Off. 3, 105); *turpiloquium* (Tert.); *turpilicripius* (Plt. = *αἰσχροπερδῆς*); *turpilucrus* (Aug.), -lucris, -crius; *turpō*, -ās : souiller, déshonorer (surtout poétique) et *dēturpō* (rare, époque impériale); *turpeō* (Greg. Tur.); *subturpis* (Cic., De Or. 2, 66, 264) et *subtūrpiculus*. Cf. sans doute aussi les noms propres *Turpō*, *Turpilius*.

L'adjectif a dû désigner à l'origine un défaut physique précis : cf. le *turpe caput*, *turpis phocas* de Virg., G. 3, 52; 4, 395.

Étymologie inconnue, comme il est attendu pour un adjectif de ce genre. Forme dialectale apparentée à *torgōtē*.

*turris*, -is (acc. *turrim*) f. : en général « édifice élevé d'ordre civil ou militaire, palais ou endroit fortifié »; spécialement « tour », fixe ou mobile, destinée à la défense ou à l'attaque des places, cf. Rich, s. u.; ordre de bataille en forme de parallélogramme étroit qui rappelait une tour. Ancien (Plt., Acc.). Panroman, sauf rou-

main. M. L. 9008. Celtique : irl. *tor*, *tuir*, *tūr*, britt. *tvr*; germanique : v. angl. *torr*.

Dérivés et composés : *turricula* : petite tour, cornet (à dés, cf. Rich, s. u.); *turritus* adj. : muni de tours; *Turritā*, épithète de Cybèle; *turriger* (poétique) et prose impériale.

Généralement considéré comme un emprunt au gr. *τύρπις*, doublet de *τύρπω* qui est lui-même emprunté, l'osque a aussi *tūrrī* « turrim ». Toutefois, le mot peut provenir d'Asie Mineure, par les Étrusques, dont le nom *Tyrrēni*, *Tuppōvōl* a été rapproché de *turris*.

*tursiō* : v. *thursiō*.

*tursus* : v. *thyrsus*.

*turtur*, -uris m. et f. : tourterelle. Ancien, usuel.

Diminutif : *turturilla* f., nom donné aux efféminés; cf. Sén., Ep. 96, 5. *Turtur* s'est employé aussi dans un sens obscène, comme on le voit par la glose : *turturilla* : *loci in quibus corruptielae fiebant, dicit quod ibi turturi opera daretur, i. e. peni*, cf. Thes. Gloss., s. u., et *tutus*. Panroman. M. L. 9009-9010; B. W. s. u. Celtique : irl. *turtuir*, britt. *turzunell*.

Terme expressif, imitatif. Pour le redoublement, cf. *tutubō*, *-ās*, -āre : crier, en parlant de la chouette (Auct. Carm. Philom. 41; var. *cucubō*). Onomatopée, cf. Plt., Men. 653-654 : *uin adferri noctuam | quae « tu » usque dicat tibi?* Pour le redoublement, cf. *turtur*, etc.

Le terme indo-européen représenté par le groupe de lit. *kōsū* « je tousse », irl. *casad*, gall. *pds* « toux » n'est pas attesté en latin; gr. *βήξ* « toux » est aussi sans correspondant. Si *-ss-* est ici une géminée expressive, on peut penser à lette *tust* et *tusnāt* « respirer bruyamment ».

\**tūtarchus*, -I m. : rector nāuis, CGL V 582, 14. Emprunt au gr. *τολχάρχος*, déformé par un rapprochement avec *tueor*, *tūtor*.

*tutubō*, -ās, -āre : crier, en parlant de la chouette (Auct. Carm. Philom. 41; var. *cucubō*). Onomatopée, cf. Plt., Men. 653-654 : *uin adferri noctuam | quae « tu » usque dicat tibi?* Pour le redoublement, cf. *turtur*, etc.

*tutulus*, -I m. : -m uocari aiunt flaminicarum capitū ornementum, quod fiat uitta purpurea innixa crinibus et extructum in altitudinem. Quidam pilleum lanatum forma metalī figuratum, quo flamines ac pontifices utantur, eodem nomine uocari, F. 484, 32. Cf. Varr., L. L. 7, 44 : *tutulati dicti hi, qui in sacrificiis in capitibus habere solent ut metam; id tutulus appellatus ab eo quod matres familiās crines conuolutos ad uerticem capitū quos habent uītā uelatos dicebantur tutuli*. Terme du vocabulaire religieux; à cause de la forme de l'objet (*forma metalī, ut meta*), peut-être apparenté à *Tutūnus*?

Fait partie d'un groupe de mots à redoublement, *putulus*, *tūtulus*, qui semblent être d'origine étrusque.

*Tutūnus* (*Tutūnus*, Fest. 142, 20), -I m. : divinité priapique, citée par Festus, saint Augustin et Arnobe; cf. *mūtō*, -ōnis, et *tutus*. Le grec a *τύλος* « renflement, grossisseur, pénis ».

*tūtūs* : v. *tueor*.

*tūtūs* : v. *tū*.

*tuxtax* : onomatopée imitant le bruit des coups de fouet (Plt., Pe. 264).

*tympanum*, -In. : tambour, tambourin. Emprunt (attesté depuis Plt., Poe. 1316) au gr. *τύμπανον*; passé dans la langue commune et, de là, dans les langues romanes. M. L. 9023, 9022; B. W. *timbre*. Irl. *timpan*. Composé : *tympanotribā* (Plt., Tru. 611).

*týphus*, -I m. : enflure, arrogance. Emprunt fait par le latin de l'Eglise (Arn., Aug.) au gr. *τύφος*; dérivé : *týphos*. Doit avoir eu le sens concret de « fumée, vapeur chaude », attesté par les dérivés romans (cf. *étuve*, etc.). M. L. 9024 et B. W. sous *étuve*; et germanique : v. h. a. *stuba* Stube », v. angl. *stofjan* de *\*extuāre*.

*typus*, -I m. : 1<sup>e</sup> statue (Cic., Att. 1, 10, 3); 2<sup>e</sup> modèle, patron; façon, manière; 3<sup>e</sup> caractère, phase d'une maladie (Cael. Aur.). Emprunt au gr. *τύπος*, fréquent dans la langue de l'Eglise; formes romanes savantes; v. B. W. sous *type*.

*tyrannus*, -I m. : tyran. Emprunt au gr. *τύπωνος* (attesté depuis Pacuvius), de même que *tyrannis*, *tyrannicus*; de là *tyranna* (Treb.), *tyrannīcē* (Cic.) et, à l'époque impériale, les hybrides *tyrannīcē*, *-cīdium* (Cicéron emploie le terme grec *τυραννοκτόνος*).